SAVOIR — POUVOIR — VOULOIR. — II

JEAN JULLIEN

La Poigne

PIÈCE EN CINQ ACTES



PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

LA POIGNE

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois sur le théâtre du GYMNASE,
le 29 octobre 1900.

DU MÊME AUTEUR:

Théâtre

LE THÉATRE VIVANT. Tome Ier. Essai théorique et pratique, contenant : *L'Echéance, La Sérénade, Le Maître, La Mer, Vieille Histoire.* (Édition complète. Charpentier 1892) 3 50

LE THÉATRE VIVANT. Tome II. Théorie critique (Tresse et Stock 1896). 3 50

SAVOIR, POUVOIR, VOULOIR. Première partie, *L'Écolière,* pièce en cinq actes (P.-V. Stock 1902). . . . . . 2 »

POUR PARAITRE :

LE THÉATRE VIVANT. Tome III. La rénovation théâtrale.

SAVOIR, POUVOIR, VOULOIR. Troisième partie, *La Patronne,* pièce en cinq actes.

AUTRES PIÈCES : *L'Oasis,* pièce en cinq actes. — *Intimité,* pièce en trois actes. — *Le Doute,* pièce en trois actes. — *Les Plumes du Geai,* comédie en quatre actes. — *La Catastrophe,* un acte, etc.

Nouvelles et Romans

PERDREAU ET PAPILLON. Nouvelle (Demoule 1884). . 1 »

TROUBLE-CŒUR. Nouvelle (Tresse et Stock 1886). . . 3 50

LA VIE SANS LUTTE. Nouvelles. (Bibliothèque artistique 1892) *épuisé*. . . . .

LES PETITES COMÉDIES. Nouvelles, illustrations d'Ouzilleau (Villerelle 1900) 3 50

RÉCITS PARISIENS. Nouvelles, illustrées de trente eaux-fortes d'Ibels. Edition de luxe (Fasquelle 1902).

POUR PARAITRE :

HISTORIETTES DE FRANCE. Nouvelles. 2 volumes.

PANTINS ET MARIONNETTES. Nouvelles. 1 volume.

L'INDICATEUR. Roman.

POUR LA FOULE. Etudes sociales.

SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR :

REVUE, ART ET CRITIQUE (années 1889-1890), 84 numéros. 2 forts volumes. . . . . 50 »

SAVOIR — POUVOIR — VOULOIR. — II

JEAN JULLIEN

La Poigne

PIÈCE EN CINQ ACTES



PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU

1902

PERSONNAGES

THÉODORE PERRAUD. . . .	MM.	Gémier.
ADRIEN PERRAUD.		Maxence.
JEAN BARRAL.		Arquillère.
SANTENAY.		G. Dubosc.
FRANÇOIS.		Gouget.
LE MAIRE.		Baudoin.
LE JUGE		Noiseux.
ROUVEYRE.		Janvier.
LE GÉNÉRAL.		Dujeu.
VALIN.		Valin-Bauer.
GAILLARDET.		Petit.
MEUNIER.		Verse.
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL.		Séruzier.
UN HUISSIER.		Daunis
MADAME PERRAUD.	Mmes	Samary.
LUCIE PERRAUD.		Mylo d'Arcylle.
MADAME BARRAL.		Andral.
HENRIETTE BARRAL. . . .		Ryter.
ROSE		Delmary.

Le premier et le dernier acte se passent dans la petite ville de Montfresnois. Les trois autres à la préfecture de Saône-et-Marne.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Morel, régisseur du théâtre du *Gymnase*.

LA POIGNE

ACTE PREMIER

Le jardin de Perraud à Montfresnois. — A gauche, la maison vue de côté, avec entrée latérale sous rotonde vitrée. Au fond, au lointain à gauche, la grille cachée par les arbres, et l'avenue qui conduit à l'entrée principale. De cette avenue, part une large allée, contournant une pelouse de fond avec massif de fleurs et bouquets d'arbres, allée qui s'élargit, et forme latéralement à la maison une terrasse : la scène. — A droite en avant, l'entrée d'une serre, puis des arbrisseaux et des buissons arrangés en bosquets. Au fond, un large banc : une allée disparaît à droite sous les arbres. Meubles et sièges de jardin, banc à gauche, table et chaises à droite, à l'ombre du premier bosquet.

Devant une petite table, à gauche, madame Perraud choisit des abricots qu'elle place dans une corbeille. Rose, la bonne, se tient près d'elle.

MADAME PERRAUD

Vous m'entendez bien : vous les ferez cuire dans la grande bassine et vous remuerez tout le temps.

ROSE.

Chez madame de Lormont, on ajoutait de l'eau.

MADAME PERRAUD.

Chez nous, on n'en ajoute pas. J'ai la prétention de faire de la bonne confiture et non de la lavasse. Quand vos abricots seront bien cuits, vous les passerez dans un linge, les presserez et ajouterez un kilogramme de sucre par kilogramme de fruits.

ROSE.

Chez madame de Lormont, on mettait trois quarts du poids.

MADAME PERRAUD.

Ça ne m'étonne pas de sa part... Faites comme je vous dis.

ROSE.

Oui, madame.

François, le jardinier, entre par la droite et pose un panier sur la table.

FRANÇOIS.

Voilà les derniers.

MADAME PERRAUD, regarde et fait la grimace.

Non, non, je ne veux pas de ceux-là pour ma confiture... On les donnera.

FRANÇOIS.

Bien, madame.

MADAME PERRAUD, qui examine le contenu du panier, y plonge la main.

Attendez... j'en vois là deux ou trois beaux.

PERRAUD, à la porte de la rotonde en verre.

Adrien n'est pas là?

MADAME PERRAUD, fouillant le panier.

Non, mon ami, il court les champs avec sa sœur et les dames Barral.

PERRAUD, mécontent.

Toujours la même histoire, quand j'ai besoin de lui, il est sorti! (Il va vers Madame) Que cherches-tu donc là?

MADAME PERRAUD.

Je choisis les abricots pour ma confiture... Croirais-tu que les Lormont ajoutent de l'eau et mettent seulement trois quarts de sucre?

PERRAUD, narquois.

Ça ne se fait pas?

MADAME PERRAUD.

Jamais!

PERRAUD, ironique.

Alors, ils ont tort, on doit suivre les us et coutumes des pays dans lesquels on vit.

MADAME PERRAUD.

Moque-toi de moi!

PERRAUD.

En matière de cuisine, je ne me le permettrai pas!... Dis-moi, il y a longtemps qu'Adrien est parti?

MADAME PERRAUD.

Que lui veux-tu donc?

PERRAUD.

J'ai des recherches à faire pour la plaidoirie Fontanel.

MADAME PERRAUD.

Il les fera en rentrant.

PERRAUD, revenant vers la maison.

Pas plus qu'à présent; il trouvera encore un prétexte, le rossard!... C'est comme sa coureuse de sœur, ne devrait-elle pas être là et t'aider à diriger la maison : ça va encore en faire une femme d'intérieur, celle-là?

MADAME PERRAUD, à Perraud, vivement.

Attends-moi un instant (A François, montrant le panier rempli des fruits de rebut.) Emportez-moi ça! (François s'éloigne. — A Rose qui tient la corbeille des bons abricots.) Et vous, ouvrez proprement vos abricots, enlevez les noyaux et mettez les fruits dans la grande bassine.

ROSE.

Bien, madame.

Elle s'éloigne à gauche.

MADAME PERRAUD, venant à Perraud.

Fais-moi le plaisir, mon ami, quand nous sommes en présence des domestiques, de ne pas traiter ton fils de rossard et ta fille de coureuse. D'autant plus qu'Adrien n'est pas aussi rossard que tu veux bien le dire.

PERRAUD.

Parbleu! lorsque comme toi on approuve toutes ses fantaisies, il est charmant. Mais, franchement, je te le demande, trouves-tu que ce soit une occupation raisonnable pour un grand garçon de dix-huit ans, d'aller promener des petites filles?

MADAME PERRAUD.

Lucie et Henriette ne sont plus des petites filles.

PERRAUD.

Raison de plus. Non, vois-tu, tu es trop faible

avec lui et tu me rends trop débonnaire. Je me reproche tous les jours de n'avoir pas assez de fermeté pour imposer ma volonté à ce gamin. Monsieur ne s'avise-t-il pas maintenant de ne plus vouloir faire son droit?

MADAME PERRAUD.

Puisque le droit lui déplaît.

PERRAUD, allant à droite.

Crois-tu qu'il m'amuse, moi, qui en fais depuis plus de vingt ans?... Si l'on ne prenait dans la vie que les positions qui vous agréent absolument, on n'en prendrait aucune. Il faut savoir s'ennuyer!

MADAME PERRAUD.

Il t'entend si souvent pester contre les arrêts scandaleux et les chinoiseries de procédure, proclamer que tel article du code est absurde, tel autre criminel, que ça ne l'encourage pas beaucoup.

PERRAUD, revenant.

Je dis cela par boutade, pour des choses insignifiantes; quand il s'agit des principes!... Et puis, je peux le dire, moi, parce que je connais toutes ces questions-là à fond, mais je défends bien à Adrien, qui en ignore le premier mot, de se prononcer. Que l'étude du droit ne lui serve pas plus tard dans l'exercice de sa profession, c'est dans les choses possibles, seulement elle aura fait de lui un homme de devoir et aura gravé dans son esprit certaines notions essentielles de soumission et de respect que j'ai le grand regret de ne pas rencontrer en lui!

Il va à gauche.

MADAME PERRAUD.

Tu voudrais qu'il fût grave et posé comme un homme de ton âge, laisse-le donc être jeune, être

fou. Il a bien le temps de se mettre un masque professionnel sur le visage et de contenir son exubérance! Tu as été jeune, toi?

PERRAUD, revenant.

Moi, j'avais un père, tu l'as connu du reste, qui résumait en lui toute la présomption et l'austérité de l'ancienne magistrature. On ne discutait pas avec lui. Il ne me dit pas deux foix d'entrer à l'école de droit. La chose, d'ailleurs, me parut toute naturelle, appartenant à une famille dans laquelle la magistrature était pour ainsi dire héréditaire.

MADAME PERRAUD, souriant.

En foi de quoi tu t'es fait avocat.

PERRAUD, très avocat.

Permets, chère amie, j'aurais pu tout comme un autre, être magistrat ou fonctionnaire, je pourrais même l'être encore, lorsqu'on est homme de devoir, il suffit. Si j'ai préféré rester dans notre petite ville de Montfresnois et m'inscrire à son barreau, c'est qu'il m'a semblé que mes ancêtres, serviteurs de la loi, avaient été annihilés dans cette servitude et réduits à l'impuissance; j'ai secoué le joug. Ils ne voyaient eux que les — intérêts de la société; j'ai vu, moi, ceux de l'humanité, et j'ai cru — peut-être ai-je eu tort — *pouvoir* mieux la servir comme défenseur que comme juge.

MADAME PERRAUD.

Eh bien! ton fils croit, lui aussi, mieux la servir n'étant ni juge ni défenseur.

PERRAUD, s'asseyant à droite.

Alors, quoi?... que veut-il devenir?... que compte-t-il faire?

MADAME PERRAUD.

Tu le sais bien.

PERRAUD.

Oui, il veut être artiste, je l'avais prévu; à dix-huit ans, tous veulent être artistes! Où diable a-t il bien pu pêcher ces idées-là?

MADAME PERRAUD.

Qu'importe, puisqu'il les a. Voyons, tu ne peux pas nier qu'Adrien ne soit un bon et loyal garçon.

PERRAUD, riant.

Il tient de toi!

MADAME PERRAUD.

Qu'il soit intelligent.

PERRAUD, riant.

Il tient de moi!

MADAME PERRAUD.

Qu'il soit instruit.

PERRAUD.

Je te l'accorde.

MADAME PERRAUD.

Aie donc confiance en lui, laisse-lui choisir à son gré ce qu'il veut faire. D'autant plus que ce n'est point pour contrecarrer ta volonté qu'il désire être artiste, mais par goût; et que, si tu l'exigeais, il y renoncerait, étant le plus affectueux des fils.

PERRAUD.

Affection que nous lui rendons — du moins sa mère — avec un empressement excessif!

MADAME PERRAUD, s'approchant.

N'es-tu pas toi, d'une condescendance aveugle, sourde et muette pour les caprices de ta fille?

PERRAUD, riant.

Moi? je l'ai appelée coureuse, tout à l'heure !

MADAME PERRAUD.

Parce qu'elle n'était pas là, mais tu te garderais bien de lui interdire de sortir. Et si je le lui défendais, ce que tu m'en dirais !... (Lui frappant sur l'épaule.) Va, ne nous reprochons ni l'un ni l'autre de trop aimer nos enfants et d'être faibles avec eux. Ne vaut-il pas mieux que ce soit l'affection plutôt que l'autorité qui règle entre nous?

PERRAUD, approuvant.

Sans doute !... Je préférerais qu'Adrien fît son droit ; maintenant, s'il se sent une vocation particulière pour une carrière honorable, il est bien certain que je n'y mettrai pas d'opposition.

MADAME PERRAUD, l'embrassant.

A la bonne heure! voilà qui est parler en bon papa qui aime vraiment son fils. Voyons, avons-nous jamais eu vis-à-vis l'un de l'autre, d'autre ligne de conduite que de nous aimer, et nous en sommes-nous mal trouvés?

PERRAUD.

Non certes! (Il prend la tête de sa femme entre ses mains et l'embrasse.) Ma bonne et chère femme.

BARRAL, arrivé depuis un instant par l'avenue s'est arrêté.

Est-ce que je voue dérange?

PERRAUD, sans se déranger.

Pas le moins du monde, nous ne rougissons pas de nous embrasser encore.

BARRAL, avance en saluant.

Je vous félicite, vous êtes d'heureux mortels. (Ils

se serrent la main. — A madame Perraud.) Bonjour, madame.

MADAME PERRAUD, avec empressement, lui serre la main.

Bonjour, mon cher monsieur Barral.

PERRAUD, à Barral.

Mais dites donc, Barral, je crois qu'au point de vue des joies domestiques, vous n'avez rien à nous envier?

BARRAL, secoue la tête.

Je ne me plains pas. Ah! non, certes. Seulement ma femme a des idées sur l'éducation des filles que je ne puis pas arriver à comprendre.

MADAME PERRAUD.

Comment, votre Henriette est une jeune fille accomplie, artiste, femme d'intérieur, que désireriez-vous donc de plus? Je serais joliment fière si Lucie ressemblait à votre fille.

BARRAL, très professeur.

Oui, madame, oui, madame. Il est évident que tout ce que vous dites là d'Henriette est exact. Hélas! la dot qu'un petit professeur comme moi peut donner à sa fille est, si j'ose m'exprimer ainsi, une quantité absolument négligeable et je voudrais qu'Henriette fût à même de gagner sa vie.

MADAME PERRAUD.

Jolie et accomplie comme elle l'est, elle fera un beau mariage.

BARRAL.

Cela peut arriver; mais, je ne comprends pas qu'une jeune fille n'ait pas un idéal plus noble et ne cherche pas à vivre par elle-même.

PERRAUD, l'interrogeant.

A propos, comment se fait-il que vous ne soyez pas au lycée aujourd'hui?

BARRAL.

Il y a aujourd'hui composition de prix en mathématiques, je suis libre. Aussi, en ai-je profité pour venir causer avec vous.

PERRAUD, lui serre la main.

Vous êtes le plus fidèle et le meilleur des amis.

BARRAL.

Attendez avant de me remercier. J'ai à vous entretenir d'une affaire de la plus haute gravité!

PERRAUD.

Diable!

MADAME PERRAUD, se retirant.

Si c'est si grave que cela, je me sauve et vais voir ce qui se passe à la cuisine.

PERRAUD, à sa femme qui s'éloigne.

Amie! fais-nous apporter de la bière.

MADAME PERRAUD.

Tout de suite!

BARRAL, prend Perraud par le bras, ils vont vers le bosquet à droite.

Voici en deux mots ce dont il s'agit. Hier soir, chez Martinet, il y a eu réunion de l'ancien Comité Tonnelle.

PERRAUD, surpris, s'arrête

Tiens? Comment se fait-il que moi, le président, je n'aie pas été convoqué?

BARRAL, ils reprennent leur marche vers le bosquet.

Parce que, si vous aviez été là, vous nous auriez

gênés et que nous n'aurions pas pu prendre la décision qui a été votée à l'unanimité.

PERRAUD, *s'arrêtant.*

Quelle décision ?

BARRAL.

Attendez. Je n'ai pas besoin de vous apprendre que Tonnelle n est plus notre homme depuis longtemps; vous avez reconnu avec nous que c'était un sauteur ? (*Approbation*.) Nous l'avons élu avec un mandat très net et franchement avancé ; aujourd'hui il est plus gouvernemental que le ministère ! Au lieu de réclamer les réformes, il les fait ajourner, il vote avec les plus routiniers conservateurs, entre dans toutes les louches combinaisons parlementaires et fait des compromis avec tous les partis ; bref, ce n'est qu'un politicien et nous n'en voulons plus.

PERRAUD.

Je vous le disais encore l'autre soir : Tonnelle se moque de nous, il ne faut pas qu'il soit réélu.

BARRAL.

Nous en sommes tous d'accord. Mais, quel candidat lui opposer, car, il se représentera ? A quel homme, à l'esprit large et ouvert aux idées nouvelles, aux convictions inébranlables, à la sincérité éprouvée, confier notre maudat ?... Le choix n'a pas été long, à l'unanimité, on vous a désigné ; et j'ai été chargé de vous notifier officiellement le vote du comité.

PERRAUD, *un instant silencieux et immobile, reprend sa marche.*

Mon cher Barral, je suis on ne peut plus flatté de l'estime en laquelle me tient l'unanimité du comité et très touché de votre démarche. (*A Rose qui apporte*

la bière, lui montrant la table du bosquet.) Posez ça là. (A Barral.) Tenez, asseyons-nous. (Il emplit les verres.) Je vous disais donc, cher ami, que j'étais très flatté, très touché, j'ajoute maintenant que, malgré tous ces témoignages de sympathie, je refuse !

BARRAL.

Comment ? vous qui répétez sans cesse qu'il faut transformer nos lois sociales en lois humaines, vous nous en ferez de bonnes.

PERRAUD.

Si j'en étais sûr, j'accepterais immédiatement, mais plus je vais, plus je me convaincs de l'impuissance du parlementarisme en général et des députés en particulier. Le cas de Tonnelle n'est pas fait pour me persuader du contraire. Il faut, là-bas, un homme d'intrigues, plus souple et moins cassant que moi.

BARRAL.

Puisque nous voulons justement quelqu'un qui réagisse contre toutes ces intrigues.

PERRAUD.

Non, voyez-vous, Barral, je ne suis plus à l'âge enthousiaste des redresseurs de torts. Mon fils, tenez, lui, il réforme la société tous les matins. Je connais trop l'inutilité des efforts d'un simple honnête homme contre tant d'intérêts ameutés.

BARRAL.

Allons donc ! vous êtes bien trop jeune pour renoncer à la lutte ; ce serait d'un inqualifiable égoïsme ! vous êtes dans la force de l'âge et vous vous devez à votre pays, à vos amis, à vos idées.

PERRAUD.

Sincèrement, je crois leur être plus utile en restant ici qu'en allant au Palais-Bourbon.

BARRAL.

Quand ils entendront là-bas des discours bâtis comme certaines plaidoiries dont je me souviens, vous verrez si ça produira de l'effet!

PERRAUD.

Est-ce qu'ils écoutent! Non, voyez-vous, les effets d'éloquence sont finis, il faut agir aujourd'hui! Je n'en vois malheureusement pas la possibilité pour un député avec le gouvernement que nous avons!

Il boit.

BARRAL.

Pardon, que nous n'avons pas!

PERRAUD.

Oui, puisque nous sommes en pleine crise ministérielle! (Se rapprochant.) Avez-vous des nouvelles?

BARRAL, après avoir bu.

Non, rien, le petit jeu des listes continue avec les noms les plus invraisemblables... Pour en revenir à notre affaire ..

PERRAUD.

Non, bien vrai, Barral, n'insistez pas!

BARRAL.

Laissez-moi vous dire au moins que vous avez tort, absolument tort, c'est trop de modestie de votre part; votre place n'est pas dans notre petite ville, elle est à Paris.

PERRAUD.

Ma place, mon cher, est où je puis faire quelque chose. A Paris, je perdrais bien vite le point de vue humanitaire auquel je me suis placé, pour le point de vue de parti, le plus étroit de tous; j'aurais les bras liés. Je ne veux pas de ça. Je suis dans le fond

un vieil autoritaire et au lieu de discutailler encore, toujours, je voudrais enfin *pouvoir* imposer mes idées... ils m'imposeraient les leurs!

BARRAL.

Vous vous calomniez, Perraud, et vous avez tort de ne pas avoir en vous, la confiance que nous avons tous au Comité. En mettant les choses au pire, vous ferez toujours meilleure figure que Tonnelle. Eh bien! vous devez accepter la candidature, dans notre intérêt à tous, dans celui de notre ville et de vos amis, dans le vôtre et j'ajoute, dans celui de vos enfants.

PERRAUD, se lève.

Mes enfants, je ne veux pas en faire des ambitieux.

BARRAL.

Il n'est pas question de cela! Je veux simplement vous montrer que j'insiste autant comme électeur que comme ami. (Apercevant madame Perraud qui vient de la cuisine, il se lève et va vers elle.) Madame, je vous en prie, venez joindre vos instances aux miennes et à celles de tout notre comité, afin que votre mari accepte la candidature pour les prochaines élections.

MADAME PERRAUD.

Et M. Tonnelle?

BARRAL.

Un sauteur! Nous n'en voulons plus!

PERRAUD, prenant Barral par le bras.

Mon cher Barral, vous êtes bien gentil et je vous aime beaucoup; vous êtes en outre un savant mathématicien que j'admire. Croyez que je suis plus ému de votre insistance que je ne puis le dire et je

vous en remercie du fond du cœur ; mais, je persiste dans mon refus.

MADAME PERRAUD, levant les bras.

Que voulez-vous que je dise ?... Il est certain que mon mari, bon et simple comme il est, serait tout à fait dépaysé au milieu des tripotages parlementaires. Il est trop loyal et trop franc pour se plier aux manigances des députés ; il va droit devant lui et vous en feriez plutôt un gendarme qu'un courtisan.

PERRAUD.

C'est précisément ce que j'étais en train d'expliquer à notre ami, en déclinant formellement l'honneur que veut me faire le comité.

BARRAL, après un temps, se grattant l'oreille.

Vous nous mettez dans un cruel embarras, qui choisir alors ?

PERRAUD

Vous !

BARRAL, haussant les épaules.

Moi, je ne suis pas libre. J'appartiens à l'Université et mes idées libérales ont déjà assez nui à mon avancement. Si j'étais candidat, ce serait fini, on me forcerait à donner ma démission, si on ne me révoquait; et je n'ai malheureusement pas une fortune qui me permette de risquer l'aventure !... Il va falloir nous retourner de côté de Martinet.

MADAME PERRAUD, faisant la grimace.

Martinet, le minotier ?

PERRAUD.

Oh ! non, voyons, pas Martinet. Il est impossible !

BARRAL.

Qui alors ?... qui ?

Un silence. On entend Adrien dans le lointain.

ADRIEN, à la cantonade en courant.

Demandez le nouveau ministère !... Demandez... (Il arrive par l'allée de droite, brandissant un journal.) Enfin ! nous avons un ministère... et... un ministère soigné.

PERRAUD, tendant la main.

Fais voir, vite !

ADRIEN, cachant le journal.

Non, devinez !... Faites des paris !...

PERRAUD, veut prendre le journal.

Pas tant d'enfantillages, donne le journal.

BARRAL.

Y a-t-il au moins de nos amis dans la combinaison ?

ADRIEN, riant, montre le journal.

S'il y en a de nos amis, je crois bien, le meilleur de tous ?

PERRAUD, tendant la main.

Comment cela ?... Qui ?

BARRAL.

Dites vite !

ADRIEN, retire le journal.

Devinez !

MADAME PERRAUD.

Adrien, tu es insupportable ! Voyons, réponds !

ADRIEN.

Eh bien, puisque vous voulez le savoir, c'est Tonnelle !

PERRAUD, regardant Barral.

Tonnelle !

BARRAL, stupéfait.

Tonnelle!... Quelle farce!

PERRAUD.

Tu veux rire et t'amuser encore?

ADRIEN.

Pas du tout, M. Tonnelle est nommé ministre de l'Intérieur. Tenez, voilà le journal, regardez si je blague?

Perraud prend le journal.

BARRAL.

Ah! par exemple, voilà qui est stupéfiant!

PERRAUD, qui parcourt le journal.

Parfaitement : Boitard à la Justice, Vermont aux Affaires-Etrangères, Tonnelle à l'Intérieur!... Quelle honte!

Il passe le journal à Barral.

ADRIEN.

Bast, il ne sera pas pire que les autres et ne dépare pas votre collection de polichinelles!

MADAME PERRAUD.

Adrien, fais-moi le plaisir de te taire, tu es trop jeune pour juger les hommes avec cette désinvolture.

PERRAUD, à Barral.

J'avoue que Tonnelle est bien le dernier à qui j'aurais songé!

BARRAL, se croisant les bras.

Tonnelle, Ministre de l'Intérieur!... Mais, mais où allons-nous, je vous le demande?

Il s'asseoit.

PERRAUD.

C'est la fin!

ADRIEN.

Tant mieux!

PERRAUD, vivement à Adrien.

Toi, d'abord, Adrien, je te prie de nous faire grâce de tes réflexions, un gamin comme toi n'a pas à parler de ces choses-là.

MADAME PERRAUD, à Adrien.

Qu'as-tu fait de ta sœur? Où sont ces dames?

ADRIEN.

Elles ne vont pas tarder à arriver... Tu comprends que dès que j'ai entendu crier la nouvelle, j'ai acheté le journal, je les ai lâchées et je suis venu ici en courant. Ah! ça fait un beau remue-ménage dans Montfresnois! Il y en a déjà qui ont accroché des drapeaux à leurs fenêtres; ils s'imaginent chacun avoir déjà un bureau de tabac!

BARRAL, étonné à Adrien.

Sans rire, on pavoise?

ADRIEN.

Parole! Chez Martinet, on accroche même des lampions!

Il va vers la grille.

BARRAL, à Perraud, tristement,

Il était le plus enragé hier à réclamer qu'on retirât à Tonnelle le mandat de député.

PERRAUD.

Vous reconnaîtrez que la situation est changée.

BARRAL.

Oui. Mais l'homme!

PERRAUD.

Dire que c'est pourtant nous, mon cher, qui avons fait de cet ambitieux un ministre!

BARRAL.

Soyez tranquille, il ne se le rappellera pas.

PERRAUD, riant.

Oh! je vous prie de croire que je n'attends rien de lui, j'admire seulement l'ironie de la politique qui choisit pour gouverner celui dont nous ne voulions plus pour député.

Madame Barral entre vivement, suivie d'Henriette, de Lucie et d'Adrien.

MADAME BARRAL.

Eh! bien, j'espère qu'en voilà une bonne nouvelle pour le pays!... (A madame Perraud dont elle serre la main.) Bonjour, chère madame.

BARRAL.

Bonne, surtout pour Tonnelle.

Henriette s'approche de madame Perraud qui l'embrasse sur le front ; elles causent ensemble et remontent vers le banc du fond. Adrien apporte une table, de la bière, les jeunes gens s'installent au fond.

MADAME BARRAL, se tournant vers Perraud.

Bonne aussi pour nous, n'est-ce pas, monsieur Perraud?

PERRAUD.

On ne peut pas savoir encore.

Il va s'asseoir de l'autre côté de la table de droite.

MADAME BARRAL.

Enfin, maintenant que nous avons pour ministre un homme qui venait dîner chez nous comme chez lui...

BARRAL, riant.

Peut-être plus que chez lui.

MADAME BARRAL.

Ce serait bien le diable si nous n'obtenions pas quelque chose.

BARRAL, riant.

Tu espères qu'il va te rendre tes dîners !

MADAME BARRAL.

J'espère au moins, qu'il te donnera l'avancement auquel tu as droit depuis longtemps.

BARRAL, découragé.

Voilà tout ce que tu vois dans l'avénement de Tonnelle !

MADAME BARRAL.

N'ai-je pas raison, monsieur Perraud ; mon mari lui a rendu service, ne serait-il pas juste qu'il le reconnût ?

PERRAUD.

Oui, madame, ce serait juste ; précisément pour cela, ce ne sera pas.

MADAME BARRAL.

A la place de mon mari, je me rappellerais à son souvenir, je lui écrirais, je lui enverrais des félicitations.

BARRAL.

Ah ! jamais, par exemple !

MADAME BARRAL, avec insistance.

Ecris-lui, sur une carte.

BARRAL.

Je ne lui écrirai sur rien du tout.

MADAME BARRAL, persuasive.

Deux mots seulement... au crayon !

BARRAL.

Non ! Tonnelle est le dernier des hommes auquel je demanderais quoi que ce soit et dont j'accepterais une faveur quelconque ; il a trahi son mandat, c'est-

à-dire notre confiance à tous, je ne le connais plus. Et je suis certain que notre ami Perraud pense comme moi?

PERRAUD, *secouant la tête.*

Sans doute. Mais si, pendant qu'il est au pouvoir, vous pouviez faire réparer l'injustice dont vous êtes victime.

BARRAL.

Il n'y restera pas huit jours au pouvoir.

Madame Perraud revient à côté de son mari.

MADAME BARRAL, *à Barral,*

Raison de plus pour ne pas perdre de temps!

BARRAL, *haussant les épaules,*

Mais non, voyons, tu ne comprends donc pas que ce serait une lâcheté de ma part.

MADAME BARRAL.

A ce compte-là toute la ville est lâche, puisqu'il n'y a que vous deux qui boudiez. Partout on crie : « Vive Tonnelle ! » On se félicite de ce bonheur inattendu. On voit tous les projets exécutés, toutes les améliorations du pays réalisées. On se dit que les affaires vont reprendre et que c'est la fortune et la prospérité de la région assurées!

BARRAL.

Dans la joie de voir leurs appétits satisfaits, ils ne s'aperçoivent plus qu'il est renégat : comme c'est bien ça!

PERRAUD, *riant.*

Je ne suis même pas éloigné de croire qu'ils le félicitent fort d'avoir renié son passé, puisque cette trahison lui a permis de décrocher un portefeuille et de se faire le distributeur de la manne gouvernementale.

MADAME PERRAUD, conciliante.

Chacun prend son intérêt où il le trouve, vous n'empêcherez jamais cela !

MADAME BARRAL.

Ecoutez, monsieur Perraud, vous et mon mari vous êtes de trop belles âmes, vous regardez les choses de trop haut, avec une trop sévère incorruptibilité. C'était peut-être très beau autrefois dans l'antiquité : aujourd'hui, permettez-moi de vous le dire, c'est ridicule. Votre naïve austérité de principes sert de marchepied aux malins et malgré vos vertus admirables, vos talents, vous resterez éternellement dans votre trou ; tandis qu'eux seront aux honneurs, à la gloire, seront ministres et dirigeront les affaires ; remuez-vous donc !

Elle pousse l'épaule de Barral.

BARRAL.

Ma chère amie, tu exagères : ces choses-là échappent à ta compétence.

PERRAUD.

Et puis, madame, qu'importe de rester dans son trou et d'être supplanté par des intrigants, si on a la conscience de se dire qu'on a fait son devoir ?

MADAME BARRAL.

Ça vous tiendra chaud en hiver, et ça donnera du pain à vos enfants ! (A madame Perraud.) Non, vous savez si je suis une femme paisible ; mais ça m'exaspère quand je les entends parler avec cette sérénité ! (Elle prend le bras de madame Perraud.) Puisque ce petit Tonnelle a pris leur place, je ne me ferais aucun scrupule de profiter de la situation. D'ailleurs, on ne peut rien dire encore, on ne sait pas ce qu'il va faire. (Se tournant vers les hommes après être remontée vers le

fond.) Il va peut-être vous étonner et maintenant qu'à force de concessions il est arrivé au pouvoir, reprendre intégralement son ancien programme !

BARRAL.

Voilà une éventualité sur laquelle je ne fonde aucune espérance.

Les dames parlent aux enfants, puis s'éloignent par l'avenue.

PERRAUD, hochant la tête.

Qui sait ?... Il est si fluctuant et si habile !

BARRAL.

Quand on est entré dans la voie de la conciliation, il est bien difficile d'en sortir... Aussi, cher ami, la proposition que je suis venu vous faire demeure entière et le vote du Comité, quoi qu'ils puissent décider aujourd'hui, reste acquis. Je vais, d'ailleurs, les relancer de ce pas. Vous ne m'accompagnez pas ?

PERRAUD.

Non, il faut que je prépare une plaidoirie pour demain : l'affaire Fontanel.

BARRAL.

Ah ! oui... c'est vrai. (Se tournant vers Henriette, Lucie et Adrien qui causent à voix basse assis en cercle.) Viens-tu, Henriette ?

HENRIETTE.

Il est entendu avec maman que je reste encore un instant.

LUCIE.

Nous la reconduirons.

BARRAL.

Bien, bien !

Il s'éloigne par l'avenue avec Perraud.

PERRAUD.

Voyez-vous, moi je l'attends à la déclaration ministérielle. Il est fort possible que Tonnelle soit assez...

ADRIEN, debout, riant et faisant à son père et à Barral un geste d'adieu.

Au revoir la politique !... Non, ce que nos chers parents sont drôles de couper encore là-dedans et de prendre les hommes publics au sérieux !

LUCIE, se balançant dans un fauteuil de jardin.

Oui, nous savons, toi, tu es un révolutionnaire ; dispense-nous de l'exposé de tes théories.

HENRIETTE.

Finissez-nous plutôt l'histoire de votre prince !

ADRIEN.

L'histoire de mon prince ?... Elle n'a pas de fin. Vrai ! je ne sais absolument pas de quelle façon la terminer.

HENRIETTE.

Comment, vous, l'auteur ?

ADRIEN.

Parole d'honneur, je l'ignore !

PERRAUD, revient après avoir quitté Barral ; madame va à la cuisine.

Adrien, mon ami, je suis enchanté de te rencontrer, j'ai un petit service à te demander !

ADRIEN, faisant la grimace, va vers son père.

Aïe ! Aïe ! Qu'est-ce que je vais prendre ?

PERRAUD.

Je voudrais, pour l'affaire de fraude Fontanel que

je dois plaider demain, que tu me cherches certains arrêts ne reconnaissant pas l'intention dolosive.

ADRIEN, *renouvelant la grimace.*

Bouquiner du droit, quelle joie !... Mais il est bien évident qu'il n'y a pas vol et que voler l'Etat n'est pas voler, puisque l'Etat c'est nous !

PERRAUD.

Oui, oui, on irait loin avec cette théorie.

ADRIEN.

On va assez loin sans elle ; et je ne vois pas pourquoi on poursuit un pauvre diable de cabaretier qui néglige d'allonger quelques louis au fisc, quand on évite de faire rendre gorge aux hauts fonctionnaires, fournisseurs de l'Etat, élus des différents suffrages et autres flibustiers qui prennent à pleines mains dans le sac du budget.

PERRAUD.

Mon cher enfant, quand tu auras fait ton droit, nous pourrons discuter cette question.

Il va pour rentrer dans la maison.

ADRIEN.

Entendu, tu les auras, tes chers arrêts : accorde-moi un quart d'heure de grâce !

PERRAUD.

Oui, mais pas plus !

Il entre.

ADRIEN, *aux jeunes filles.*

Vous le voyez, l'autorité paternelle m'enjoint de vous quitter et lors même que je connaîtrais la suite de mon histoire de prince, je ne pourrais vous la conter.

HENRIETTE.

Dites-nous le dénouement.

ADRIEN.

Je ne le soupçonne pas !

LUCIE, à Henriette.

Laisse-le donc aller chercher ses arrêts : tu vois bien qu'il veut nous faire poser.

ADRIEN.

Pas le moins du monde et en voici la preuve. (Il marche en déclamant.) Mon prince, qui se croit le plus puissant des monarques, s'aperçoit que rien n'est plus difficile que de suivre sa devise : « Peux ce que veux. » Sa famille, sa cour, ses chambellans, ses ministres, son peuple font obstacle à sa volonté : la tradition de sa maison, la constitution, les mœurs et coutumes du pays, les préjugés des habitants sont autant d'entraves ; et il a contre ses propres tendances un autre lui-même, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de prince ! Il se promène donc mélancolique dans le jardin de son palais.

HENRIETTE, debout.

Moi, à la place de votre prince, je me sauverais du palais et laisserais en plan la constitution et les chambellans !

LUCIE, riant.

Tu n'y vas pas par quatre chemins, toi !

ADRIEN.

Je crois bien qu'il va s'y décider. Comment mettre ce projet à exécution : voilà le hic !

HENRIETTE.

Il n'a qu'à faire sa valise et à chercher un bon hôtel.

LUCIE, riant.

Ah ! tu arranges facilement les choses ; le procédé

serait vraiment grandiose, héroïque, tout à fait digne d'un prince. Et que diraient ses sujets ?

ADRIEN, remonte vers Lucie.

S'il fallait s'arrêter à ce que peuvent dire les gens, on ne ferait jamais rien !

LUCIE.

Cependant vis-à-vis de ses sujets, un prince a des devoirs.

ADRIEN, levant les bras au ciel, redescend à droite.

N'entamons pas le chapitre des devoirs, car alors, tout devient un devoir, la bêtise elle-même en est un et on se laisse ainsi ligoter par une foule de considérations plus absurdes les unes que les autres.

HENRIETTE, descendant vers la droite.

J'en reviens à ma première idée : qu'il rompe ses liens d'un seul coup et aille habiter à l'hôtel. Ce sera très amusant. Je vois l'effarement de tous ses braves sujets apprenant par exemple que leur souverain est descendu à l'hôtel du Grand Cerf de Montfresnois.

LUCIE, haussant les épaules.

Ah ! à vous deux vous feriez de jolis romans !

Un télégraphiste entré par l'avenue a remis une dépêche à Rose.

ADRIEN.

Celui-là ne serait pas déjà si mal, seulement ça ne fait pas un dénouement, nous ne pouvons pas laisser le prince pour l'éternité à l'hôtel !

LUCIE, moqueuse.

Faites-lui épouser une bergère.

ADRIEN.

Nous ne sommes plus à ce temps-là.

HENRIETTE.

Il me vient une idée!

LUCIE.

Encore! Prends garde, Henriette, il est très mauvais d'avoir tant d'idées.

Madame Perraud sort de la cuisine tenant la dépêche non dépliée; elle a un tablier de cuisine.

MADAME PERRAUD, tout émue.

Adrien!... Adrien, une dépêche pour ton père! Il n'est pas là?

ADRIEN, se lève.

Il doit être dans son cabinet de travail, donne, je vais la lui porter.

Il prend le télégramme et entre dans la maison vivement.

MADAME PERRAUD.

Pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle! J'ai toujours peur quand je vois arriver une dépêche... Les mauvaises nouvelles arrivent toujours plus vite que les bonnes!

HENRIETTE, remontant.

Il ne faut pas se tourmenter à l'avance, on a bien le temps après...

LUCIE, sortant de son fauteuil.

Je te parie que ce sont les Lormont qui renvoient leur fête.

MADAME PERRAUD.

Ou ton oncle qui a été frappé d'une nouvelle attaque... (A Adrien qui revient.) Eh! bien?

ADRIEN.

Je ne sais rien.

MADAME PERRAUD.

Ton père ne t'a rien dit!

ADRIEN.

Non, il a ouvert la dépêche, s'est écrié : « Par exemple! » Et, après l'avoir lue attentivement, m'a dit : « Laisse-moi. »

MADAME PERRAUD.

Il n'avait pas l'air fâché?

ADRIEN.

Pas du tout, au contraire.

MADAME PERRAUD, s'asseyant.

Je ne suis tout de même pas tranquille : il a tant de force de caractère pour dissimuler ses chagrins.

ADRIEN.

Puisque je t'assure qu'il était surpris, mais pas mécontent, qu'il riait plutôt; ne va donc pas t'imaginer...

HENRIETTE, tendant le front.

Au revoir, madame.

MADAME PERRAUD, l'embrassant.

Au revoir, chère mignonne.

ADRIEN, à Henriette, qui lui tient la main.

Je vous accompagne.

Henriette, Adrien et Lucie s'éloignent par la droite.

MADAME PERRAUD, à Adrien.

Ne reste pas trop longtemps, tu sais que ton père a besoin de toi!

ADRIEN.

Je reviens tout de suite.

MADAME PERRAUD.

Qu'est-ce que ça peut bien être? (Elle se lève, va vers

la cuisine et enlève son tablier qu'elle pose sur un siège.) Rose! surveillez bien vos fruits et remuez-les pour qu'ils ne s'attachent pas au fond. (Elle revient.) Il aurait pu dire à Adrien... Elle se dirige vers la maison. Perraud sort tenant la dépêche.) Qu'y a-t-il?

PERRAUD, riant.

Sais-tu qui m'envoie ce télégramme! Tonnelle!

MADAME PERRAUD.

Comment, Tonnelle? Que veut-il?

PERRAUD.

Il me dit que le nouveau ministère compte faire appel au concours de tous les hommes de bien et que sa première pensée a été pour moi, moi qui... moi que,. . il ne ménage pas les mots, on voit que ça ne lui coûte rien.

MADAME PERRAUD.

Enfin, qu'est-ce qu'il te propose?

PERRAUD.

Il m'offre d'être préfet! Et si j'accepte, il me nomme d'emblée à la préfecture de la Vézère, rien que ça!

MADAME PERRAUD.

Il se moque de toi.

PERRAUD.

Non, les termes dans lesquels est conçue sa proposition n'ont rien que de très sérieux et de très flatteur pour moi... Si étonnante que la chose puisse paraître, en voilà un qui, arrivé au pouvoir, se souvient de ses anciens amis et leur témoigne de la gratitude.

MADAME PERRAUD.

Parce qu'il a besoin d'eux!

PERRAUD.

Ma chère amie, je connais Tonnelle, je n'ignore aucun des reproches qu'on peut lui adresser et je sais parfaitement quels sont ses travers : je ne peux pas cependant, douter une minute de la sincérité de ce bon mouvement.

MADAME PERRAUD.

A quoi bon, puisque M. Barral dit qu'il ne tiendra pas huit jours !

PERRAUD.

Barral, Barral, il ne faut pas écouter tout ce que dit Barral, c'est un esprit aigri, mécontent, d'un parti pris effrayant .. Tonnelle est assez habile pour se maintenir... Il a joliment bien su conduire sa barque, en louvoyant de droite à gauche, je ne dis pas le contraire ; enfin, il est arrivé au port et j'ai la conviction qu'il saura s'y ancrer solidement. D'ailleurs, à tout prendre, quoique ayant fait concession sur concession, Tonnelle est encore infiniment plus avancé comme idées que son prédécesseur.

MADAME PERRAUD.

Et tu te figures peut-être qu'il va mettre ses théories en pratique ?

Elle va vers le bosquet.

PERRAUD, remonte.

Je le crois homme de gouvernement, il tournera du côté où le vent souffle... Les questions sociales préoccupent en ce moment les esprits : il fera au besoin du socialisme... (Il prend un journal.) Et, tiens, je viens de lire dans le journal une interview de lui, une sorte de programme, que sauf pour quelques affirmations secondaires je signerais volontiers.

MADAME PERRAUD, passe à droite.

Tout cela est bel et bon. Qu'il dise ceci, qu'il soit cela, moi, je m'en moque; mais la proposition qu'il te fait est une offre de Gascon ; il sait bien que tu n'accepteras jamais... Te vois-tu préfet?

PERRAUD, se rebiffant.

Il ne faut pas croire que ce soit si malin que ça d'être préfet!

MADAME PERRAUD, s'asseoit.

Tu consentirais, toi, à être le fonctionnaire de Tonnelle?

PERRAUD.

D'abord, je ne serais pas son fonctionnaire, je serais chargé par le gouvernement d'administrer un département ; et, sans me flatter, je m'en crois infiniment plus capable que bien d'autres. La besogne me paraît, du reste, intéressante, je ne dis pas : « Tout est à faire, » mais « tout est à refaire » dans l'administration qu'il faut simplifier, démocratiser, humaniser. Tout à l'heure, tu me reprochais d'être un mince avocat de petite ville, il ne pourrait donc logiquement que t'agréer de me voir bombardé préfet!

MADAME PERRAUD, tristement.

Je ne te reprochais rien du tout. Nous vivons ici, heureux, tranquilles, nos enfants deviennent grands, tu n'as aucun souci, personne ne te tracasse, qu'irais-tu faire à ton âge dans la galère administrative, te créer des ennuis, des déboires, peut-être des chagrins.

PERRAUD.

Précisément parce que nos enfants deviennent grands et que je reste ici heureux et tranquille, je me demande si, comme le disait madame Barral,

que tu semblais approuver, il ne serait pas très maladroit de ma part de laisser échapper l'occasion exceptionnelle qui s'offre à moi d'élever ma situation et de leur préparer un avenir brillant?

MADAME PERRAUD, étonnée.

Tu refuses d'être député, et tu accepterais d'être préfet! (Elle se lève.) Je ne te comprends plus!

PERRAUD, la prend par le bras et la conduit vers le banc à gauche.

Etre préfet est tout différent, chère amie, on n'a pas à courir l'aléa d'une élection. On n'est plus l'homme d'un parti. On est le gouvernement! On ne discute pas, on agit... Et, ma foi, depuis assez longtemps, je me dis : « Si j'avais le pouvoir, je ferais ceci, je ferais cela », pour que je ne sois pas tenté de m'y essayer... Il n'y a pas à tortiller, pour *pouvoir* faire quelque chose, il faut avoir l'autorité ; un préfet en a cent fois plus qu'un député : je pourrai!

MADAME PERRAUD.

Laisse donc cela aux intrigants et aux ambitieux ; tu en fais bien assez ici.

PERRAUD.

Barral, il n'y a qu'un instant, me disait que j'étais trop jeune pour me désintéresser de la lutte et me reprochait mon égoïsme : je me devais à mes idées, à mes amis!... Voilà une façon de le contenter.

MADAME PERRAUD, s'asseoit sur le banc.

Crois-tu?... Réfléchis bien, mon ami, avant de prendre une détermination aussi grave.

PERRAUD.

Réfléchir! Réfléchir!.. Tonnelle attend ma réponse par télégramme!... Il faut bien se dire aussi que si

tous les hommes de bien auxquels le gouvernement fait appel se dérobent, nous risquons fort d'être longtemps encore gouvernés par les aigrefins et les cuistres et nous n'aurons pas à nous en plaindre !

MADAME PERRAUD.

Il y en a d'autres ; toi tu es trop loyal, trop bon !

PERRAUD.

Mon père fut le meilleur des hommes, ce qui ne l'empêcha pas d'être le plus sévère des magistrats ; je te promets que je saurais me faire obéir !

MADAME PERRAUD.

Alors tu acceptes !

PERRAUD.

Que t'en semble ?.. Tout bien considéré, je crains, en refusant, de commettre une maladresse que, toi-même, plus tard, pourrais me reprocher.

MADAME PERRAUD, tristement.

Nous étions trop unis et nous nous aimions trop !.. Finis nos beaux jours ! . Adieu notre intimité, notre douce vie de famille !. . Tu seras un personnage, tu seras M. le préfet, tu ne seras plus toi !..

PERRAUD, riant, et câlinant sa femme.

Mais si, folle que tu es, nous serons toujours l'un pour l'autre ce que nous sommes, il n'y aura rien de changé, entre nous... je serai un peu plus occupé, un peu plus pris, voilà tout. Chasse vite ces vilaines idées.

MADAME PERRAUD, pleurant.

Non, non, je sens bien que notre bonheur est fini.

PERRAUD.

Sans doute, il va falloir rompre avec nos petites habitudes, notre train-train de tous les jours, mais

cette routine de vie n'est pas ce qui constitue le bonheur ; notre bonheur, où que nous allions, nous l'emportons avec nous, il est en nous, en nos enfants...

MADAME PERRAUD.

Oui, oui... ah! c'est très joli tout ça, mais... (Voyant arriver Lucie et Adrien.) Tiens, demande aux enfants ce qu'ils en pensent?

LUCIE, regardant son père et sa mère.

Qu'est-il donc arrivé ?

ADRIEN.

Mère pleure!

Madame s'essuie les yeux et fait signe que non.

PERRAUD.

Mes enfants, M. Tonnelle, le nouveau Ministre de l'Intérieur, me propose d'être préfet.

LUCIE, vivement.

Tu acceptes !

ADRIEN, lentement.

J'espère bien que tu as refusé.

PERRAUD.

Je n'ai encore donné aucune réponse, je la rédige à l'instant.

Il tire un calepin et un crayon de sa poche, puis va à la table, écrit et rature pendant toute la scène suivante.

ADRIEN.

Ta réponse sera négative?

PERRAUD.

Après avoir pesé le pour et le contre, j'estime qu'elle doit être affirmative.

LUCIE.

Bravo! quelle chance!

ADRIEN.

Comment, toi, un indépendant, tu acceptes d'être un sous-ordre de Tonnelle? du Ministre dont tu accueillais la nomination par ces mots : « Quelle honte! »

PERRAUD, grave.

Je vois là un moyen de répandre et d'imposer mes idées

ADRIEN, hausse les épaules.

Dis donc celles du gouvernement.

PERRAUD, secouant la tête.

Pas tant que ça : je te garantis que j'écouterai plus les voix d'en bas que celles d'en haut. J'entends m'appuyer sur le peuple plus que sur la bourgeoisie, et l'élever, ce peuple, aux grandes idées d'humanité; car, c'est lui l'avenir! Un préfet a le *pouvoir*, il peut faire beaucoup en ce sens, en faisant beaucoup de bien.

Madame retourne à la cuisine.

ADRIEN.

Ou beaucoup de mal!

LUCIE, riant.

Que va dire M. Barral, quand il saura que tu acceptes les faveurs du renégat, du traître?

PERRAUD, ennuyé.

Barral! Je lui expliquerai... Il se rendra sûrement à mes raisons... Et puis, tant pis, il dira ce qu'il voudra; quand je fais ce que je considère comme mon devoir, je m'inquiète peu de mécontenter tel ou tel.

ADRIEN.

Alors, ton devoir est d'être l'exécuteur des basses œuvres de Tonnelle! Je ne comprends plus!

PERRAUD.

Tu comprendras plus tard!

ADRIEN.

En attendant, tu me permettras de trouver extravagante ton acceptation de maintenant, après tes indignations de tout à l'heure.

PERRAUD.

Trouve tout ce que tu voudras; je n'ai heureusement pas besoin de ton approbation. (Il a fini d'écrire.) Voilà. (Il lit à mi-voix.) « Ministre Intérieur Paris. — Remercie honneur que me faites m'appelant à Préfecture Vézère. Accepte. Justifierai confiance du gouvernement. Votre dévoué. Théodore Perraud. »

ADRIEN, reprenant.

Votre dévoué serviteur.

LUCIE, haussant les épaules.

Adrien!

PERRAUD.

Votre dévoué suffit. (Appelant du côté de la serre.) François! François!

ADRIEN.

Eh! bien, tu sais, ton télégramme, il n'est pas chaud, chaud. Moi, si j'étais ministre, je me méfierais d'un fonctionnaire qui n'aurait pas plus d'enthousiasme et serait aussi réservé sur le dithyrambe.

PERRAUD.

J'ai la prétention, mon ami, de ne pas être un fonctionnaire comme les autres. Je ne suis pas de la carrière et ne fais pas métier de préfet : je suis un brave homme auquel on confie un service public important et qui entend garder pleine et entière sa liberté d'appréciation. Je ne suis ni le serviteur, ni

l'employé, je suis le collaborateur bénévole d'un gouvernement ; rappelle-toi bien cela. (A François qui est entré.) Tenez, portez-moi cette dépêche tout de suite au télégraphe... Attendez que je vous donne de l'argent. (Il compte les mots.) Ça doit faire dans les dix-huit sous.

ADRIEN.

Une préfecture à ce prix-là, c'est pas cher !

PERRAUD, se fouille, à François.

Voilà toujours douze sous.

LUCIE, avec empressement.

Tiens, papa, en voilà six, huit, dix...

PERRAUD, prenant les sous et les donnant à François.

Bien, le surplus sera pour vous. Allez vite, François.

François s'éloigne par l'avenue.

ADRIEN, à François.

Et ne lisez pas ce qu'il y a d'écrit, pour aller le répéter ensuite à M. Barral !

PERRAUD.

Oh ! maintenant qu'importe : ça y est, ça y est!

LUCIE, riant.

Peut-on alors avoir l'autorisation d'embrasser M. le Préfet ? (Elle l'embrasse.) Nous allons habiter un palais, tu donneras des fêtes, on va jouer aux petits rois... Que ça va être drôle et que je suis contente ! (Elle le réembrasse.) Je t'aime bien, monsieur le Préfet !

ADRIEN, avec dégoût.

Je n'aurais jamais rêvé ça !

MADAME PERRAUD.

Je viens de voir passer François avec un papier à la main ; il porte ta dépêche, tu as accepté ?

PERRAUD.

Oui, je suis Préfet !

MADAME PERRAUD.

Tu es Préfet, et Rose m'a laissé brûler mes confitures ; c'est complet !

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Un salon attenant à la salle des fêtes dans la Préfecture de Saône-et-Marne. A droite, large porte à deux battants ouvrant sur la salle. A gauche, en face, cheminée monumentale, avec au-dessus, un tableau allégorique : « La ville repoussant les invasions. » Au premier plan, en avant de la cheminée, porte ouvrant sur le cabinet de travail du Préfet ; de l'autre côté de la cheminée, porte des appartements.

Au fond, deux hautes portes-fenêtres s'ouvrent sur le balcon, d'où l'on aperçoit les maisons de la ville encadrant la place de la Préfecture : trophées de drapeaux à la balustrade.

Panneaux décorés par les portraits des célébrités locales. Tentures, lustres, appliques, plantes vertes, air de fête officielle. Buste de la République en bronze sur la cheminée. Des fauteuils sont disposés en larges demi-cercles de chaque côté de la cheminée ; derrière, autres sièges, tables étroites appliquées au mur et banquettes.

Il fait encore jour. — Lucie, devenue grande jeune fille, en toilette de soirée, inspecte la disposition du salon. Madame Perraud regarde par les croisées sur la place. — On entend dans la salle des fêtes, le brouhaha confus d'une foule ; les piétinements de gens serrés qui avancent et défilent difficilement.

VOIX DE FRANÇOIS, à la cantonade.

Avancez, messieurs !... S'il vous plaît, messieurs, avancez !

Lucie à gauche étale le feuillage des plantes vertes, passe à la cheminée, rectifie une draperie, va à droite reculer un fauteuil, mais fait tout cela légèrement avec des gestes dédaigneux.

UN HUISSIER, à la cantonade.

L'Administration des Hospices départementaux de Saône-et-Marne.

LUCIE.

Comme ceci, n'est-ce pas, c'est mieux ?

MADAME PERRAUD, tourne la tête et regarde à peine.

Oui. (Elle revient au milieu.) Ce maudit défilé ne sera jamais fini pour l'heure du dîner.

LUCIE, s'asseoit sur un fauteuil et riant.

Nous avons encore près de deux heures devant nous ! (Elle regarde de tous côtés et satisfaite.) Eh bien ! pour avoir fait ça d'un salon dans l'état piteux où nous avons trouvé celui de notre nouvelle préfecture, il ne faut pas être encore trop maladroite.

MADAME PERRAUD, regarde à son tour.

Oui, c'est très officiel. (On entend un bruit de sabres et d'éperons.) Le général commandant la place de Langres et messieurs les officiers de garnison.

FRANÇOIS, à la cantonade.

Avancez, messieurs, je vous en prie, avancez ! Dégagez le passage, s'il vous plaît.

Madame Perraud est allée vers l'autre fenêtre et regarde la place. Lucie chiffonne des dentelles placées sur ses épaules et cherche à ordonner sa coiffure... Elle se lève, furète autour de la cheminée, inspecte les murs.

LUCIE, se prenant les mains.

Point de glace !

MADAME PERRAUD, qui s'est retournée.

Que veux-tu voir ?

LUCIE.

Le chou que le coiffeur m'a aplati là, sur le côté comme une cocarde, n'est pas trop ridicule?

MADAME PERRAUD, vient et dresse les boucles.

On relève un peu les boucles comme ceci.

LUCIE.

Les coiffeurs ne me semblent pas plus artistes en Saône-et-Marne que dans notre pauvre petite préfecture de la Vézère.

MADAME PERRAUD, après un soupir.

Seulement, depuis six ans, — six ans, déjà ! — nous étions habituées à ceux de la Vézère... Enfin puisque ton père prétend que c'est un avancement considérable d'être venu de la Vézère en Saône-et-Marne!...

LUCIE.

Mais, sans doute... (S'interrompant en entendant des pas lourds dans la grande salle.) Quels sont ces souliers ferrés ?

Elle prête l'oreille.

L'HUISSIER, à la cantonade.

Messieurs les maires de l'arrondissement de Châtillon.

MADAME PERRAUD.

Ils ne pourront jamais tous tenir dans la salle !

LUCIE, riant.

Je voudrais qu'ils s'étouffent ! Plus il en viendra, plus père sera heureux. Il craignait que sa nomina-

tion n'eût été mal accueillie, que la réception ne fût froide! Le voilà rassuré maintenant, j'espère!

MADAME PERRAUD.

Quelle fatigue aussi pour lui!.. Il se donne trop de mal; il se tue!.. Ah! s'il m'avait écoutée!..

Elle s'asseoit.

LUCIE, levant les bras au ciel.

Si papa t'avait écoutée, ce que nous aurions moisi depuis six ans dans ton cher Montfresnois!.. Mais (Allant à elle.) on y retournera, attends un peu! (Elle embrasse sa mère, puis se relève vivement.) Bon! encore mon corsage qui craque! On aurait bien pu m'en commander un neuf pour la circonstance!

MADAME PERRAUD.

Ma chère enfant, quand tu seras mariée tu achèteras des toilettes neuves et tu t'habilleras comme tu l'entendras... Il n'est pas convenable qu'une jeune fille ait trente-six toilettes. (Lucie va vers la croisée en haussant les épaules.) Celle-ci est du reste encore toute fraîche. Si tu avais...

L'HUISSIER.

Messieurs les maires de l'arrondissement de Gray!

MADAME PERRAUD, impatientée.

J'espère que ceux-là sont les derniers! (A Lucie.) Y a-t-il encore beaucoup de monde sur la place?

LUCIE, sans se retourner.

Non!... des badauds et des délégations ouvrières auxquelles on interdit l'entrée.

MADAME PERRAUD.

Tu verras ce que je te dis, nous en aurons jusqu'au dîner, si ce n'est plus!

VOIX D'ADRIEN, fendant la foule.

Pardon, messieurs, milles excuses !... Service particulier de M. le Préfet. (Il entre par la porte de droite qu'il referme vivement.) Ouf! sauvé !

MADAME PERRAUD.

Voilà toujours Adrien.

Elle va vers lui.

L'HUISSIER, à la cantonade.

Messieurs les Instituteurs des arrondissements de Châtillon et de Gray.

ADRIEN, se tourne vers la porte.

Messieurs les Instituteurs, je regrette infiniment ; mais j'en ai plein le dos.

LUCIE, vivement.

Comment ! tu abandonnes papa au milieu de la réception ?

ADRIEN, jouant l'homme défaillant, se laisse tomber dans un fauteuil.

Non, vraiment, c'est au-dessus de mes forces, je n'en puis plus... Entendre ces gens plus obséquieux les uns que les autres répéter les mêmes sottes congratulations ; voir mon pauvre père écouter toutes ces flagorneries avec le même sourire, mélanger du miel à tout ce sucre et remercier de félicitations sur la sincérité desquelles il ne se fait pas la moindre illusion... Ah ! non, j'en ai assez...

LUCIE, d'un air pincé.

Il est évident que ses nouveaux administrés ne peuvent pas être satisfaits, de voir papa, que tout le monde sait être un administrateur hors ligne, prendre la direction de leur département. Tout le monde joue la comédie, tout le monde ment, je connais les

théories ! Il me semble que tu pourrais peut-être mettre une sourdine à tes sarcasmes quand il s'agit de ton père ?

ADRIEN.

Filialement, je suis enchanté de constater avec quel enthousiasme mon père est reçu dans cette bonne ville ; personnellement ces cérémonies inutiles et bêtes m'assomment.

Lucie hausse les épaules.

MADAME PERRAUD, avec reproche.

Ta sœur a raison, Adrien, tu devrais surmonter ta répulsion et aller retrouver ton père. Pour son futur chef de cabinet ce n'est pas bien.

Elle s'asseoit près d'Adrien.

ADRIEN, se renversant dans le fauteuil.

Que veux-tu, chère mère, il y a des grâces d'Etat ! Moi, je ne suis pas préfet et n'ai aucune envie de devenir chef de cabinet. Aussi, serrer avec effusion un millier de mains inconnues. (Il fait un geste de dégoût.) Ça me choque, ça me répugne, et ça m'enrage ; de plus, ça me brise le bras .. Ils ont des poignes, ces animaux-là ! (Il se frotte le bras.) Ah ! et puis, c'est le sourire, le sourire obligatoire, le sourire indifférent mais aimable, je voudrais pouvoir me mettre en colère et me flanquer des claques pour me défroisser les joues.

MADAME PERRAUD, sourit et frappe du bout de l'éventail l'épaule d'Adrien.

Enfant !

LUCIE, à Adrien.

Quel effet t'ont produit les fonctionnaires de Saône-et-Marne ? Ont-ils l'air plus sociables que ceux de la Vézère, plus intelligents ?

ADRIEN.

Peuh ! Ce sont les mêmes êtres passifs et obséquieux que l'on rencontre dans toutes les préfectures de France ; les mêmes que nous voyons autour de nous depuis bientôt sept ans. Ceux-là ne me semblent pas plus mauvais diables que ceux de la Vézère.

LUCIE, vexée.

J'oubliais qu'on ne pouvait te demander aucun renseignement.

MADAME PERRAUD, après un instant de silence à Adrien.

Est-ce fini ? On n'entend plus rien !

ADRIEN.

Nous n'avons pas cette chance. (Se levant, à Lucie qui est allée vers la porte.) N'ouvre pas, malheureuse, ils vont faire irruption!

PLUSIEURS VOIX, à la cantonade, par la porte entr'ouverte.

Chut! chut!... Silence! Chut !...

ADRIEN.

Tu entends !...

LUCIE.

Papa va parler!

ADRIEN, se réasseyant.

Ah ! oui, le discours d'usage, paroles banales sur air connu!

MADAME PERRAUD, se lève.

Vraiment, tu n'es pas convenable, ton père se fâchera et il n'aura pas tort. Va au moins l'écouter si tu ne veux pas l'applaudir.

ADRIEN.

Dans le feu de l'improvisation il ne s'apercevra pas de mon absence. Il a Santenay, ses chefs de ser-

vice, ses employés, tout le personnel autour de lui, je n'ai pas besoin de renforcer la figuration.

MADAME PERRAUD, allant vers la porte se retourne vers Adrien.

Chut, ton père.

Lucie écarte un peu plus la porte, madame Perraud s'approche ; toutes deux prêtent l'oreille.

PERRAUD, à la cantonade.

Messieurs, ce n'était pas sans une crainte bien légitime que j'avais accepté, dans votre département, le poste difficile auquel la confiance du gouvernement voulait bien m'appeler.

ADRIEN.

De la modestie, ça fait toujours bien.

Madame Perraud et Lucie lui font signe de se taire.

PERRAUD, continuant.

Aujourd'hui, en présence de l'accueil si franchement sympathique et si plein de cordialité que vous me faites, accueil si favorable à l'accomplissement de la haute tâche à laquelle nous devons travailler ensemble, c'est avec joie que je prends possession de mon poste. (Murmures approbateurs.) Je me dis, en effet, messieurs, que bien simple et bien facile sera la besogne de votre préfet, quand je vois groupés autour de lui tant d'hommes de cœur et de bonne volonté, tant de partisans résolus de l'ordre, des institutions et des lois, ces garanties fondamentales d'une grande nation.

Applaudissements.

ADRIEN.

Tu peux dire!

PERRAUD.

Car, messieurs, quelles que soient les préférences que

chacun de vous puisse avoir au fond du cœur, nous ne devons jamais oublier que nous sommes avant tout les serviteurs de la loi. Fonctionnaires, nous n'avons à connaître que notre devoir; et, dites-le bien à vos administrés, ce devoir nous l'accomplirons tous avec justice mais avec fermeté, pour le plus grand bien de ce beau département de Saône-et-Marne et de ses vaillantes populations.

PLUSIEURS VOIX, parmi les applaudissements prolongés.

Bravo !... Bravo !... Très bien !...

ADRIEN.

Toujours les mêmes blagues, et ça prend toujours.

MADAME PERRAUD, se retourne.

Tais-toi donc!

ADRIEN.

Comment! pas fini ?

PERRAUD.

Le temps est passé des pressions tyranniques et des dissensions sociales. nous sommes tous les artisans laborieux d'une même œuvre de civilisation et de paix. Ecoutons les voix d'en bas, comme celles d'en haut, soyons humains, soyons unis et marchons la main dans la main, mes chers collaborateurs ; à cette seule condition nous accomplirons une œuvre utile et durable. Maintenant, au travail !

PLUSIEURS VOIX.

Bravo !... Très bien !... Vive le Préfet ! Vive M. Perraud !

Acclamations, ovations, ces dames font le geste d'applaudir.

UNE VOIX.

Vive la République !

ADRIEN, surpris, se levant à demi.

Qu'est-ce qui se permet? (Se rassied.) Ce doit être un réactionnaire.

MADAME PERRAUD, à Lucie qui referme la porte.

Ah! magnifique! (Elles reviennent au milieu du salon.) On sent que ça part du cœur! Ton père a vraiment le don de l'improvisation!

ADRIEN, se lève.

Il a dû la ruminer quelques heures avec son fidèle Santenay, cette improvisation-là, et en peser les points et les virgules.

MADAME PERRAUD, grondeuse, à Adrien.

Que c'est donc vilain, mon enfant, de se moquer de tout. Tu crois donc ton père incapable?

LUCIE, à sa mère en s'éloignant.

Ne discute pas avec lui, mère, je t'en prie!

ADRIEN, à sa mère.

Je crois au contraire mon père trop intelligent et trop habile pour laisser passer dans ces improvisations quoi que ce soit qui sorte de la déclamation pure. Que veux-tu, les phrases creuses font partie du matériel indispensable, comme l'habit brodé, l'épée et le pantalon à bande.

On entend encore des applaudissements.

MADAME PERRAUD.

Tu diras tout ce que tu voudras, jamais il n'a été autant applaudi.

ADRIEN.

Ils en font de même avec tous les préfets. Dans le fond, ils ne sont pas dupes non plus. Ils savent pertinemment qu'à la première tentative d'émancipation

les vœux du Conseil général seront annulés et les Conseils municipaux dissous! La comédie continue.

MADAME PERRAUD, *mécontente.*

Tiens, Adrien, tu n'aimes pas ton père!

ADRIEN.

Comme père, je l'adore; comme fonctionnaire, je fais les plus expresses réserves...

On entend le brouhaha et les pas pressés de la foule qui s'écoule.

FRANÇOIS.

Par ici, messieurs, l'escalier... Par ici, messieurs!

LUCIE, *redescendue, à sa mère désignant Adrien.*

Monsieur pose à l'anarchiste, il croit cela spirituel.

ADRIEN.

Du diable, si j'avais l'intention de faire de l'esprit, je suis trop écœuré!

LUCIE.

Toi seul as le monopole de bien penser et de bien agir!

ADRIEN.

Pas du tout, vous admirez papa, je l'admire aussi, pas de la même façon. Je trouve qu'il lui faut une abnégation et un courage surhumains pour débiter gravement d'aussi atroces lieux communs.

FRANÇOIS, *à la cantonade.*

Par ici, l'escalier, messieurs; laissez descendre, s'il vous plaît.

LUCIE, *s'éloigne en souriant.*

Nous verrons comment tu t'y prendras pour les débiter quand tu seras à sa place?

ADRIEN.

Vous ne le verrez pas parce que je ne serai jamais à sa place.

MADAME PERRAUD.

Pourquoi as-tu fait ton droit, alors?

ADRIEN, [illegible].

Pourquoi?... Tu le sais bien, par amour et respect pour mon père. Il aurait semblé si je n'avais pas fait mon droit que j'étais un fils dénaturé, le désespoir de ma famille, la honte de mon pays! Si je n'avais pas fait mon droit, mon père allait démissionner, tu serais tombée malade, l'avenir de ma sœur était brisé! J'ai voulu éviter d'aussi grands désastres. A présent que c'est fini, que j'ai fait mon droit, j'y ai mis le temps mais je l'ai fait, qu'on ne me parle plus d'administration.

Madame Perraud [illegible].

FRANÇOIS.

Laissez descendre, messieurs, n'encombrez pas le passage, s'il vous plaît!

ADRIEN.

Oui, descendez, braves gens, rentrez chez vous, que nous puissions regarder manger vos élus.

MADAME PERRAUD, à L[illegible].

Combien y a-t-il définitivement de couverts?

LUCIE.

Père a arrêté avec M. Santenay la liste à 57, je crois?

ADRIEN, s'approche.

Oui, et cette fois, chère mère, tu es très favorisée, tu as, à ta droite, un premier Président qui, par extraordinaire, n'est pas sourd. Quant à ta gauche,

elle est solidement occupée par M. le maire. Pas très distingué M. le maire, mais remarquable par un républicanisme pontifiant et gobeur du plus réjouissant effet!

MADAME PERRAUD, *souriant.*

Gamin!

ADRIEN, *riant.*

Pendant que nous sommes encore dans la coulisse, rions donc de leurs grimaces.

LUCIE.

A côté de qui suis-je?

ADRIEN.

Tu as à ta droite le général Chabriet et à ta gauche, côté du cœur, l'aimable Santenay.

LUCIE.

Et toi?

ADRIEN.

Moi je me sacrifie à la conciliation. Je dois être d'une galanterie pure régence avec une madame de Lajoley, respectable personne qui tient dans son aumônière tous les cléricaux du pays; et d'un laisser-aller tout moderne avec la présidente de la Chambre de commerce. Elles ont au moins cent quinze ans à elles deux. Il me reste cependant une espérance très douce : elles ne viendront probablement ni l'une ni l'autre.

MADAME PERRAUD, *prêtant l'oreille.*

On n'entend plus rien... ton père oublie l'heure... va donc le prévenir.

ADRIEN, *ouvre la porte, puis la referme.*

Papa est en conférence avec un énorme bonnet. Ils me font même l'effet de se diriger de notre côté.

Allons, mesdames, prenez vos places ; attention, la représentation va commencer.

MADAME PERRAUD, *avec résignation.*

Allons, asseyons-nous ! (*A Lucie qui va s'asseoir en face de sa mère.*) non, près de moi, ma fille !

ADRIEN, *les regarde.*

Prenez une pose abandonnée... levez la tête ! Comme cela !... Souriez... très bien !

MADAME PERRAUD, *vivement.*

François est-il allé prévenir le maître d'hôtel ?

ADRIEN.

Chère mère, le maître d'hôtel de la préfecture est blasé sur le cérémonial de ces petites fêtes ; il en est à son trente-septième préfet ! (*On entend des pas.*) Attention ! Le sourire et ne bougeons plus ! (*Un garçon entre, allume les appliques et le lustre. Jouant l'étonnement.*) Fausse alerte !

LUCIE.

De plus en plus spirituel !

MADAME PERRAUD.

Tu ne seras donc jamais sérieux !

ADRIEN.

Oh ! pour un moment que nous sommes entre nous et que l'on peut rire, laisse-moi donc m'amuser.

MADAME PERRAUD.

Amuse-toi tant que tu voudras, mon grand fils, mais ne sois plus aussi amer, je t'en supplie.

ADRIEN.

Si tout ce que je vois n'était que grotesque je pourrais me borner à en rire, mais il me semble que ce sont toutes les chinoiseries administratives et leur

bel arsenal de formalités qui entretiennent la discorde et la haine en notre pauvre monde. Avons-nous besoin d'arrêtés préfectoraux pour nous aimer ?

LUCIE, riant.

Monsieur est aussi philosophe !

ADRIEN.

Je constate ce que je vois. Depuis six ans, bientôt sept qu'il est dans l'administration, mon père, le meilleur des hommes, a changé du tout au tout. On dirait qu'il s'est dédoublé, qu'il y a en lui deux êtres : le fonctionnaire empiète de plus en plus sur l'autre, alors qu'on ne doit, il me semble, n'avoir qu'une seule vie dont tous les actes et toutes les pensées concordent.

MADAME PERRAUD.

Tais-toi, ton père !

Les huissiers ouvrent les portes. Perraud entre en grand uniforme accompagné du président du Conseil général en tenue de soirée.

PERRAUD, continuant sa conversation.

Aucunement... madame Perraud ne me pardonnerait pas de vous avoir laissé partir sans que vous lui ayez été présenté !

LE PRÉSIDENT.

Très flatté, monsieur le préfet !... Très flatté, je vous assure...

PERRAUD, à madame Perraud.

M. le Président du Conseil général, qui ne peut assister à notre dîner, tient à te présenter ses trop légitimes excuses.

LE PRÉSIDENT, après s'être incliné.

Hélas ! Oui, madame, mon fils aîné nous donne en

ce moment de grandes inquiétudes, il a fallu une circonstance aussi solennelle que l'arrivée de M. le Préfet pour m'arracher à son chevet, et je m'en voudrais de l'abandonner plus longtemps.

MADAME PERRAUD, d'une voix attendrie.

Une mère de famille, monsieur le Président, ne peut que s'incliner devant de pareilles raisons : et je souhaite sincèrement que votre affection se soit alarmée à tort.

LE PRÉSIDENT, s'inclinant.

Dieu vous entende, madame !

PERRAUD, présentant au président qui s'incline.

Lucie, ma fille... Adrien, mon fils et mon chef de cabinet.

LE PRÉSIDENT, à Perraud.

Je vous félicite, monsieur le Préfet, d'avoir autour de vous cette belle famille. Elle vous fera oublier un peu les préoccupations et les soucis de la vie publique. Car, ne vous y trompez pas, les choses ne vont pas toutes seules en Saône-et-Marne, nous possédons une population ouvrière très nombreuse et très remuante, travaillée par d'audacieux meneurs et animée du pire esprit. Il faut que l'autorité y soit énergique.

PERRAUD.

Comptez sur moi! (Le reconduisant.) Je regrette d'autant plus votre absence ce soir que nous aurions pu échanger nos vues sur la question des syndicats, question capitale en ce moment-ci ; mais, ce qui est différé ne sera pas perdu.

LE PRÉSIDENT.

Je vous ferai tenir mon dossier sur les syndicats patronaux.

PERRAUD.

Je le lirai avec grand plaisir. (Il passe la porte.) Et encore une fois, comptez absolument sur moi.

Perraud rentre, les huissiers referment les portes, les dames se lèvent.

MADAME PERRAUD.

Eh bien ?

PERRAUD, a changé de physionomie, ce n'est plus le personnage officiel, mais un homme harassé qui se laisse tomber dans un fauteuil.

Ah ! mes enfants, que je suis fatigué !

MADAME PERRAUD.

Repose-toi un instant.

LUCIE.

Oui, mais quel défilé ! Quels applaudissements ! Quels succès !

PERRAUD.

Il est certain que j'étais bien loin de m'attendre à un accueil aussi chaleureux.

LUCIE.

Ils sont encore plus démonstratifs que les méridionaux de la Vézère !

PERRAUD, levant les bras en souriant.

Ah ! je crois bien ! et plus ouverts ! Ils comprennent la situation, soutiennent l'autorité, respectent les fonctionnaires. Les nombreux centres industriels où fermentent les passions sociales les tiennent en haleine : on peut faire quelque chose ici.

MADAME PERRAUD, secouant la tête.

C'est cette population d'ouvriers qui m'effraie.

PERRAUD, avec un geste autoritaire.

Ceux-là, je m'en charge ; on les matera.

ADRIEN, ironique.

Voilà ce qu'on appelle écouter les voix d'en bas et s'appuyer sur le peuple!

PERRAUD, lui tournant le dos en riant.

Toujours ironiste! (Regardant sa femme et sa fille.) Comme vous avez gentiment paré ce salon... Et que vous êtes belles!... Lucie va faire tourner toutes les têtes... Viens donc que je te voie de près!

LUCIE, s'approchant.

Oh! une vieille robe! (Il l'attire à lui et l'embrasse.) Aïe!

Elle se jette en arrière.

PERRAUD.

Qu'as-tu?... Ah!... j'oubliais que j'étais en uniforme : ma broderie t'a griffée?

LUCIE, souriant.

Ce n'est rien!

PERRAUD, se lève, regarde.

Non, rien. (Il l'embrasse.) Maintenant, mes enfants, ne perdons pas de temps...

ADRIEN, regardant sa montre.

Nous avons encore une heure devant nous, profitons de l'entr'acte.

PERRAUD, souriant.

Tu m'as l'air d'en profiter, même quand il n'y en a pas.

ADRIEN.

Le ciel et Santenay me sont témoins que j'ai tenu tant que j'ai pu. Lorsque je me suis vu sur le point de devenir enragé, je suis parti, pour éviter un scandale.

PERRAUD.

Toi, un homme? tu es moins raisonnable que ta mère et ta sœur.

ADRIEN.

Ma mère est femme de fonctionnaire, ma sœur est fille de fonctionnaire et sera également bientôt femme de fonctionnaire, tandis que moi, j'espère bien n'être jamais fonctionnaire.

PERRAUD, haussant les épaules.

Puisqu'il est décidé que tu dois être mon chef de cabinet.

ADRIEN.

Je n'ai pas dit que j'acceptais.

MADAME PERRAUD, sévère.

Adrien !

PERRAUD, faisant un geste d'attente de la main.

Nous en causerons plus tard. Je n'ai pas le temps de discuter cette question à présent. Il faut que j'aille changer de costume. (A madame Perraud.) Mon habit, mon pantalon, ma cravate sont préparés ?

MADAME PERRAUD.

Oui, mon ami.

LUCIE, l'arrêtant.

Mais, père, il va falloir remanier la table puisque le président du Conseil général ne vient plus.

PERRAUD, réfléchissant.

Il faudra que je tire son affaire au clair et que je sache si son fils est aussi malade qu'il le prétend. Adrien arrangera la table avec Santenay. (Il fait quelques pas pour sortir. François entre portant des lettres à la main. Perraud se retourne.) Que voulez-vous, François ?

FRANÇOIS.

M. Santenay envoie ces lettres.

Il remet les lettres à Perraud.

PERRAUD, à François.

Bien! (François sort. — Perraud prend son lorgnon, décachète une lettre, sourit et la passe à Adrien.) Tiens, lis!

ADRIEN, lisant.

Madame de Lajoley, très souffrante, prie M. le Préfet... Ma voisine!

PERRAUD, lisant.

Le président de la Chambre de commerce et madame Chernel prient M. le Préfet de les excuser... Ceux-là, c'était prévu.

ADRIEN.

Que vous avais-je dit? mes deux voisines me lâchent. Pour une fois que je veux faire de la conciliation, je n'ai pas de veine!

PERRAUD, soucieux.

Diable! diable! voilà qui me bouleverse toute la table... (Il tire un plan de sa poche et le remet à Adrien.) Vois donc, avec ta mère et ta sœur, comment on peut ranger les choses.

Il sort.

ADRIEN, déplie le plan.

Voyons! (Il regarde autour de lui.) C'est commode, pas une table ici! (Il aperçoit un guéridon.) Ah! si, voilà mon affaire! (Il l'apporte au milieu du salon, déplie le plan qu'il étale.) Voyons!

LUCIE.

Que d'histoires pour placer deux personnes!

ADRIEN.

Pour toi, ce n'est rien, parbleu! mais pour moi, il s'agit de mes voisines.

MADAME PERRAUD.

On dit la femme du sous-préfet de Châtillon fort aimable.

ADRIEN.

Oui, je l'ai aperçue... à la rigueur... à la grande rigueur...

LUCIE.

La femme du procureur de la République a dans le pays une réputation de beauté...

ADRIEN.

Ah! non... non... une femme de magistrat, jamais de la vie!... J'aimerais mieux... madame!... Attendez donc... cette dame qui a fait parler d'elle!... qui a eu un procès en divorce retentissant!

MADAME PERRAUD.

Madame Ribours.

ADRIEN.

Ribours! inscrivons. (s'arrêtant.) Ah! mais non, je ne peux pas mettre madame Ribours à côté de l'ingénieur en chef du département, je ne puis davantage y mettre la femme du sous-préfet.

LUCIE.

Mets la femme du procureur...

François ouvre la porte et Santenay en grande tenue entre portant une botte de fleurs.

ADRIEN.

Ah! Santenay, mon brave Santenay, mon loyal Santenay, venez à notre aide!

LUCIE, à Santenay.

Oh! le superbe bouquet, que c'est aimable à vous.

Elle prend le bouquet qu'il lui offre.

SANTENAY.

Mademoiselle, je ne suis que le commissionnaire. Une jeune dame de la ville m'a fait appeler pour me prier de vous faire remettre immédiatement ces fleurs et je n'ai pas voulu laisser à d'autres le plaisir de vous les présenter... Je crois qu'elle a dû y glisser sa carte.

LUCIE, pose le bouquet sur le guéridon d'où Adrien retire le plan de mauvaise humeur et cherche.

Ah! voici! (Elle lit la carte et pousse un cri.) Henriette Barral!

MADAME PERRAUD, stupéfaite.

Comment se peut-il faire?...

ADRIEN, narquois.

Mademoiselle Henriette Barral ici? Oh! que c'est curieux!

LUCIE, à Santenay.

Vous êtes sûr que la personne même a apporté ces fleurs?

SANTENAY.

J'ai tout lieu de le croire.

ADRIEN, vivement.

Il faut la faire entrer!

LUCIE.

Oui. (Hésitant.) Je ne sais pas si père...

ADRIEN.

Comment, tu ne sais pas si nous pouvons recevoir mademoiselle Barral; je vais la chercher moi! (Passant le plan à Santenay.) Tenez, mon bon, débrouillez-vous avec les invités.

Il sort.

SANTENAY, embarrassé.

Débrouillez-vous!...

LUCIE.

Vous n'avez qu'à mettre la femme du procureur de la République à côté de lui.

SANTENAY, souriant.

Oui, oui, je crois que ça lui fera plaisir.

Il sort.

LUCIE.

Qu'en dis-tu, maman? Henriette Barral, en voilà une surprise!

MADAME PERRAUD.

Le croirais-tu, ça m'a donné un coup; il m'a semblé que je me retrouvais à Montfresnois; il y a si longtemps que nous n'y sommes allés!

LUCIE.

Si par exemple, j'attendais quelqu'un aujourd'hui, ce n'était pas elle et j'étais bien à cent lieues...

ADRIEN, ouvre la porte et fait passer Henriette.

Mademoiselle...

LUCIE, allant à elle.

Henriette! (Elles s'embrassent.) Quelle joie de te revoir.

HENRIETTE.

Et moi donc, ma chère Lucie! (A Madame.) Bonjour, madame, vous êtes toujours en bonne santé?

MADAME.

Toujours. (Elle l'embrasse.) Et madame votre mère?... M. Barral?

HENRIETTE.

Tout le monde va bien.

LUCIE.

Mais, dis-nous par quel miracle nous te retrouvons ici?

HENRIETTE.

Rien n'est plus simple, il y a dix-huit mois que mon père a été nommé au lycée.

LUCIE.

Quelle chance! moi qui me lamentais d'arriver dans un pays où je ne connaissais personne, je vais donc trouver à qui parler.

MADAME.

J'ai une grande joie, moi, de retrouver madame votre mère et de reprendre avec elle notre intimité d'autrefois?

HENRIETTE.

Nous aussi, nous sommes bien heureuses.

Elle [illegible] Lucie.

ADRIEN, présentant une chaise à Henriette.

Le pays est-il joli? Peut-on faire des promenades dans les environs, comme à Montfresnois.

HENRIETTE, s'asseyant près du guéridon.

Je ne sais trop... depuis que nous y sommes, je ne me suis guère promenée, nous avons eu tant d'ennuis.

ADRIEN.

Comment cela?

HENRIETTE.

Mon père a failli être révoqué, on l'a envoyé ici comme en disgrâce.

LUCIE, sérieuse.

Ah!

MADAME, assise de l'autre côté du guéridon.

Il fallait nous écrire, on ne reste pas des années sans donner signe de vie; mon mari n'aurait pas demandé mieux que de rendre service à son vieil ami.

HENRIETTE, *gênée.*

Mon père craignait de vous importuner... vous savez comment il est... Je suis venue vous voir à son insu... De peur qu'il me la refusât, je ne lui ai pas demandé la permission, et je suis partie, je n'y tenais plus.

LUCIE, *changeant la conversation.*

Et moi qui ne te remercie pas de tes merveilleuses fleurs !

HENRIETTE.

Quelques roses cueillies au jardin.

LUCIE.

Que tu as dû dévaliser.

ADRIEN, *revenant à la conversation.*

En somme, mademoiselle, vous ne m'avez pas l'air très enthousiaste du pays !

HENRIETTE.

Pas du tout. Et si je n'avais trouvé quelques leçons, je m'y ennuierais à périr.

MADAME.

Vous vous êtes lancée dans le professorat !

HENRIETTE.

Professorat est un bien grand mot pour quelques leçons de piano et de chant qui sont plutôt pour moi une distraction, ou tout au moins, une occupation. Mais les gens de la ville sont si peu artistes qu'on ne peut pas y prendre goût : en dehors de leur commerce ou de leur industrie, ils ne veulent rien entendre. Aussi, ai-je éprouvé une bien grande joie quand j'ai appris que M. Perraud était nommé en Saône-et-Marne et que nous allions nous revoir. (*Se reprenant, elle se lève, embarrassée.*) Mais, je babille, j'oublie que

vous avez une réception que vous attendez des invités... Au revoir, madame...

MADAME, *l'embrassant.*

A bientôt, chère enfant, et mes meilleures amitiés à votre mère.

HENRIETTE.

Merci, madame. (*Sautant au cou de Lucie.*) Au revoir, ma chère Lucie... Nous nous verrons souvent?

LUCIE, *assez froide.*

Le plus souvent possible.

ADRIEN.

Nous comptons sur vous pour nous faire visiter la ville.

HENRIETTE, *riant.*

Ce ne sera ni très long, ni très intéressant.

LUCIE.

Tu habites peut-être loin?

HENRIETTE.

Non, tout près, 25, rue Notre-Dame. (*A Adrien lui tendant la main.*) Monsieur!

ADRIEN.

Je vous reconduis.

Ils sortent.

LUCIE.

A bientôt! (*Revenant à sa mère.*) Elle n'est pas embellie cette pauvre Henriette.

MADAME, *étonnée.*

Tu trouves? Mais, au contraire, elle s'est développée, étoffée, elle est devenue femme et jolie femme.

LUCIE.

Quelle élégance!

MADAME.

Elle n'est pas si mal habillée.

LUCIE.

Peut-être, pour une maîtresse de piano qui court le cachet.

MADAME.

Elle est, en tout cas, bien tendrement affectueuse pour nous.

LUCIE.

Depuis la disgrâce du père on a besoin de se mettre bien avec l'administration.

MADAME.

Lucie, tu fais sur ton amie de bien vilaines suppositions, c'est très mal.

LUCIE.

Oh ! oh ! des suppositions !

ADRIEN, rentrant vivement.

Il vient de me venir une idée. Puisqu'il nous manque trois personnes, si on les remplaçait par nos bons amis Barral ? Ils habitent dans le voisinage, en un tour de main ils seraient habillés et pourraient être là à l'heure.

MADAME.

Mais oui, c'est une idée !

LUCIE.

Seulement, elle est mauvaise !

ADRIEN.

Pourquoi cela ?

LUCIE.

Je regrette que tu ne t'en rendes pas compte. Quoi

qu'il en soit, tu ne veux pas les inviter, je pense, sans prévenir papa ?

ADRIEN.

Je suis bien persuadé qu'il ne refusera pas !

Perraud entre par la gauche au fond.

LUCIE.

Le voilà, demande-lui !

PERRAUD.

Quoi donc ? (Allant vers sa femme.) Veux-tu me faire le nœud de ma cravate ?

ADRIEN.

Tu ne devinerais jamais, père, quelle visite nous venons de recevoir ?

PERRAUD.

Une visite agréable ?

ADRIEN.

On ne peut plus agréable, aimable et jolie.

PERRAUD.

Dis vite, alors.

LUCIE, haussant les épaules.

Il n'y a pas besoin de faire tant de mystère, il s'agit de mademoiselle Barral !

PERRAUD, fait un mouvement brusque et se dégage des mains de sa femme.

Mademoiselle Henriette Barral ?... Son père est donc ici ?

MADAME.

Tiens-toi !

ADRIEN, inclinant la tête.

Où, comme par le passé, il inculque les mathématiques spéciales aux adolescents de la localité.

PERRAUD, mécontent.

Je savais bien qu'il avait été déplacé, mais je ne m'attendais pas à le retrouver.

Il tend à nouveau le cou à sa femme.

ADRIEN.

Comme ils demeurent tout près de la préfecture, j'ai pensé que, puisque nous avions trois places de disponibles pour le dîner, on pourrait peut-être les inviter...

PERRAUD, vivement.

Inviter Barral ?

MADAME.

Tiens-toi donc tranquille.

ADRIEN.

Il ne te serait pas agréable au milieu de tous les masques inconnus que tu héberges, de voir trois bonnes figures amies ?

PERRAUD, évasivement.

Nous ne pouvons pas comme cela, à brûle-pourpoint, à la dernière minute, après s'être perdus de vue depuis tant d'années...

ADRIEN.

Ils sont bien trop nos amis pour se formaliser de cette invitation *in-extremis !*

PERRAUD.

D'autres peuvent s'en formaliser !

ADRIEN, vif.

D'autres ! un professeur de mathématiques vaut bien des marchands de bestiaux enrichis ou des industriels aussi bêtes que leurs marteaux-pilons.

PERRAUD, catégorique.

Je ne discute pas, je ne peux pas recevoir M. Barral, et voilà tout !

MADAME, à Perraud.

Tiens-toi donc tranquille, je ne pourrais jamais nouer ta cravate.

LUCIE, souriant.

Henriette était sans doute venue pour se faire inviter. Madame Barral aura combiné ça.

ADRIEN, hausse les épaules.

Si telle avait été son intention, elle s'y serait prise plus tôt !... Non, (Indirectement à son père.) il ne peut m'entrer dans la cervelle qu'on refuse, par raison d'Etat, de recevoir ses amis à sa table lorsqu'on est fonctionnaire. Ou l'on rougit de son amitié, ou l'on rougit de son administration. (S'adressant à son père.) Or, je t'ai toujours entendu faire l'éloge de M. Barral, vanter sa loyauté, la rectitude de son jugement, affirmer que tu avais le plus grand respect pour sa personne et même de l'admiration pour son caractère, tu ne rougis pas de lui, c'est donc, alors, que ton administration...

PERRAUD, très net, le nœud de sa cravate terminé.

Comme homme, je n'ai point cessé d'estimer et même d'admirer Barral ; il a des convictions sincères, une fermeté d'un autre âge et que je respecte ; comme préfet, je ne puis pas le recevoir.

ADRIEN, souriant.

Que voilà un distinguo qui vous aurait indignés tous les deux, au temps où vous étiez ensemble les lumières du collège électoral de Montfresnois et les

grands électeurs de Tonnelle ! Auriez-vous assez clamé contre cette conscience en partie double.

PERRAUD, secouant la tête.

Barral! Montfresnois ! Tonnelle. Tout cela est de l'histoire ancienne ; les choses ont changé depuis !

ADRIEN.

Et les idées aussi !

PERRAUD.

On a beau jeu de pérorer lorsqu'on n'est pas fonctionnaire !

ADRIEN, ironique.

Oui, quand on est fonctionnaire, on agit !

Perraud a un geste d'impatience.

MADAME.

Voyons, Adrien, ne taquine donc pas ton père. Il a assez de cassements de tête aujourd'hui, sans que tu viennes encore le tourmenter.

ADRIEN.

Je cherche simplement à me renseigner, à savoir le pourquoi des choses ?

PERRAUD, net.

Le pourquoi, le voici : lorsqu'un fonctionnaire est en disgrâce, sa place n'est pas dans un banquet officiel. Barral est connu pour ses opinions socialistes ; il a même été déplacé pour cette raison, sa présence à la préfecture serait non seulement d'un très mauvais effet dans la ville, mais au ministère.

ADRIEN.

Dis alors carrément, je ne veux pas, sans prendre tant de subterfuges et conviens que tu as plus de souci de l'opinion qu'on a de tes actes que de ces actes.

MADAME.

Voyons, Adrien.

PERRAUD, agacé.

Eh bien ! je ne veux pas et restons-en là. (A sa femme et à sa fille.) Voulez-vous aller voir comment la table est dressée. Si Santenay en a fini avec les cartes, envoyez-le moi. (Les rappelant.) Ah ! et puis, dites à François de venir me parler.

LUCIE.

Oui, papa !

Elles sortent.

PERRAUD, se promenant de long en large.

Ah ! mon pauvre enfant, tu t'imagines dans la vie que l'on fait tout ce qu'on veut.

ADRIEN.

Je vois bien que tu fais ce que d'autres veulent et que le pouvoir que tu crois avoir n'est qu'un leurre puisque tu ne peux même pas recevoir tes amis !

PERRAUD, souriant.

Est-ce curieux que tu ne puisses pas comprendre que, si je suis M. Perraud, je suis aussi le préfet.

ADRIEN.

Je le comprends fort bien et je me dis que pour peu que ça continue, il n'y aura bientôt plus de M. Perraud mais seulement un préfet ; et voilà ce qui me peine.

PERRAUD.

Console-toi ! Si je suis obligé de taire mes préférences, c'est surtout pour ne pas me laisser circonvenir par des influences, des affections ou des amitiés qui auraient trop d'empire sur moi. Je veux pouvoir faire imperturbablement mon devoir. (Il va

sonner à la cheminée.) Les ministres changent, le devoir reste.

ADRIEN.

Depuis Tonnelle, — paix à sa mémoire, — les ministres ont changé un certain nombre de fois, diminuant de plus en plus le champ des libertés : crois-tu que ton devoir ne se soit pas modifié ?

PERRAUD.

Si je le croyais, j'aurais démissionné.

ADRIEN.

Tu ne t'en es pas aperçu, mais peut-être si tu avais une conversation avec M. Barral, si vous causiez ensemble de votre ancien programme, verrais-tu la distance parcourue. Barral est un témoin gênant et... .

PERRAUD, sonne de nouveau et sévère.

En voilà assez sur ce sujet. Tu donnes à cette question insignifiante une importance qu'elle ne peut avoir et emploie pour défendre M. Barral des arguments tout à fait déplacés.

ADRIEN.

Cependant...

PERRAUD, très autoritaire.

Et puis, j'ai des choses plus sérieuses à faire maintenant que d'écouter les observations d'un morveux tel que toi ! Je te prie de te taire, tu m'entends !

ADRIEN, secouant la tête.

Ne te fâche pas, voyons, tu me ferais croire que j'ai mis le doigt sur une plaie !

FRANÇOIS, entrant.

Monsieur le préfet m'a appelé ?

PERRAUD.

Oui... il y a un certain temps que je vous appelle! Avons-nous des convives arrivés!

FRANÇOIS.

Trois ou quatre. Ils se promènent là, dans la salle.

PERRAUD.

Nous ne commencerons les présentations que lorsqu'ils seront une vingtaine.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur le préfet.

PERRAUD.

Je vous recommande de surveiller spécialement le vestiaire; j'entends qu'il n'y ait ni discussion, ni réclamation.

FRANÇOIS.

Il n'y en aura pas, monsieur le préfet.

Mouvement de sortie.

PERRAUD, le rappelant.

M. Santenay est avec ces dames?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur le préfet, ils placent les menus...

PERRAUD.

Veuillez lui dire que je l'attends depuis une demi-heure.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur le préfet.

Il sort.

ADRIEN, après un long moment de silence.

Puisque tu refuses de revoir M. Barral comme préfet, le recevras-tu comme ami?

PERRAUD, de mauvaise humeur.

Je n'en sais rien !

ADRIEN.

Pourrai-je au moins, moi, leur rendre visite ?

PERRAUD.

Tu feras ce que tu jugeras convenable.

ADRIEN.

Merci tout de même.

Santenay entre une serviette sous le bras bourrée de paperasses et le plan de la table à la main.

PERRAUD.

Ah ! vous voilà, Santenay, vous avez terminé ?

SANTENAY.

Tout notre monde est casé.

PERRAUD, prenant le plan et ajustant son lorgnon.

Faites voir. (Il regarde.) Ah ! non, mon ami, non, vous ne pouvez pas mettre le grand électeur Rouveyre à côté de madame Vérancourt. Rouveyre a couvert d'injures Vérancourt aux dernières élections.

ADRIEN, à part.

Ça ne tire pas à conséquence.

SANTENAY, indiquant sur le plan.

Je puis la faire permuter avec madame Blandin.

PERRAUD.

Oui, oui, ça pourra aller. (Désignant la serviette.) Vous avez jeté les yeux sur les pétitions ?

SANTENAY.

Rien de remarquable, si ce n'est une pétition des ouvriers agricoles contre les agissements des Sociétés de crédit et les accaparements des Sociétés de consommation, rien que ça !

PERRAUD.

Vous mettrez le tout dans le carton des loisirs, nous lirons quand nous aurons le temps...

ADRIEN, *à part.*

Et dire que de pauvres diables s'esquintent le tempérament à faire des modèles d'écriture sur du papier ministre pour que...

Il hausse les épaules.

PERRAUD.

Nous ferons les présentations à ces dames ici. Veillez à ce que les huissiers ne commettent pas de gaffes. J'ai cru tout à l'heure que nous allions avoir un conflit entre l'armée et la magistrature.

SANTENAY.

Soyez tranquille, je vais les styler !

Il sort.

PERRAUD, *à Adrien, après un silence, souriant.*

Eh bien ! cette mauvaise humeur est passée ?

ADRIEN.

Moi, de mauvaise humeur, parce que tu sacrifies tes anciens amis à tes nouveaux administrés et que tu préfères un politicien à tout faire comme Rouveyre à l'honnête Barral ? Non, ça te regarde.

PERRAUD.

Ah ! alors, ça continue.

ADRIEN.

Je souhaite que tu conquières ainsi la sympathie des habitants de Saône-et-Marne, j'en doute ; la sympathie est une de ces choses que l'autorité malgré tout ne saurait imposer.

PERRAUD.

Allons, je vois que tu n'as pas perdu ton temps à

l'école de droit, ainsi que je le craignais ; tu es devenu un ergoteur de jolie force.

ADRIEN.

Je n'ergote pas, je constate l'éternelle contradiction entre ce que nous devrions être et ce que nous sommes.

PERRAUD.

Voilà, mon ami, un sujet qui à coup sûr, peut être intéressant à développer dans une parlotte d'étudiants, mais que je t'engage à ne point traiter devant nos convives. Et je profite de ce moment où nous sommes seuls pour te prier de te modérer en présence de nos hôtes.

ADRIEN, avec gravité.

Bien, monsieur le préfet.

PERRAUD, lui touchant l'épaule.

Comprends donc, grand enfant, que puisque tu entres dans l'administration, il faut enfin être sérieux.

ADRIEN.

Il n'est pas encore dit que j'y entre.

PERRAUD.

Oui, oui, tu as comme tous les autres jeunes gens des idées d'indépendance et de gloire, tu rêves littérature, poésie, théâtre, peut-être même journalisme. Crois-moi, ils en rabattent bien vite et tu serais impardonnable de ne pas suivre la voie que je t'ai tracée.

ADRIEN, allant vers la croisée.

Je me ferai gendarme !

PERRAUD.

Plaisante tant que tu voudras, mais réfléchis à ce que je viens de te dire.

MADAME, *entrant.*

Mon ami, il y a déjà beaucoup de monde, on pourrait faire entrer.

PERRAUD.

François a mes instructions... (*A madame en particulier*) Ah ! le maire te parlera de la situation faite à l'industrie locale par les nouveaux tarifs. Tu lui donneras à entendre que je m'intéresse spécialement aux questions économiques, qu'il peut compter sur moi pour appuyer ses revendications et que, mon plus grand désir, est de marcher la main dans la main avec la municipalité. Il faut s'en faire un ami, il va être nommé sénateur.

MADAME.

Bien.

PERRAUD.

Je te présenterai aussi M. Rouveyre, une espèce de journaliste, président de la Fédération ouvrière : il tient tous les ouvriers de la région, il a l'oreille des syndicats et organise les grèves. Son passé est un peu louche, mais son influence est considérable : homme à ménager. Mon prédécesseur se demandait tout le temps s'il devait le faire décorer ou arrêter, finalement Rouveyre l'a fait déplacer. Nous aurons aussi...

ADRIEN, *à la croisée.*

Venez voir la berline de l'émigré ! Non, la voiture du premier président...

PERRAUD, *à madame, sans se déranger.*

Encore un à soigner ; il a pour bête noire la laïcisation.

FRANÇOIS, *entrant.*

Je fais entrer, monsieur le Préfet ?

PERRAUD, regardant autour de lui.

Attendez... Lucie, où est-elle ?

MADAME, à Adrien, en gagnant sa place.

Cours la chercher dans la salle.

Adrien sort.

PERRAUD, à François.

Prévenez le Secrétaire Général, M. Santenay et les chefs de service, MM. Valin, Meunier et Gaillardat. (François s'éloigne. — A madame.) Pour le Trésorier, l'Ingénieur en chef et les autres fonctionnaires, inutile de se gêner, ils m'ont fait une telle ovation que je suis sûr d'eux.

MADAME, avec tristesse, s'asseyant dans un fauteuil.

Qu'il me tarde que toutes ces cérémonies officielles soient terminées ; j'aime si peu ces déménagements et ces réceptions.

PERRAUD, lui donnant un baiser au front, s'asseoit près d'elle et rapidement.

Ne te chagrine pas, ma bonne, Saône-et-Marne sera mon dernier poste, après j'aurai une trésorerie. En attendant, prenons notre mal en patience. Je ne fais pas non plus ce qui me plaît, moi, je sacrifie mes préférences à l'intérêt général, comme dans la question Barral... Crois-tu que ça m'amuse, ces réceptions et ces discours, non, mais je me dis qu'il faut que le pouvoir ait du prestige et qu'il jette de la poudre aux yeux de ce grand enfant de peuple, qu'il est plus profitable souvent de lui cacher la vérité que de la faire connaître et qu'il obéit mieux quand il ne comprend pas.

MADAME, se prenant la tête.

Je me perds dans tous ces micmacs, mais ils me font peur ! Que je regrette notre pauvre Montfresnois !

PERRAUD, se relève.

Nous y retournerons, va, nous y retournerons. (Madame secoue la tête d'un air de doute. Lucie et Adrien entrent.) Lucie! Je n'ai pas besoin de te recommander d'être gracieuse, sois-le seulement un peu moins avec Santenay. Inutile que tout le monde sache que vous allez être fiancés ; il vaut même mieux qu'on l'ignore puisque vous devez l'être un certain nombre de mois... Où est-il, Santenay ?

ADRIEN.

Il suit tes conseils et ne perd pas son temps. Il reçoit tes invités, s'empresse, prodigue les poignées de main et les compliments ; on ne voit que lui.

PERRAUD.

Ce n'est pas très correct.

ADRIEN.

En revanche, c'est très pratique.

Santenay entre et derrière lui les chefs de service.

PERRAUD.

Ah ! le voilà !

SANTENAY, très affairé.

Le Maire, le Général, le premier Président, M. Rouveyre sont là.

PERRAUD, vivement.

M. Rouveyre ! il y a longtemps ?

SANTENAY.

Je lui ai fait prendre patience.

PERRAUD, très empressé.

Voyons... ma femme. (A Lucie.) Lucie, à côté de ta mère! (A Adrien.) Toi, à côté de moi. (A Santenay.) Et vous, mon ami, de ce côté, avec la famille dont vous serez bientôt.

SANTENAY.

Merci, monsieur Perraud.

PERRAUD, aux chefs de service, leur montrant sa gauche.

Messieurs, si vous voulez avoir l'obligeance de vous tenir près de moi, vous me rendrez service. (Ils se rapprochent.) Nous y sommes?

MADAME.

Ah ! mon éventail !

Moment d'émoi.

LUCIE, le prenant sur la cheminée.

Le voici.

ADRIEN, à sa mère et à sa sœur.

Attention : une, deux, trois, ne bougeons plus.

Perraud fait signe à François qui ouvre les portes. On aperçoit un groupe d'invités, le maire causant avec le général, puis Rouveyre qui s'avance seul en avant d'eux. Perraud va à lui.

PERRAUD.

Ah ! monsieur Rouveyre ! Combien je suis heureux de vous voir ; venez donc que je vous présente à madame Perraud.

Les invités entrent en foule.

LE MAIRE, au Général.

Tout à fait homme de gouvernement selon la grande tradition républicaine.

LE GÉNÉRAL, au Maire, après avoir secoué la tête.

Moi, il me va, ce préfet, parce que je crois qu'il a de ça (Il tourne le poignet et dans le nez du Maire.) de la poigne !

Souriant, il va saluer madame Perraud.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent, avec cette différence que le salon officiel est devenu le hall d'une maison bourgeoise où l'on se réunit après le repas.

A droite la grande porte ne s'ouvre plus qu'à un seul battant, contre le mur ; à droite, en avant, une table chargée de livres et de brochures, en arrière, un piano ouvert. A gauche, sur la cheminée, pendule, flambeaux et glace. En avant, à gauche, la porte ouverte du cabinet du Préfet ; en arrière, porte des appartements. Au milieu, vaste table en oblique, couverte d'un tapis à ramages, chargée de journaux. Autour, des sièges variés et modernes. A l'extrémité la plus éloignée de la table est disposé un service à café de cinq tasses, des liqueurs, des boîtes de cigares et de cigarettes, allumettes et cendriers.

On est après déjeuner. — Lucie verse le café dans les tasses. Santenay choisit un cigare. Adrien, en avant à droite, feuillette une revue. La porte de droite est ouverte.

SANTENAY, rejetant un cigare ouvre une autre boite.

Détestables ! Exécrables !... Dire que depuis plus d'un an que nous y sommes, je n'ai pas pu trouver un cigare fumable dans ce maudit pays !

LUCIE, tout en versant le thé.

Expliquez-moi, monsieur Santenay, comment il se fait que vous ne cessiez d'accabler de vos invectives

ce malheureux pays, quand ses habitants ne tarissent pas d'éloges sur votre compte?

SANTENAY, beau parleur.

Je suis pour eux l'autorité en second un peu comme le contre-poids de l'autre. Je puis, sans que cela m'engage, écouter leurs doléances et leur donner raison, en déplorant avec eux les décisions et arrêtés qu'ils déplorent... J'en suis ému, et ils en sont touchés. Malheureusement, comme je le leur dis; que voulez-vous que j'y fasse? Je ne suis pas le préfet! — Si j'étais le préfet, je les enverrais promener — mais, ils ne l'entendent pas ainsi, ils me serrent la main avec effusion et s'en vont en chantant mes louanges.

LUCIE.

Hum! Voilà de la haute diplomatie!

ADRIEN, à mi-voix.

Plutôt de la basse muflerie.

SANTENAY, qui répond à Lucie.

Non, c'est de l'administration!... Pour vous donner une idée de l'intelligence des naturels, imaginez que je vois arriver l'autre jour dans mon cabinet deux rustres...

Perraud entre suivi de madame.

PERRAUD, assez rudement à madame.

Non, non et non! Je ne le tolérerai à aucun prix, aucun!

MADAME, suppliant.

Cependant, mon ami...

PERRAUD, même ton.

J'ai dit non! (A Santenay.) Vous avez reçu la réponse du ministère de l'instruction publique?

Adrien se retourne.

SANTENAY.

Ce matin même.

PERRAUD.

Elle est favorable?

SANTENAY.

Le changement est fait.

PERRAUD.

Très bien! (Il s'asseoit devant la table et radouci.) Vous seriez bien aimable, Santenay, de m'apporter le dossier Rouveyre.

Santenay passe dans le cabinet du Préfet.

MADAME, à Perraud.

Repose-toi donc un instant. Prends au moins tranquillement ton café... que nous puissions causer un peu.

PERRAUD, affairé.

Causer avec vous? Prendre tranquillement mon café! Quand le ministre me demande d'urgence un rapport sur l'état d'esprit des centres ouvriers! tu avoueras que ce n'est guère le moment.

MADAME, hausse les épaules.

Moment ou non, quand on n'a pas le temps on le prend. Travailler jour et nuit comme tu le fais sans t'accorder une minute de repos, c'est vouloir te rendre malade.

PERRAUD.

Je fais mon devoir.

MADAME, désolée, s'avance près de la cheminée.

Tu te tueras!

Santenay rapporte le dossier qu'il pose sur la table près de Perraud.

PERRAUD, ajuste son lorgnon.

Ah! Voyons un peu ça!

Il prend une pièce et se renverse sur son siège.

LUCIE, présentant une tasse de café à sa mère.

Maman, maman?

MADAME, sortant de sa triste rêverie.

Pose la tasse sur la cheminée.

Lucie pose la tasse et revient en préparer une pour son père, tandis que Santenay sucre et remue son café.

LUCIE.

Père, veux-tu beaucoup de café? (Perraud ne répond pas.) Père je te demande si tu veux beaucoup de café?

PERRAUD, de mauvaise humeur.

Mais, mon enfant, laisse-moi donc en repos. Tu vois que je suis absorbé par la lecture de pièces on ne peut plus importantes, ne me dérange pas! (Radouci.) Donne-moi ce que tu voudras et mets la tasse de côté.

LUCIE, fait ce que son père lui dit, marchant sur la pointe des pieds.

Chut! Silence! ne troublons pas les affaires de l'Etat. (Elle revient et à Adrien toujours devant la croisée.) Adrien, eh! Adrien? Ton café va être froid.

ADRIEN, de mauvaise grâce.

Ça m'est égal.

LUCIE.

Et à moi aussi! (Elle secoue la tête, a l'air de se moquer de la mauvaise humeur générale; elle prend sa tasse et à mi-voix, à Santenay.) Finissez-moi donc l'histoire de rustres que vous aviez commencée tout à l'heure.

Elle boit par petites gorgées.

SANTENAY, *à mi-voix.*

Ah ! Oui, les deux dégourdis qui étaient venus me trouver pour une admission.

PERRAUD, *interrompant sa lecture.*

Vous pouvez parler à haute voix, ça ne me gêne pas.

Il avale sa tasse d'un trait et reprend sa lecture.

SANTENAY, *haut.*

Ils demandaient une admission à l'asile départemental d'aliénés et apportaient avec eux tous les certificats voulus ; mais, ils s'exprimaient si clairement qu'il me fut impossible de discerner quel était le fou.

LUCIE.

Alors?

SANTENAY.

Alors je les avais fait interner tous les deux, me disant : le médecin aliéniste saura bien découvrir le fou.

LUCIE, *riant.*

Vous êtes abominable !

SANTENAY.

Eh ! bien, il paraît qu'ils n'étaient fous ni l'un ni l'autre, et qu'il s'agissait d'un troisième !

LUCIE, *étouffant de rire.*

Ah ! très amusant, très drôle ! (*A Adrien qui s'approche et boit son café.*) Tu as entendu ?

ADRIEN, *ironique.*

Oui, charmant !

Il se tourne vers la croisée.

SANTENAY, *souriant.*

Je n'en finirais pas si je voulais vous conter...

PERRAUD, à Santenay, reposant les pièces sur la table.

Je ne trouve rien là-dedans de bien grave. Je n'y vois que l'agitation normale des milieux ouvriers où les mécontents sont toujours plus nombreux que les satisfaits.

SANTENAY, qui s'est rapproché.

La dernière conférence de Rouveyre, cependant...

PERRAUD.

Il a été plus violent d'autres fois. S'il parle en faveur de la grève générale, la bonne utopie! il est contre les grèves partielles; n'est-ce pas tout ce que nous lui demandons. Il démontre aux ouvriers que les syndicats ne sont encore ni assez forts ni assez riches, ni assez disciplinés pour la grève générale, et la remet au moins à deux ans; d'ici là!... Néanmoins, il faudra indiquer dans votre rapport que les craintes manifestées par certains industriels ne manquent pas de fondements, que de jour en jour, la situation devient de plus en plus difficile, que l'esprit d'insubordination règne dans le département, et que ce n'est pas en faisant de la conciliation à outrance, comme on nous le recommande au ministère, que nous en aurons raison.

SANTENAY.

Evidemment.

PERRAUD.

Vous n'oubliez pas qu'il faut que le rapport parte aujourd'hui?

SANTENAY.

Je vais m'y mettre immédiatement.

Il prend quelques pièces et sort par le cabinet.

PERRAUD.

Et ne craignez pas d'insister sur l'énergie nécessaire.

LUCIE, *à son père.*

Tu connais cette histoire de fou que vient de me raconter M. Santenay?

PERRAUD.

Il l'enjolive un peu pour t'amuser. Il est plus méticuleux et plus perspicace qu'il ne le donne à entendre; c'est une tête organisée, un garçon remarquablement doué pour l'Administration, et je ne suis pas inquiet sur votre avenir à tous deux.

LUCIE.

Il sera ministre?

PERRAUD, *riant.*

Pour ça, tu m'en demandes un peu trop. Il n'y aurait rien d'étonnant.

MADAME, *à Lucie.*

Ne te mets pas en retard, Lucie. N'oublie pas que tu as rendez-vous à deux heures chez la couturière pour essayer ta robe blanche et tes autres toilettes de noce.

LUCIE.

Je vais me préparer.

Elle va pour sortir par la porte des appartements.

ADRIEN.

Les dames Barral doivent venir cet après-midi.

MADAME, *étonnée,*

Ah!

LUCIE.

Tant pis pour elles.

Elle sort.

ADRIEN, *à sa mère.*

Mère, il y a huit jours, je t'ai priée d'adresser une demande à mon père. Lui as-tu parlé?

MADAME, à mi-voix.

Oui, mon enfant, j'ai fait ta commission.

ADRIEN.

Et quelle a été sa réponse?

MADAME.

Demande à ton père.

Adrien se tournant vers son père, mais avant qu'il lui ait posé une question.

PERRAUD.

Ta mère m'a en effet parlé de certaine fantaisie qui t'avait traversé l'esprit J'ai pensé que ça n'était pas sérieux et je n'y ai pas attaché d'importance.

ADRIEN.

Pourquoi cela?

PERRAUD.

Parce que j'estime qu'à tous les points de vue, il est un peu prématuré pour toi de songer au mariage. Puisque j'ai dû renoncer à faire de toi mon chef de cabinet, j'attendrai que tu sois décidé à embrasser une carrière honorable, que tu aies une situation assise et une position assurée avant de t'autoriser à te marier à une fille sans dot. Du reste, si tu veux te donner la peine d'y réfléchir froidement cinq minutes, tu reconnaîtras comme moi ..

ADRIEN.

Après y avoir réfléchi très froidement, après avoir pesé le pour et le contre, j'ai parlé de mademoiselle Barral à ma mère et je l'ai chargée de te pressentir parce que ma résolution était formellement prise.

PERRAUD, ramassant ses dossiers.

Tu veux rire?

ADRIEN.

Je ne ris pas et toutes les belles raisons que l'on pourra faire valoir ne prévaudront pas contre celle-ci : je l'aime!

PERRAUD, secouant la tête.

Non!

ADRIEN.

Comment non?

PERRAUD, empilant ses dossiers.

Tu passes, mon ami, par une crise de jeunesse. A ton âge, quand on est désœuvré comme tu l'es, le moindre jupon vous met la tête en ébullition et l'on pense faire sa femme de la première jeune fille qu'on rencontre et qui vous sourit. Travaille, ça se passera. Se créer un foyer est une chose grave qui n'a qu'un rapport très lointain avec les amourettes.

ADRIEN.

Mais je ne connais pas d'hier mademoiselle Barral!

PERRAUD.

Justement, on s'abuse toujours sur les amitiés d'enfance!

ADRIEN.

Ma mère ou toi avez-vous quelque chose à lui reprocher?

PERRAUD.

A vrai dire, je souhaiterais pour toi une femme de situation plus brillante, d'une éducation moins moderne, et vivant dans un milieu moins exalté ; mais, j'admets que mademoiselle Henriette soit parfaite, riche, accomplie sous tous les rapports et que vous vous aimiez, il n'en est pas moins vrai que l'épouser serait pour toi une folie, à laquelle je ne prêterai

jamais la main. Tu n'es pas assez sérieux : tiens-le toi pour dit, et veuille bien ne plus m'en parler.

Il se dirige vers son cabinet.

MADAME.

Ecoute ton père, Adrien, il a de l'expérience. — Rien ne presse. Attends deux ans, un an si tu veux ; tu jugeras mieux.

ADRIEN, *haussant les épaules.*

Eh ! Puis-je attendre ! (*A son père.*) Père, un mot encore.

PERRAUD.

Ni un, ni plusieurs. J'ai dit ce que j'avais à te dire. Les affaires du département me donnent en ce moment assez de tracas pour que tu ne viennes pas me rebattre les oreilles de tes fantaisies conjugales. (*François entre par la porte de droite.*) Que voulez-vous, François?

FRANÇOIS.

Monsieur le préfet peut-il recevoir M. Rouveyre?

PERRAUD.

M. Rouveyre mais, tout de suite. (*A Adrien.*) Tu vois : Rouveyre, mon rapport, conseil de préfecture, séance de commissions, je ne sais plus où donner de la tête !

Il va pour sortir à droite.

ADRIEN.

Alors, père, tu t'opposes à mon mariage ?

PERRAUD.

Absolument !

Il sort.

ADRIEN, *à sa mère.*

Et toi, mère ?

MADAME.

Henriette possède de grandes qualités, elle est charmante, et je comprends que tu en sois épris ; mais, mon enfant, l'amour ne suffit pas dans un ménage. Tu n'as pas une fortune qui te permette de vivre sans rien faire et tu ne gagnes pas un sou : elle n'a pas de dot et tu ne peux pas compter sur les leçons de piano qu'elle donne. Comment ferez-vous pour vivre?

ADRIEN.

N'aie pas peur, je travaillerai, j'ai des idées plein la tête ; et ce sera bien le diable, si avec l'activité que je compte déployer je n'arrive pas !

MADAME.

J'ai confiance en ton courage et en ta volonté, seulement si tu préfères la vie de lutte à la vie toute faite que nous t'avions préparée, ne crains-tu pas que ta compagne, au lieu d'être une aide ne soit un empêchement ? Combien d'hommes de talent dont la carrière a été brisée par une union prématurée !

ADRIEN.

Je connais Henriette ; elle me soutiendra, au contraire, m'encouragera, partagera mes efforts comme elle partage déjà mes idées.

MADAME, tristement.

Pourquoi tant vous presser ?

ADRIEN, s'agenouillant près de sa mère.

Nous presser ! Il y a des années que nous avions projeté de vivre ensemble, des années que nous avons appris à nous aimer ! Nous n'avons jamais cessé de correspondre, quand nous sommes venus ici, je savais qu'elle y était. Nous avons pu nous voir, causer à loi-

sir, constater que notre amour n'avait fait que s'accroître, et sûre d'elle, comme elle est sûre de moi, nous nous sommes juré d'être l'un à l'autre, envers et contre tout !

MADAME, regardant fixement Adrien.

Il n'y a que cela entre vous?

ADRIEN, étonné.

Que voudrais-tu qu'il y eût?

MADAME, gênée.

Je ne sais pas! Quelquefois on se laisse entraîner, on n'est pas toujours maître de sa passion. Et quand on est libre comme vous l'êtes l'un et l'autre...

ADRIEN, se récriant.

Oh! mère. Quelle supposition!

MADAME.

Que veux-tu, en voyant ton insistance, ton impatience, je pouvais craindre... Puisque heureusement, il n'en est rien, tu peux attendre.

ADRIEN, s'asseyant en face de sa mère.

En sorte que, si j'avais abusé de la situation, si j'avais le droit de mépriser sa faiblesse et si elle avait le droit de me reprocher une lâcheté, notre union te paraîtrait plus admissible ?

MADAME.

Tu me fais dire des choses. Je voulais simplement te montrer que tu n'étais pas aussi engagé que tu le croyais!

ADRIEN.

Ma parole et la sienne ne signifient rien?

MADAME.

Il est certain, que tu ne pourrais sans déloyauté de ton chef, te dérober; mais, puisque ton père...

ADRIEN, vivement.

M'approuves-tu, toi?

MADAME, embarrassée.

Je me rends parfaitement compte des sentiments qui te guident...

ADRIEN.

Voyons, mère, tu ne voudrais pas causer mon malheur, nous réduire tous deux au désespoir?

MADAME, très tendrement.

Mon cher enfant, ton bonheur est ce que j'ai de plus précieux!

ADRIEN.

Cependant un refus peut nous pousser à une résolution extrême.

MADAME, vivement.

Tais-toi, Adrien, ne dis pas cela!

ADRIEN, se lève.

Si... et...

Perraud ouvre la porte, et à François avec brusquerie.

PERRAUD.

A présent, je n'y suis pour personne, vous entendez, pour personne. (Il ferme la porte et va vers la table.) Ah! non, non, on ne me fera jouer ni le rôle de dupe ni celui d'imbécile!

Il prend les dossiers.

MADAME.

Qu'as-tu donc encore, mon ami?

PERRAUD, allant vers son cabinet.

Rouveyre est bien décidément un coquin; mais qu'il ne s'y fie pas!

MADAME.

Ne te fais donc pas de mauvais sang pour ces gens-là! Tiens, je viens de causer avec Adrien...

PERRAUD.

Attends un instant. Je vais remettre ces pièces à Santenay !

Il sort.

ADRIEN.

Rouveyre est bien plus intéressant que son fils !

MADAME PERRAUD.

Adrien, ne parle pas ainsi de ton père.

ADRIEN, rageur.

Mon père n'est plus qu'un fonctionnaire !

MADAME PERRAUD, se lève.

Allons, calme-toi, viens près de moi, écoute : Si ton père agit comme il le fait, crois que c'est dans ton intérêt ; il voit mieux que nous les dangers de ton projet.

ADRIEN, s'éloigne.

Il n'y a pas de dangers : il y a que mon mariage ne flatte pas assez son amour-propre, froisse ses convictions, et contre-carre son autorité !

MADAME PERRAUD.

Mon enfant, aujourd'hui tu es trop surexcité pour apprécier sainement les choses, laisse passer quelques jours, attends que le calme soit revenu !

ADRIEN.

Ainsi, tu te mets aussi contre moi ? Comme lorsqu'il s'est agi de faire mon droit ou d'être chef de cabinet. Tu me conseilles d'obéir, de m'incliner devant l'autorité paternelle ? Eh ! bien, non, je ne m'inclinerai pas ; à la fin je suis las de m'incliner et j'entends être maître de mes sentiments et de mes actes ! Si mon amour n'est qu'un rêve et mes espérances des illusions, vous n'avez pas le droit de chas-

ser mon rêve ni de détruire mes illusions ; vous n'avez pas le droit de vous mettre en travers de mon bonheur et de tuer ma vie parce que vous m'avez donné le jour !

MADAME PERRAUD.

O Adrien ! me parler ainsi, à moi, tu me fais bien du mal ! (Elle s'essuie les yeux.) Ton père et moi ne t'aimons-nous pas plus que tout !

ADRIEN.

Vous ne m'aimez pas plus que l'autorité à laquelle vous voulez me sacrifier !

MADAME PERRAUD, douloureusement s'asseoit au milieu.

Ne t'imagine pas cela ! Il n'y a pas que toi qui souffres ! Songe à ta mère qui toute sa vie a obéi et ne s'est jamais plainte ! Songe que ton père et toi vous êtes les deux êtres qu'elle aime le plus au monde, qu'elle est prise entre vos deux volontés et que vous lui broyez le cœur !... Je sens bien que ce que tu me dis est sincère, je ne peux pas trouver cependant que ton père ait tort... Tu n'aimes donc plus ton père ?

ADRIEN, net.

Je n'accepte pas plus l'esclavage aveugle de l'affection que celui de la force.

MADAME, effrayée.

Mais, malheureux enfant, tu n'y penses plus ! c'est de la folie, de la véritable folie ! (Pleurant.) Oh ! Adrien !

ADRIEN.

Si c'est de la folie, cette folie est ma vie, laissez-la moi !

Perraud rentre.

PERRAUD, étonné.

Quoi ? (Allant à madame.) Comment tu pleures. (A

Adrien.) Toi, mauvais sujet, tu fais pleurer ta mère? Tu vas avoir affaire à moi.

ADRIEN.

Je ne demande pas mieux!

PERRAUD, à sa femme.

Chère amie, ne te tourmente pas; laisse-moi avec lui que je lui parle comme je le dois et comme il le mérite.

MADAME PERRAUD.

Fais attention, je t'en prie; il est si exalté en ce moment-ci, j'ai peur.

PERRAUD, la poussant par la porte des appartements.

Ne crains rien! (Elle sort. — A Adrien.) A nous deux maintenant, monsieur!

ADRIEN.

Je ne suis pas Rouveyre, je suis ton fils, appelle-moi donc Adrien, et ne prends pas ces airs de croquemitaine qui ne m'en imposent pas.

PERRAUD.

Je ne sais pas si j'ai des airs de croquemitaine; en tout cas, tu me fais l'effet, toi, d'un fameux garnement. Que lui as-tu raconté à ta mère? Tu l'as terrorisée, menacée peut-être?... Ne devrais-tu pas avoir honte de faire pleurer une femme, si bonne, trop bonne pour toi? Tu n'as donc plus ni affection, ni déférence... ni respect, ni soumission?... J'entends que ces scènes ne se renouvellent pas!... Je te répète une dernière fois que le mariage est la consécration d'une situation acquise, non une amusette, et je ne veux pas que tu te maries : voilà!

ADRIEN.

C'est de l'autocratie.

PERRAUD, cherchant sur la table parmi les journaux.

Possible ! Avant tout, comme je désire que mon autorité soit respectée par les étrangers, je tiens à ce qu'elle le soit d'abord chez moi. Si quelqu'un n'en est pas satisfait, ma foi tant pis, je ne m'en inquiète pas, sachant que gouverner c'est mécontenter... (Changeant de ton.) Tu n'as pas vu l'*Officiel?*

ADRIEN.

Il n'est question ni de gouvernement ni d'administration, il est question de sentiment : je ne vais pourtant pas te demander ton autorisation pour aimer ?

PERRAUD, cherchant l'Officiel.

Aime tant que tu voudras, il faut que jeunesse se passe ! Quand j'étais à ton âge, j'en faisais autant. Seulement, moi, je ne perdais pas mon temps à faire des vers ou à écrire des pièces de théâtre ; je travaillais, j'étais secrétaire de maître Dussoyer et ces amourettes ne prenaient pour moi que l'importance d'une distraction.

ADRIEN.

S'il te plaisait de te conduire en collégien vicieux, tu devrais, au moins, ne pas t'en vanter devant ton fils. J'aime, moi ! comprends-tu, j'aime ?... Tu ne trouves à me dire que ceci : « Va courir les filles ! »

PERRAUD, se relève, tenant l'Officiel.

Que je te prenne pour un collégien ou pour un rêveur, le résultat est le même ; tu ne te marieras pas ! Et, ce qui m'afflige le plus dans cet incident, n'est pas tant l'insistance que tu mets à vouloir nous arracher notre consentement, que cet esprit d'insubordination, de révolte, que je vois chaque jour grandir en toi et qui pourrait peut-être bien te jouer un mauvais tour.

ADRIEN, avançant vers son père.

Qui me pousse à la révolte ? Toi ! toi, qui vas peut-être me contraindre à prendre une résolution extrême.

PERRAUD, riant.

Enfin, nous y voilà, la menace du suicide ! Je l'attendais. Tu as dû chanter ce refrain à ta mère et la pauvre femme s'est mise à pleurer... Je te préviens, mon garçon, qu'avec moi, ça ne prend pas.

ADRIEN.

Ceux qui se tuent par respect des préjugés sont des imbéciles qu'il faut plaindre. Ceux qui meurent plutôt que d'enfreindre les conventions sociales, ceux-là n'aiment pas ! quand on aime véritablement, on ne fait pas cette bêtise !

PERRAUD, étonné.

Que veux-tu dire alors par résolution extrême ? Tu me feras des sommations respectueuses ?

ADRIEN, vivement.

Jamais ! Seulement je te déclare que, ni ton opposition, ni celle de qui que ce soit, ne nous empêchera de nous unir !

PERRAUD, ricanant.

Vraiment, tu crois ça ?... Et tu t'imagines que cette menace va m'amener à résipiscence ? Eh ! bien, mon ami, j'ai le regret de t'annoncer que tu ne réussiras pas mieux par l'intimidation que par la persuasion. Mes précautions sont prises pour parer à tout coup de tête de ta part.

ADRIEN, inquiet.

Quelles précautions?

PERRAUD, narquois.

Tu ne t'attendais pas à celle-là ?

ADRIEN.

Quelle machination as-tu bien pu préparer?

PERRAUD, même jeu.

Allons, je ne veux pas te faire languir plus longtemps. Va demander à Santenay la lettre qu'il a reçue ce matin de Paris.

Il ouvre l'Officiel.

ADRIEN, va vivement à la porte du cabinet de travail.

Santenay, voulez-vous me donner la lettre que vous avez reçue ce matin de Paris? (Voix de Santenay. — A son père.) Quelle lettre?

PERRAUD, lisant l'Officiel.

Celle de l'Instruction Publique.

ADRIEN, reparaît tenant un papier qu'il déplie et lit vivement; puis à son père.

M. Barral est nommé à Rennes.., il doit rejoindre son poste immédiatement... Je comprends, tu as demandé son changement?

PERRAUD.

Moi-même.

ADRIEN, navré.

Dire que tu as fait cela!

PERRAUD.

Oui, et je crois que Barral n'aura pas à s'en plaindre. Quoiqu'il me méprise et passe son temps à me dénigrer, je lui obtiens un assez bel avancement.

ADRIEN.

Peuh! il était décidé à prendre sa retraite et à retourner à Montfresnois.

PERRAUD.

Il la prendra là-bas, ce sera plus avantageux pour lui et préférable pour nous.

SANTENAY, *qui est entré à la suite d'Adrien.*

Oui, ça vaudra beaucoup mieux ainsi pour tout le monde.

ADRIEN, *se retourne vers Santenay.*

Ah! vous trouvez ça, vous? Eh! bien pour un homme qui a une réputation d'habileté, vous n'êtes guère malin. En ville, personne n'ignore mes projets. Lorsqu'on saura, et on le saura bien vite, que mon père a demandé le déplacement de M. Barral, on s'en demandera la raison et les bonnes gens s'empresseront de salir de leurs calomnies la réputation de mademoiselle Henriette. Et vous pensez que je vais accepter cela? Que je vais me solidariser avec mon père et laisser croire que je suis de connivence avec lui dans cette infamie?

PERRAUD, *sursautant.*

Adrien, je t'ordonne de te taire.

ADRIEN.

Oui, une infamie!

SANTENAY, *intervenant.*

Infamie est un bien gros mot. D'ailleurs les choses ne se passeront pas du tout comme vous le supposez. Personne n'y fera attention. On sait bien que les fonctionnaires sont en place pour être déplacés.

ADRIEN, *violent.*

Si mon père demandait votre changement, qu'est-ce que vous diriez?

SANTENAY.

Permettez, mon cher ami, mon cas n'est pas le même ; toute la ville, puisque vous la mettez en cause, a pu constater comme moi avec quel art la stratégie féminine a su vous tourner et vous envelopper et il

fallait être aveugle, comme vous l'êtes, pour ne pas s'en apercevoir.

ADRIEN.

Que voulez-vous dire ?

SANTENAY.

La chose est fréquente dans les petites villes, où les mamans tendent des pièges innocents aux jeunes gens pour leur faire la carte forcée du mariage. On a essayé de me pincer bien des fois !

ADRIEN.

Mais avec vous ça n'a pas réussi, parce que vous y voyez clair et que vous êtes un homme pratique avant tout ? Tenez, vos insinuations sont dignes de l'intrigant que vous êtes et ne méritent qu'un haussement d'épaules !

PERRAUD.

Ah ! ça, auras-tu bientôt fini d'insulter tout le monde ici ? Ce que dit Santenay est parfaitement juste.

ADRIEN.

Mais...

PERRAUD, avec autorité.

Plus un mot ! J'estime qu'en te mettant à l'abri de la séduction, je n'ai commis ni un excès de pouvoir, ni un acte répréhensible, j'ai fait mon devoir, et tous les pères de famille m'approuveront.

ADRIEN.

Non, tu n'as pas...

PERRAUD.

Assez, te dis-je ! Fiche-nous la paix, j'ai à causer avec Santenay.

ADRIEN.

Soit ! Tu veux un éclat, tu l'auras.

Il sort.

PERRAUD.

Qu'il fasse des éclats tant qu'il voudra, je vous jure bien, Santenay, que je ne céderai pas.

SANTENAY.

Et vous aurez raison.

PERRAUD.

On n'a pas idée d'un pareil énergumène ! (Un temps.) Voyons, votre rapport avance-t-il ?

SANTENAY.

Il est terminé.

PERRAUD.

Vous avez ajouté que Rouveyre était venu me demander de rapporter l'arrêté ordonnant la fermeture de la salle Porcheux, que je lui avais promis de faire le possible, mais que je n'étais pas assez naïf pour laisser rallumer ce foyer de propagande révolutionnaire.

SANTENAY.

Parfaitement.

PERRAUD.

Vous n'avez cependant pas trop noirci le tableau, n'est-ce pas ?

SANTENAY.

Juste assez pour leur mettre la puce à l'oreille.

PERRAUD.

Je ne leur demande que de me laisser faire et tous les revendicateurs, tous les braillards, je les aurai bien vite mis à la raison, eux aussi ! (On frappe.) Entrez ! (François ouvre la porte et se dirige vers les appartements.) Qui cherchez-vous, François ?

FRANÇOIS.

Les dames Barral demandent madame.

PERRAUD.

Ah ! bien, très bien. Avertissez madame. (François sort. — A Santenay.) A la bonne heure ! comme cela, la situation sera liquidée tout de suite... Ajoutez à votre rapport que plusieurs syndicats ouvriers, outre ceux déjà existants, sont en voie de formation et que leur fédération pourrait dans l'avenir nous causer de gros ennuis.

SANTENAY.

Faut-il faire allusion aux mesures préventives ?

PERRAUD.

Non, pas encore. (Madame entre suivie de François qui traverse, emporte les tasses et sort. — A madame.) Tu vas recevoir ces dames et leur annoncer que M. Barral est nommé à la Faculté de Rennes, poste qu'il doit rejoindre au plus tôt.

MADAME.

Pourquoi tiens-tu à ce que je les reçoive ?... n'est-ce pas inutile maintenant ?... Et pourquoi me charger d'une aussi pénible commission ?

PERRAUD.

Pour le bien de ton fils.

MADAME.

N'aurait-on pas pu laisser ces enfants...

PERRAUD.

Ah ! n'y revenons plus, de grâce !... Donne-leur congé et que ce soit fini.

Il passe dans son cabinet.

MADAME, soupirant.

Mon Dieu ! mon Dieu ! (Elle s'essuie les yeux.) Enfin.. puisque...

Madame Barral paraît suivie d'Henriette.

MADAME BARRAL, souriante.

Chère amie !

MADAME, va au devant d'elle.

Chère amie, que je suis donc heureuse de vous voir et triste en même temps. (A Henriette.) Bonjour, mignonne.

HENRIETTE.

Bonjour, madame.

MADAME BARRAL.

Dites moi vite, madame, ce qui peut vous attrister en nous voyant ?

MADAME, étonnée.

Vous n'avez donc pas encore appris la nouvelle ?..

MADAME BARRAL.

Quelle nouvelle ?

MADAME.

M. Barral a obtenu son avancement. Il est nommé à la Faculté de Rennes, où on l'attend au plus tôt !

HENRIETTE, n'en croyant pas ses oreilles.

Papa est envoyé à Rennes ?... Nous allons partir ?..

MADAME.

Voilà précisément ce qui me rend à la fois, si contente et si chagrine.

HENRIETTE, vivement.

Vous en êtes bien sûre ?

MADAME.

Mon mari en a reçu la notification ce matin.

MADAME BARRAL, remise de son étonnement.

Je n'y comprends rien... Mon mari n'avait demandé ni à changer ni à permuter.

MADAME.

Aussi, ne s'agit-il pas d'un déplacement, mais d'un

avancement magnifique : à la Faculté de Rennes!...

MADAME BARRAL.

Oui, à la Faculté de Rennes ; nous ne pouvions espérer tant!... Pardonnez-moi, je m'attendais si peu à cette nouvelle que. . malgré moi, j'en suis toute troublée... (Elle s'asseoit.) Mon mari n'a jamais été gâté par ses chefs.. il est trop modeste et trop franc. Enfin, on rend justice à ses efforts, nous n'y comptions plus. Nos regards s'étaient tournés d'un autre côté. ça vient bien tard!...

MADAME, s'asseyant près d'elle.

Il n'est jamais trop tard pour recevoir la récompense de ses travaux. On sait bien que le vrai mérite est difficilement apprécié et que pour réaliser les plus légitimes espérances, il faut le temps quelquefois... un hasard... des circonstances exceptionnelles...

HENRIETTE, amère, assise en arrière.

Et même particulières...

Un silence.

MADAME BARRAL, remise.

Henriette veut dire sans doute que sans la bienveillance de M. Perraud, jamais son père n'aurait obtenu un aussi beau couronnement pour la fin de sa carrière.

MADAME, gênée.

Je crois, en effet, que mon mari s'en est occupé ; mais l'influence d'un préfet est peu de chose! L'ennuyeux pour vous est ce départ précipité, ce déménagement à la vapeur.

MADAME BARRAL.

Ce sont là de bien petits désagréments, quand on songe aux relations que l'on rompt et aux affections dont on se sépare.

MADAME, lui pressant les mains.

J'en ressens, moi aussi, croyez-le, le plus vif chagrin. Vous étiez ici mes seules bonnes amies ; avec vous je me retrouvais à Montfresnois !... Nos enfants avaient été élevés ensemble... Ils avaient les uns pour les autres une grande sympathie !... Que voulez-vous, c'est la vie !...

MADAME BARRAL, soupirant.

Et quoique notre cœur ait à en souffrir, il faut l'accepter sans récriminer ni se plaindre.

MADAME, se lève très émue.

Les mères sont bien malheureuses, bien... malheureuses ! (Elle cache son visage dans son mouchoir) Excusez-moi un instant.

MADAME BARRAL, se levant.

Nous allons nous retirer !

MADAME.

Non, non, je vous envoie les enfants.

Elle sort.

HENRIETTE, se jetant dans les bras de sa mère.

O maman ! maman !

MADAME BARRAL.

Henriette, tu n'y songes pas ? Pleurer quand ton père atteint au rêve de sa carrière ! pleurer ici ?

HENRIETTE.

Tu ne comprends donc pas, mère, que ce sont eux qui nous éloignent et nous chassent ?

MADAME BARRAL, jouant l'étonnement.

Qui, eux ?... Pourquoi ?

HENRIETTE, douloureusement surprise.

Tu n'as donc rien compris ? rien deviné ?

MADAME BARRAL, après un moment d'hésitation.

Si... (Elle prend Henriette dans ses bras.) Ma pauvre chère petite!

HENRIETTE.

Toute la faute est à moi, j'aurais dû prévoir ce qui arrive, ne pas l'écouter, et l'encourager, ne pas m'associer à ses projets, il va être si malheureux!... J'ai bien essayé, mère, voyant tout ce qui nous séparait, j'ai bien essayé de résister, je n'ai pas pu... (Cachant son visage contre sa mère.) Je l'aime trop.

MADAME BARRAL.

Sois forte, Henriette, ne pleure pas, surtout ici. Notre courage à nous, vois-tu, c'est de souffrir en silence et de savoir cacher nos larmes.

HENRIETTE, s'essuie les yeux.

J'aurai du courage, je te le promets.

MADAME BARRAL.

Dis-toi bien que la vie est faite de souffrances et qu'il faut, pour la supporter, de l'abnégation et de la résignation.

HENRIETTE, vivement.

Non, je ne me dirai jamais ça!

MADAME BARRAL.

Avec le temps et la séparation, ta douleur se calmera... tu oublieras.

HENRIETTE.

Jamais!

MADAME BARRAL.

Il est facile pour une jeune fille aimante de se faire des illusions, qui sait, si ce n'est pas lui qui a demandé à son père?...

HENRIETTE.

Non, ne cherche pas à me tromper, à me donner le change, je le connais... Il a demandé à son père de l'autoriser à m'épouser et voilà la réponse du préfet!

MADAME BARRAL.

Es-tu bien certaine qu'il ait demandé à t'épouser?

HENRIETTE, avec assurance.

Il me l'a dit!

MADAME BARRAL.

Les jeunes gens disent tant de choses! Et puis, il peut s'être laissé influencer par les siens, céder à des considérations que tu ignores et avoir à ton insu, modifié ses intentions.

HENRIETTE.

J'ai sa parole!

MADAME BARRAL.

Enfin, pourquoi vous entêter? Pourquoi vous révolter, puisque vous ne pouvez pas vous marier?

HENRIETTE, avec énergie.

Nous pourrons!

Lucie entre en toilette de ville.

LUCIE.

Ma mère m'annonce que vous partez... M. Barral a son avancement... vous allez à Rennes?

MADAME BARRAL.

Madame Perraud nous l'apprend à l'instant.

LUCIE, serrant les mains d'Henriette.

Quel ennui! Tu ne seras pas là pour mon mariage... Il est à peu près fixé pour le 27 du mois prochain... A moins que...

HENRIETTE.

A moins que...

LUCIE.

Un secret : à moins que M. Santenay ne soit nommé sous-préfet. Au ministère, on voudrait qu'il restât encore au moins deux ans secrétaire général ici ; vous comprenez que je n'y tiens pas du tout. Il va se rendre à Paris et faire marcher un peu les amis. Ah ! vous avez de la chance de quitter cet abominable pays !

MADAME BARRAL.

Dites-le donc bien à Henriette.

HENRIETTE.

On n'est pas attaché à une ville, mais à ceux qu'on y laisse.

LUCIE.

Bast ! On se refait vite de nouveaux amis. Rennes est une grande ville, il y a de nombreux fonctionnaires, de la société ! Ah ! si on pouvait nous envoyer à Rennes, nous !... Ici, malgré ton grand talent de musicienne, tu ne pourrais arriver à rien, là-bas au moins, tu seras appréciée ; les leçons afflueront et tu séduiras quelque gentilhomme breton qui te fera châtelaine.

MADAME BARRAL.

Elle n'en demande pas tant.

Adrien est entré et va vers madame Barral et sa fille.

ADRIEN, ému.

Mesdames, ma mère vient de se trouver subitement très souffrante et me prie de l'excuser ; elle est allée se reposer.

MADAME BARRAL, empressée.

Il n'y a rien de grave, au moins ?

LUCIE.

Depuis quelques jours, ma mère est assez sujette à ces malaises.

ADRIEN, à Henriette en lui serrant la main.

Permettez-moi de joindre mes félicitations très sincères aux nombreux témoignages d'estime que va recevoir votre père, maintenant qu'il est estimé officiellement. J'espère que pour nous tous, ce sera un événement heureux.

LUCIE, qui met son chapeau dans le fond.

Henriette n'est pas de cet avis, elle regrette d'être séparée de ses amis.

ADRIEN, souriant.

L'éloignement ne rompt que les amitiés fragiles, les affections réelles s'exaltent au contraire quand elles rencontrent des obstacles, et les surmontent.

HENRIETTE, vivement.

Merci ! vous me rendez courage, et me voilà maintenant pleine de confiance en l'avenir et prête à tout.

LUCIE, moqueuse.

Il n'en faut pas beaucoup pour te consoler.

ADRIEN, à Lucie.

Qui sait, cette confiance implique de la part de mademoiselle Henriette une audace et un courage que tu ne soupçonnes peut-être pas?

HENRIETTE.

On l'aura !

LUCIE, haussant les épaules.

Phraseur !

MADAME BARRAL, subitement inquiète des propos échangés.

Henriette, mon enfant, si tu veux, nous allons passer au lycée, ton père ne sait peut-être rien et...

ADRIEN, s'interposant.

Pas avant d'avoir vu mon père dont l'influence a été considérable dans la nomination de M. Barral. Il sera enchanté de recevoir vos remerciements.

MADAME BARRAL.

Nous ne voudrions pas déranger M. le Préfet, nous savons combien ses moments sont précieux.

ADRIEN, allant vers le cabinet.

Si, si, laissez-moi faire, je vous dis qu'il sera enchanté.

LUCIE.

Tu sais que papa a un rapport pressé.

ADRIEN.

Ça ne fait rien.

Il entre.

LUCIE.

Quand il a quelque chose dans la tête, celui-là. (A Henriette.) A la bonne heure, tu ris à présent.

MADAME BARRAL.

Henriette est une petite girouette.

ADRIEN, à la cantonade.

Je t'assure que tu ne peux pas te dérober à des remerciements qui te sont si bien dus ; ces dames t'attendent, te réclament !

PERRAUD, à la cantonade.

S'il en est ainsi. (Il entre suivi d'Adrien.) Mesdames...

MADAME BARRAL, s'avançant.

Ah ! Monsieur le Préfet, que de reconnaissance...

PERRAUD, se défendant.

Mon influence, madame, a pesé bien moins dans la balance que la grande science de M. Barral ; et,

cette influence, j'ai été trop heureux d'en user en faveur d'un ancien ami pour lequel — bien qu'aujourd'hui de profondes divergences d'opinions nous séparent, — je professe la plus sincère estime. Peut-être ce départ précipité vous contrarie-t-il un peu?

HENRIETTE, vivement et souriante.

Quand il s'agit de partir, il vaut mieux brusquer les choses, surtout quand c'est un heureux départ.

PERRAUD, étonné.

Sans doute, mademoiselle, sans doute. (A madame Barral.) Vous voudrez bien transmettre mes compliments à M. Barral et lui répéter que j'aspire au jour où d'accord comme par le passé, nous pourrons reprendre nos bonnes causeries.

MADAME BARRAL.

Il en sera profondément touché, croyez-le bien.

HENRIETTE, serrant la main d'Adrien.

On vous reverra ce soir ?

ADRIEN, avec joie.

Je crois bien, et nous ferons une musique endiablée pour célébrer le départ.

PERRAUD.

Au revoir, madame.

HENRIETTE, à Perraud étonné en s'inclinant.

Monsieur le préfet!

PERRAUD.

Au revoir, mademoiselle.

LUCIE, à son père.

A tout à l'heure.

PERRAUD.

A tout à l'heure, fillette.

Elles sortent. Lucie les accompagne.

PERRAUD, à Adrien.

Me diras-tu maintenant quelle comédie vous venez de jouer tous les deux?

ADRIEN.

Nous ne jouons aucune comédie.

PERRAUD.

Tu penses bien que je ne suis pas dupe de la joie de cette jeune fille? Que lui as-tu dit?

ADRIEN.

Rien que je ne puisse te répéter. D'ailleurs ma sœur était présente et pourra en témoigner. Je lui ai dit que les affections réelles s'exaltent quand elles rencontrent des obstacles et qu'elles les surmontent.

PERRAUD, souriant.

Bien, dans trois mois, elle n'y pensera plus, ni toi non plus... A présent que cette affaire est terminée, j'espère, mon ami, que tu vas prendre une décision. Tu vis ici, comme en un hôtel meublé, avec nous, mais loin de nous, indifférent à tout ce qui nous intéresse; cette vie ne peut plus durer, que veux-tu faire?

ADRIEN.

Tu m'as conseillé tout à l'heure de faire la noce; je compte donc partir le plus tôt possible pour Paris.

PERRAUD.

Que tu t'amuses un peu, je n'y vois pas d'inconvénient, je crois même qu'une diversion t'est nécessaire, en ce moment-ci. Cela n'empêche pas de songer aux choses sérieuses et il est grand temps que tu te décides à entreprendre quelque chose.

ADRIEN.

Il est grand temps surtout que ma position vis-à-vis de toi soit réglée.

PERRAUD.

Comment ?

ADRIEN.

Depuis que tu es détenteur de l'autorité, toutes mes aspirations et mes moindres désirs ont été contrecarrés par ta volonté. Au lieu de laisser se développer mes aptitudes naturelles, tu les as combattues à outrance, croyant sans doute que c'était ton devoir ; tu as voulu faire de moi un être sans initiative, docile aux commandements, honnête contribuable et administrateur parfait.

PERRAUD.

Eh bien, ce n'est pas déjà si mal.

ADRIEN.

Quoique ma nature se révoltât... j'avais trop d'affection pour ma mère et de respect pour toi. J'ai obéi .. Malgré ma répugnance pour cette étude, j'ai fait mon droit et pris mes grades; les liens qui m'attachaient à vous étaient si tendres que je n'osais les rompre : j'obéissais. Tu as voulu faire de moi ton chef de cabinet, j'ai fini par y consentir et toi-même as dû me relever de mes fonctions. Aujourd'hui, j'aime une jeune fille, elle m'aime ; tu ne veux pas que je l'épouse ; j'obéis encore, je ne l'épouserai pas ; mais j'estime que c'est là la dernière concession que je puisse accorder à ton autorité. A partir de cet instant, je me déclare quitte envers toi de tout ce que tu as pu faire pour moi, j'entends jouir de mes droits d'homme libre et vivre à ma guise !

PERRAUD.

Monsieur fait son pronunciamento!

ADRIEN.

Monsieur veut pouvoir enfin, lui aussi, agir comme il veut!

PERRAUD.

Heureusement les lois sont là pour calmer ceux que la passion emporte au delà de certaines bornes.

ADRIEN.

Le monde n'a pas été construit par vos lois, il peut tourner sans elles et je m'en soucie fort peu.

PERRAUD.

Puisque vous ne reconnaissez plus ni celle de votre père, ni aucune autre autorité, puisque vous êtes un homme libre!.. apprenez que, lui aussi, à partir de cet instant, déclare se désintéresser absolument de votre personne. Allez à Paris ou restez, faites la vie ou ne la faites pas, cela m'est indifférent; mais je vous certifie, que vous ne vous moquerez pas de moi avec mon argent et que vous aurez, de ma fortune, ce que la loi à ma mort voudra bien vous octroyer.

ADRIEN, attristé.

Eh! qui te parle d'argent!.. Est-ce que je t'en demande?.. Tiens, plutôt que de recevoir un sou de mes parents, j'aimerais mieux, maintenant, casser des cailloux sur les routes... D'ailleurs, je saurai en gagner.

PERRAUD, secouant la tête.

Avec la littérature?.. Quand une carrière toute faite...

ADRIEN.

Je veux vivre et non pas végéter!

PERRAUD.

Et dire que j'étais entré dans l'Administration pour te frayer la voie !

ADRIEN, triste, puis amer.

Tu es entré dans l'Administration parce que tu avais soif d'exercer ton autorité ! On t'offrait la députation, mais tu n'aimes pas discuter, et tu as préféré jouer au despote de province... toujours pour le plus grand bien de l'humanité !.. Et voilà, on se gorge de pouvoir, on s'en grise... On débite tellement de balivernes à ses administrés que l'on ne sait plus où niche la vérité. On vit dans l'abstraction, l'homme comme le père disparaissent et l'on n'est plus qu'un uniforme brodé !

PERRAUD, furieux.

Je ne tolérerai pas que tu me parles plus longtemps de la sorte ! Tu me récites là les articles ignobles de Rouveyre et de son sale journal !.. Sache qu'il n'appartient pas à un gamin de ton espèce de me faire des remontrances, ni de m'apprendre quel est mon devoir !

ADRIEN, violent.

Si je raisonne comme un gamin, au moins je raisonne !

Perraud lève la main sur Adrien.

MADAME, qui est entrée pousse un cri.

Ah !

PERRAUD, s'éloignant d'Adrien.

Tu es un misérable !

MADAME, à Adrien.

Malheureux ! qu'oses-tu dire à ton père ?

PERRAUD, à voix calme montrant la porte à Adrien.

Qui insulte son père n'est pas digne de rester une minute de plus sous son toit.

ADRIEN.

Je ne demande pas mieux.

PERRAUD.

Va grossir le ramassis des déclassés et des hors la loi. Tu n'es bon qu'à cela !

MADAME, à Perraud en se cramponnant à Adrien.

Mon ami... je t'en prie... je t'en supplie... Il ne sait pas ce qu'il dit en ce moment...

ADRIEN.

Non, mère, n'insiste pas, cette rupture était fatale : mon père ne m'aurait pas chassé que je serais parti.

MADAME, ressaisissant Adrien qui s'échappe.

Mais vous voulez donc tous deux me tuer !

ADRIEN, ému.

Adieu, mère.

PERRAUD.

Je te prie de ne pas t'attendrir sur ce chenapan. (A Adrien.) Sortez, je ne vous connais plus !

MADAME, tendant les bras à son fils.

Adrien !

Adrien revient, ils s'embrassent longuement.

ADRIEN, vivement.

Adieu ! Et cette fois pour toujours.

Il sort, madame retombe dans son fauteuil.

PERRAUD, vivement.

Adieu !... (Marchant de long en large.) Depuis longtemps nous souffrions trop des incartades de ce drôle !... Il fallait que cette vie eût une fin !... J'espère que, maintenant, nous aurons la paix !... Pour lui, qu'il aille où il voudra, je désire qu'on ne me parle plus de lui, je ne veux même plus qu'on prononce son

nom devant moi !... (Se rapprochant de madame.) Tu as entendu? (Madame ne bouge pas, il approche encore.) C'est compris ?... (Il s'aperçoit qu'elle est évanouie.) Mais quoi ?... Qu'est-ce que tu as ?... Marie !... Ma chère Marie !... Ce n'est pas possible !... (Appelant.) Santenay ! François !... Quelqu'un, vite !... (Santenay entre par la porte du cabinet.) Vite, mon ami, apportez-moi des sels... du vinaigre !... (François entre.) Courez vite chercher un médecin. (Il s'est penché sur madame terrifié.) On dirait que le cœur ne bat plus !

SANTENAY, ausculte et relève la tête.

Plus rien !

PERRAUD, affolé.

Marie !... Marie !

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Le cabinet du préfet. — Une vaste table bureau, — à droite, parallèle au mur. Contre le mur, entre deux portes, une bibliothèque. A gauche, large baie en pan coupé, donnant sur la place. De chaque côté de la grande porte, au fond, tableaux officiels. Uue table à haut pupitre, à gauche, avec téléphone. Sur le bureau une pile de dossiers, quelques bronzes, des papiers épars, des casiers à fiches, nombreux, boutons d'appel.

Santenay est assis dans le fauteuil du bureau et lit attentivement un papier. Valin, en avant, cherche dans les dossiers. Gaillardet attend, debout. — (Santenay et Perraud sont en petite tenue.)

VALIN.

Ma foi, parmi les pièces remises à la signature, je ne trouve que celles-ci de signées.

GAILLARDET.

Mais il y en a d'autres, très urgentes : celles des tramways, par exemple !

VALIN.

Si vous croyez que M. le Préfet a eu le temps de les examiner aujourd'hui !... Faites comme nous, attendez !

GAILLARDET, sortant par la deuxième porte de droite.

Ça m'est égal, moi, je ne suis pas pressé !

SANTENAY, à Valin qui reprend sa place à la table.

Je tiens bien la dernière note du ministère ?

VALIN.

Parfaitement,

SANTENAY.

Qu'en dit M. Perraud ?

VALIN.

Il est allé se concerter immédiatement avec le général sur les mesures à prendre.

SANTENAY, sourit.

Il a reçu les délégués ouvriers?

VALIN.

Oui, oui, mais l'entrevue n'a pas été longue : il a déclaré qu'il n'entrerait plus en pourparlers avec eux tant que le calme ne serait pas rétabli dans la rue.

SANTENAY.

Je le reconnais bien là. Et naturellement, ils sont partis furieux?

VALIN.

Bien entendu.

SANTENAY, se levant.

Je gage que le sieur Rouveyre ne doit pas l'être moins, lui qui se flattait d'arranger les choses en vingt-quatre heures ! (Après un temps.) Dites donc, Valin! Rouveyre doit être certainement par là. Voyez-le donc, et conseillez-lui de venir me trouver.

VALIN.

Tout de suite ?

SANTENAY.

Mais oui, pendant que M. Perraud n'est pas là.

VALIN.

Bien. J'y vais.

Il se lève.

SANTENAY.

Par la même occasion...

LUCIE, *ouvrant la première porte de gauche.*

On peut entrer ? (*Elle entre.*) Je t'apporte une lettre.

SANTENAY, *à Lucie.*

Un instant. (*A Valin.*) Prévenez le commissaire central des nouveaux ordres reçus et donnez l'ordre écrit au directeur de la poste, de nous réserver la communication téléphonique avec Paris.

VALIN.

Faut-il avertir la mairie ?

SANTENAY.

Inutile, le maire viendrait encore nous raser.

VALIN.

Bien !

Il sort par la porte de droite.

LUCIE.

Le notaire nous écrit pour la terre de Montfresnois. Depuis deux ans et demi que ma mère est morte, cette terre ne nous a pas rapporté un sou. Il paraît que le notaire a trouvé un acquéreur étonnant : il demande nos conditions.

SANTENAY, *net.*

Ma chère, je n'ai pas le temps de m'occuper de cette affaire à présent.

LUCIE, *amère.*

Il faut pourtant bien que nous trouvions de l'argent pour payer tes farouches créanciers.

SANTENAY.

Mes créanciers ont attendu jusqu'à ce jour ; ils attendront bien encore ; j'ai des soucis plus graves.

LUCIE.

Ces histoires de grèves sont donc sérieuses, cette fois ?

SANTENAY.

On ne peut plus sérieuses, grâce à l'entêtement de ton père.

LUCIE.

Je croyais que Rouveyre avait trouvé...

SANTENAY.

Rouveyre n'a rien trouvé du tout ; quand il a proposé l'arbitrage de ton père, il s'est fait huer !

LUCIE.

Ah ! il est populaire, papa !

SANTENAY.

Nous venons de recevoir en outre des instructions de Paris, qui ne sont pas précisément pour arranger les choses. Il n'y va pas de main-morte, le nouveau ministre ; il est bien le plus répressif qu'on ait vu depuis longtemps. Il entend que la grève soit terminée, coûte que coûte, en deux jours, c'est-à-dire, avant l'interpellation qui doit venir à la chambre.

LUCIE.

Papa n'a qu'à s'aboucher au plus vite avec les délégués des grévistes et ceux des compagnies.

SANTENAY.

Il s'en garderait bien! Sais-tu ce qu'il vient de faire? Il est allé trouver le général pour demander de la troupe.

LUCIE, effrayée.

Alors, ça va mal tourner?

SANTENAY.

Je vais les laisser s'empêtrer en prêchant aux uns et aux autres la conciliation, ce qui est le vrai moyen de les rendre irréconciliables; et, lorsque je verrai que ça se gâte, j'interviendrai, réparerai les gaffes et sauverai la situation.

LUCIE.

Tu n'es pas bête, toi!

On frappe à la porte de droite.

SANTENAY.

Entrez. (François entre.) Que voulez-vous?

FRANÇOIS.

M. le Préfet recevra-t-il aujourd'hui?

SANTENAY.

Qu'est-ce que j'en sais? Quelqu'un demande-t-il M. le Préfet?

FRANÇOIS.

Oui, un monsieur qui n'a pas voulu donner son nom, et qui désire entretenir M. le Préfet d'une affaire toute personnelle ne concernant en rien l'administration... et puis, il y a M. Rouveyre.

SANTENAY, vivement.

Comment! Rouveyre est là et vous ne le disiez pas? (Serrant les papiers épars sur la table.) Donnez-moi le temps de mettre en ordre ces paperasses et introduisez-le.

FRANÇOIS.

Bien, monsieur.

Il sort.

LUCIE.

On oublie au ministère que lors de notre mariage on t'a promis un bon poste de préfet, si tu restais encore deux ans secrétaire général avec mon père ; il est bon que tu te fasses remarquer pour leur rafraîchir la mémoire.

SANTENAY, rangeant les papiers.

N'aie pas peur.

LUCIE.

Je commence à m'ennuyer ferme ici, sous la tutelle de mon père, tous les jours plus acariâtre et plus exigeant.

SANTENAY.

A qui le dis-tu ? Oui, je commence à croire que ton père a besoin de repos. (On entend un bruit de pas.) Voici Rouveyre, laisse-nous.

LUCIE, s'en allant.

Alors, j'écris au notaire?

SANTENAY.

Oui, entendu, écris-lui. (Elle sort par la droite. Santenay se dirige vers la porte par où entre Rouveyre.) Eh bien ?

ROUVEYRE.

Eh bien! votre préfet est fou, archi-fou, fou dangereux, fou à lier!

SANTENAY.

Qu'a-t-il fait?

ROUVEYRE.

Au lieu de retirer les gendarmes, comme je le lui

avais demandé, il les renforce par des soldats. Ce n'est plus seulement de la méfiance, c'est de la provocation. Les syndicats, déjà très montés, sont exaspérés. Comment voulez-vous discuter, avec calme, sous la pression des baïonnettes?

SANTENAY.

M. Perraud a reçu des ordres écrits et très précis du ministre.

ROUVEYRE.

Encore un joli coco, le ministre ! Voit-il ce qui se passe ici? Connaît-il nos populations? Connaît-il le premier mot de la crise ?.. Qu'il laisse donc ceux qui sont en contact journalier avec l'ouvrier, s'occuper de toutes ces questions. Les revendications des travailleurs exploités par des compagnies sans conscience sont légitimes ; j'ai fait mon possible, vous me rendrez cette justice, pour les faire aboutir pacifiquement. Mais, si l'on refuse non seulement de discuter, mais d'entrer en pourparlers avec nous et de m'entendre : si aux protestations nobles et dignes du travail, on oppose les manifestations menaçantes de la force, je ne vous réponds plus de contenir les indignations et les colères !

SANTENAY.

Je suis le premier, monsieur Rouveyre, à le déplorer : que voulez-vous? Je ne suis pas préfet.

ROUVEYRE.

Dites à M. Perraud qu'il joue là un vilain jeu, un jeu dangereux, et qu'il est criminel de sa part de s'entêter dans une voie qui peut conduire, voulez-vous savoir où?.. A l'effusion du sang.

SANTENAY.

Vous allez un peu loin.

ROUVEYRE.

Pas le moins du monde! Quand les passions du peuple sont déchaînées, qui peut se flatter de les arrêter ?

SANTENAY.

Je sais bien, moi, qu'à la place de M. Perraud, je n'aurais fait intervenir ni la police ni les troupes; j'aurais laissé les syndicats faire leur police eux-mêmes.

ROUVEYRE.

Mais, parbleu!

SANTENAY.

Allez donc conseiller cela à M. Perraud qui voit partout des atteintes à la liberté du travail, partout des menaces contre la propriété, et qui se bute à cette idée que l'ordre étant troublé, son devoir, avant tout, est de le rétablir.

ROUVEYRE.

C'est idiot!.. Je vais de ce pas au « Divin Bacchus. » Les membres des syndicats fédérés y sont réunis déjà depuis longtemps à l'effet de discuter la question de l'arbitrage et de nommer les délégués: je ne vous cache pas que tout en leur conseillant le calme, je leur dirai ce que je pense des agissements du sieur Perraud. Il sautera, Perraud, je vous en réponds, il sautera!

SANTENAY, le reconduisant.

Non, voyons, il finira bien par reconnaître qu'il a tort, quand il verra des hommes comme vous...

ROUVEYRE.

Il sautera, ou j'y perdrai mon nom!

Il sort.

SANTENAY, la porte fermée.

Puisse-t-il dire vrai.

Il retourne vers le bureau, Lucie à la porte de droite.

LUCIE, effrayée.

Qu'a-t-il donc, Rouveyre, qu'il crie tant?

SANTENAY.

Il est furieux des mesures prises par ton père et ne parle de rien moins que d'ameuter les ouvriers contre lui et de faire tapage.

LUCIE, effrayée.

Pourvu que...

SANTENAY, riant.

Tu as peur!.. Va, le lion populaire n'est pas méchant; il est dompté, domestiqué, aujourd'hui, et l'on n'a qu'à lui montrer le bout de la cravache pour qu'il rentre dans sa tanière. Je ne crains qu'une chose, c'est qu'ils reprennent le travail à la première sommation de ton père et qu'ainsi, une fois de plus, il ait sauvé la société. (On entend les clairons d'une troupe en marche. Riant.) Tiens, voilà l'infanterie qui vient prendre position. (Il va vers la baie.) Deux bataillons! Il fait bien les choses!

Les clairons cessent. Les troupes s'arrêtent. On entend les commandements.

VOIX, à la cantonade.

Halte!.. front!.. formez les faisceaux!

Cliquetis d'armes.

SANTENAY, riant.

Ils vont bivouaquer sur la place. Parfait! Nous voilà en état de défense, nous pouvons soutenir un siège.

LUCIE.

Tu trouves ça amusant, toi?

SANTENAY, riant.

Que veux-tu que j'y fasse? Je ne suis pas le préfet.

LUCIE.

Ecoute-moi bien, Charles, arrange-toi comme tu voudras, demande ton changement ou permute, accepte ce qui se présentera : je ne veux plus rester ici!

SANTENAY.

Est-ce ma faute si nous y sommes? Tu as insisté, à l'époque de notre mariage, pour que nous ne laissions pas ton père seul ; j'ai même dû faire des démarches.

LUCIE.

Il n'était pas ce qu'il est aujourd'hui, et puis il y avait toujours à craindre un retour violent d'Adrien.

VOIX, à la cantonade, de la place.

Garde à vô! Par le flanc droit... marche!

Ces commandements se répètent.

SANTENAY, allant à la baie.

Ils vont placer des sentinelles et envoient des patrouilles, c'est complet. (Revenant à Lucie.) Sans compter les raisons financières que nous avions de ménager ton père.

LUCIE.

Aujourd'hui que nous n'avons plus rien à redouter de tout cela, partons! Je suis lasse d'être toujours la fille de M. Perraud ; je voudrais être un peu madame Santenay.

SANTENAY.

Tu attendras bien au moins que nous ayons vu comment vont se terminer les difficultés actuelles?

LUCIE.

Il y a toujours quelque chose !

SANTENAY.

Laisse faire... Il se pourrait bien qu'aujourd'hui...

Perraud entre par la porte du fond en petite tenue ; il pose son képi et son épée.

PERRAUD, apercevant Santenay et Lucie.

Ah ! vous êtes là ! (A Valin qui le suit.) Ne téléphonez pas, je vais vous donner une note que vous télégraphierez. (Souriant, à Santenay.) Cette fois, ça va marcher, je vous en réponds. L'arrêté interdisant les cortèges et les attroupements est affiché sur tous les murs. Le général est entré complètement dans nos vues ; des patrouilles circulent dans le faubourg, l'avenue de la République est barrée et le Cours de la Liberté est occupé militairement ! Qu'ils bougent.

Il se met à son bureau et écrit.

SANTENAY.

Je viens de recevoir la visite de Rouveyre.

PERRAUD, narquois.

Ah ! vraiment ! Je suis assez curieux de savoir ce qu'il a bien pu vous dire ?

SANTENAY.

Il considère que les mesures prises constituent une véritable provocation, à laquelle les syndicats répondront.

PERRAUD, même jeu, écrivant.

C'est tout ?

SANTENAY.

Il a dû se rendre à leur réunion pour les exhorter au calme...

PERRAUD, *écrivant.*

Il n'aura pas cette peine.

SANTENAY.

Pourquoi ça ?

PERRAUD, *remet la note à Valin.*

Tenez, télégraphiez ceci. (*Valin sort. A Santenay.*) Parce que le commissaire central vient de le faire arrêter à l'instant, comme il sortait d'ici.

SANTENAY.

Pas possible !

PERRAUD, *se levant.*

J'en avais assez de ce journaliste de hasard, raté du suffrage universel, qui voulait nous faire la loi à tous et s'interposait, de quel droit, je vous le demande, entre les ouvriers, les compagnies et moi ? (*Il pousse un bouton électrique.*) Faites-moi donc le plaisir de téléphoner au ministère pour annoncer la note télégraphique concernant l'arrestation.

SANTENAY.

Vous ne craignez pas qu'elle augmente le mécontentement des grévistes ?

PERRAUD.

Mon cher, pour que l'autorité soit respectée, il faut qu'elle se montre. (*Indiquant la baie.*) Tenez, constatez l'effet produit par l'arrivée des soldats ; plus un seul ouvrier sur la place.

SANTENAY.

Ils ne sont pas encore sortis de la réunion.

PERRAUD.

Dites donc que ce développement de forces, leur inspire une sainte terreur et qu'ils se cachent. (*A François qui entre par le fond.*) Y a-t-il du monde ?

FRANÇOIS.

Une seule personne qui m'a dit vouloir entretenir M. le préfet d'une affaire toute personnelle.

PERRAUD.

Son nom ?

FRANÇOIS.

Je ne dois le dire qu'à M. le préfet.

PERRAUD, *agacé.*

Allez donc, mes enfants et moi nous ne faisons qu'un.

FRANÇOIS.

C'est... M. Barral.

PERRAUD, *vivement.*

Barral ?... Vous avez bien dit Barral ?... Vous êtes sûr ?

FRANÇOIS, *riant.*

Ce serait malheureux si je ne reconnaissais pas M. Barral, depuis le temps que je le connais !

PERRAUD, *à Santenay.*

Que peut-il me vouloir ? (*Se ravisant.*) Ah ! Je vois ce dont il s'agit. Non, non, dites à M. Barral que je ne peux pas le recevoir.

Lucie parle bas à Santenay et sort.

SANTENAY.

Vous avez peut-être tort. Pour que M. Barral soit venu de Rennes, il faut qu'il se passe quelque chose d'exceptionnellement grave...

PERRAUD.

Qu'importe ! Si la chose est grave, elle ne peut l'être que pour une personne qui n'existe plus pour moi et dont j'ai défendu qu'on me parlât !

SANTENAY.

Renseignez-vous au moins sur le but de sa visite.

PERRAUD.

Allez le lui demander, si vous y tenez!

SANTENAY.

Il me dira qu'il veut vous voir et ne le confier qu'à vous, puisqu'il refusait déjà de se nommer... A quoi cela vous engage-t-il de le recevoir?

PERRAUD, *cherchant un faux-fuyant.*

Je n'ai pas le temps.

SANTENAY.

Puisque, grâce aux troupes et à l'arrestation de Rouveyre, l'ordre est rétabli ; et puisque le calme règne dans les rues, rien ne vous presse.

PERRAUD.

J'ai à écrire au ministre.

SANTENAY.

Puisque Valin lui a télégraphié et que je vais téléphoner, il est au courant.

PERRAUD, *embarrassé.*

Vous savez qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes parlé avec Barral ; et qu'outre les divergences politiques... il en est d'autres entre nous ?

SANTENAY.

Je connais tout cela.

PERRAUD.

Et à ma place, vous le recevriez !

SANTENAY.

Je voudrais savoir quelles raisons poussent un homme avec lequel je suis brouillé depuis dix ans, à venir de si loin pour me voir.

PERRAUD, *réfléchissant.*

Oui. (*Il a encore une hésitation.*) Après tout, Barral

n'est que Barral... Je m'en fiche de Barral. (A François.) Faites entrer !

SANTENAY.

Je vais téléphoner de mon bureau.

PERRAUD.

Oui, et vous irez voir un peu ce qui se passe dehors. (Santenay sort. — Perraud absorbé.) Que diable peut-il me vouloir?

BARRAL, entre sans que Perraud l'entende.

Monsieur le préfet.

PERRAUD, se retourne.

Ah !

BARRAL.

Je comprends que vous soyez surpris de me voir en ce pays et à la préfecture. Comme j'avais absolument besoin de vous parler, il fallait bien que j'y vienne.

BARRAL, indique un siège.

Parlez, monsieur, mais soyez bref : mes instants sont comptés.

BARRAL, s'asseoit.

Il s'agit d'une question de nature particulièrement délicate, et, avant de l'aborder, je me vois dans la nécessité de rappeler certains incidents aussi douloureux pour vous que pour moi.

PERRAUD.

Allez au fait : notre ville est en ce moment en proie à une agitation violente ; vous voyez, je suis en tenue, et d'un moment à l'autre, ma présence peut être nécessaire.

BARRAL.

Voici : le jour où vous avez chassé votre fils de

chez vous, vous savez qu'il est parti pour Paris avec ma fille ?

PERRAUD.

Je n'y peux rien : il fallait les faire arrêter.

BARRAL.

Je n'ai, ni sur l'autorité paternelle, ni sur l'autorité en général, les idées que vous professez aujourd'hui, et je vous déclare que, bien loin de faire arrêter votre fils, dans les mêmes circonstances, j'en aurais fait autant que lui ; si j'en avais eu le courage.

PERRAUD.

Je vois où vous voulez en venir. Je vous préviens donc que si votre démarche a pour but d'excuser ce misérable, d'implorer son pardon, — ce qui serait assez original de votre part, — ou de solliciter quoi que ce soit en sa faveur, vous perdez votre temps. Depuis qu'il a quitté cette maison, j'ai défendu qu'on me parlât de ce monstre, qu'on prononçât son nom : je l'ai oublié. Je n'ai point de fils, entendez-vous, je n'en ai point !

BARRAL.

Je ne viens absolument rien solliciter pour la personne dont vous parlez, parce que, d'abord — et je tiens que ceci soit bien établi entre nous — elle ne l'aurait point permis. M. Adrien Perraud met à renier son père une opiniâtreté semblable à celle que vous mettez à renier votre fils, il se fait un point d'honneur de rester sous le coup de votre malédiction, comme vous vous en faites un de le maudire.

PERRAUD, après un temps.

A son aise.

BARRAL.

Ma démarche est donc faite à son insu, pour ainsi

dire contre sa volonté et de vous à moi. Ceci posé, je vous dirai que, depuis quelques mois, il est père d'un enfant...

PERRAUD.

Cela m'est égal.

BARRAL.

Que cela vous soit égal ou non, vous n'en êtes pas moins le grand-père d'un fort gaillard.

PERRAUD.

Si vous pensez par l'enfant m'apitoyer sur le père, et me prendre par la voix du sang et ce faible ridicule qu'ont les grands-parents pour leurs petits-enfants, vous vous trompez, je ne...

BARRAL.

Je suppose bien qu'un homme comme vous est au-dessus de ces mièvreries de sentiment.

PERRAUD.

Pour moi, c'est un bâtard de plus et voilà tout !

BARRAL.

Nous voici précisément au point, sur lequel je voulais attirer votre attention. Je sais bien que la réprobation qui poursuivait jadis les enfants naturels n'existe plus aujourd'hui et que l'union libre aura bientôt raison de ces préjugés. Il n'en est pas moins vrai qu'actuellement, ces enfants sont encore, en naissant, frappés par la loi et placés dans un état d'infériorité réel. Je viens vous demander si vous croyez qu'il soit juste, qu'il soit honnête, de laisser un innocent marqué de cette tare, quand vous pouvez l'en débarrasser? Le père et la mère, je dois l'avouer, protestent énergiquement contre ma manière de voir; ils acceptent pour leur fils cette situation défavora-

blé. « Il fera comme nous », disent-ils, « il se débrouillera et se tirera d'affaire. »

PERRAUD.

Eh bien! Puisqu'il en est ainsi!...

BARRAL.

Mais moi, je suis un grand-père, un de ces grands-pères ridicules qui croient que leur devoir est de regarder plus loin que leurs enfants, et que le nôtre en cette conjoncture est. non pas de les autoriser, ils n'en ont pas besoin, mais de les engager, de les pousser à régulariser...

PERRAUD.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à répondre : Non! Les lois sont ce qu'elles sont, ce n'est pas moi qui les ai faites, mais tout de même, je suppose qu'elles n'ont pas été édictées par des imbéciles. Il a plu à mon fils de se mettre hors la loi, il lui plaît encore d'y mettre ses enfants, je n'ai rien à y voir.

BARRAL, stupéfait.

Excusez-moi, je suis tellement étonné de vous entendre parler ainsi, que je me demande si vous êtes bien Perraud, ce Perraud que j'ai connu autrefois? Notre dernière conversation date de Montfresnois... Si vous vous le rappelez, j'étais allé vous proposer d'être candidat aux élections législatives à la place de Tonnelle, le jour même où il était nommé ministre et où vous acceptiez d'être son préfet!

PERRAUD, gêné.

Je me rappelle, sans aucun doute, je me rappelle, ceci n'a rien à voir avec...

BARRAL.

Pardon, vous me disiez alors, et j'ai bien retenu

vos paroles, puisque je les approuvais... que la meilleure de nos lois ne valait rien, qu'il fallait les transformer, de sociales qu'elles étaient en humanitaires, etc., etc. Ah! vous les arrangiez bien les lois à cette époque!

PERRAUD.

Je n'ai jamais cessé de servir la cause de l'humanité.

BARRAL.

Vous l'avez cru et le croyez encore, parce que vous êtes aveuglé par vos fonctions; mais, un préfet, ne sert que des gouvernements. Et, comme il suffit de donner au meilleur des hommes une parcelle d'autorité pour en faire un méchant, vous êtes devenu dur pour vos administrés comme pour vos amis, comme pour votre famille. (Baissant le ton.) Vous avez forcé votre fils à s'éloigner de vous, vous avez ainsi. . causé la mort de votre femme, et aujourd'hui vous vous acharnez sur votre petit-fils!

PERRAUD, se lève troublé, vivement.

Je ne vous autorise pas à dire de semblables choses! J'ai toujours été et je suis resté un homme de devoir!

BARRAL, se lève.

Le devoir est dans la bonté, non dans la poigne!

PERRAUD.

Le devoir est d'obéir à ses chefs.

BARRAL.

Pas quand ils commandent des actes que réprouve notre conscience. Vos chefs ont varié d'opinion; vous leur avez obéi cependant avec la même loyauté, la même fermeté. Ces petites capitulations en amènent fatalement d'autres. On est obligé de mentir à soi-même, comme on ment aux autres. On en arrive à ne

plus voir que la lettre des arrêtés et des décrets et à méconnaître les sentiments les plus purs de la nature, tels que l'amour paternel.

PERRAUD.

J'aimais mon fils, vous le savez bien, Barral, je l'aimais, et mon plus grand tort a même été de trop l'aimer!

BARRAL.

Vous avez aimé l'enfant, il fallait aimer aussi l'homme qui, je vous assure, n'était pas indigne de votre affection.

PERRAUD, se rasseoit.

Enfin, puisque vous me dites qu'ils se sont tirés d'affaire, je vois que notre séparation ne lui a pas été trop préjudiciable.

BARRAL, se rasseoit.

Tirés d'affaire, tirés d'affaire... c'est-à-dire qu'ils n'en sont plus à mourir de faim comme avant. Il est correcteur dans une bonne imprimerie et elle fait de la broderie.

PERRAUD, étonné.

Votre fille fait de la broderie! Pourquoi me reprocher alors, d'abandonner mon fils, quand vous agissez de même pour votre fille?

BARRAL.

Je n'agis pas du tout de même. Je n'ai pas adressé une seule remontrance à ma fille et nous n'avons jamais cessé de la voir et de l'aimer. C'est elle qui a toujours énergiquement refusé notre aide, et depuis la venue de l'enfant seulement, nous avons pu lui faire accepter quelques petites choses.

PERRAUD, intéressé.

Comment vivent-ils?... Vous les avez vus récemment?

BARRAL.

J'étais à Paris avec ma femme, qui ne peut se séparer de son petit-fils, et comme nous causions d'avenir, j'ai eu l'idée de venir vous exposer la situation.

PERRAUD.

En sorte que vous supposez, mon cher Barral...

On frappe à la porte du fond et Santenay entre presque immédiatement.

SANTENAY.

Je vous demande pardon.

PERRAUD, à Barral.

Une minute... (Se lève et va à Santenay, à mi-voix.) Quoi de nouveau?

SANTENAY.

Le commissaire central vous avertit que la sortie de la réunion du *Divin Bacchus* se fait dans le plus grand tumulte. Les agents sont débordés. Les grévistes formés en colonne compacte, se dirigent vers le Cours de la Liberté en hurlant : « C'est Rouveyre qu'il nous faut! » et en proférant des cris séditieux.

PERRAUD.

On va leur en donner, du Rouveyre!

SANTENAY.

Le bureau de la réunion et les délégués des syndicats se rendent à la Mairie où les attendent les conseillers socialistes qui doivent vous les présenter.

PERRAUD.

On les recevra!

SANTENAY.

Le commissaire central ajoute qu'il n'est pas sans inquiétude ; la nouvelle de l'arrestation de Rouveyre a augmenté l'agitation des faubourgs ; les meneurs en ont profité pour exciter les masses ; l'affaire prendrait, d'après lui, une tournure des plus graves.

PERRAUD.

Encore un qui veut se faire valoir ! Qu'il fasse évacuer la place, barrer les rues par de forts cordons d'infanterie et nous verrons bien ! Restez en permanence en bas et tenez-moi au courant, n'est-ce pas ?

SANTENAY.

Oui, oui, bien entendu !

Il sort.

PERRAUD, comme à lui-même.

La cavalerie ne leur fait plus peur, mais les baïonnettes...

Il s'arrête, voyant Barral auquel il ne songeait plus.

BARRAL, souriant.

Votre autorité est donc contestable, qu'elle a besoin de fusils pour se faire obéir ?

PERRAUD.

Si vous connaissez un autre moyen pour mettre les énergumènes à la raison, je veux bien l'employer.

On entend des rumeurs lointaines.

BARRAL.

Ces énergumènes n'ont peut-être pas tout à fait tort dans leurs protestations et leurs revendications !

PERRAUD.

Ces choses-là, mon cher ami, sont de la discussion. Le capital a-t-il tort, le travailleur a-t-il raison, je n'en veux rien connaître et je suis persuadé que ceux

qui crient là-bas n'en savent pas plus que moi, mais j'entends maintenir l'ordre.

BARRAL.

Même par la force?

PERRAUD.

Même par la force. Et ce faisant, j'ai conscience de défendre la liberté : la liberté du travail, la liberté de la rue, la liberté enfin de tous les citoyens; et d'être fidèle à mes principes.

BARRAL.

Je ne les comprends pas ainsi, mais je ne suis pas préfet : c'est votre affaire... aussi bien ne suis-je pas venu pour critiquer votre administration — je ne me le permettrais pas — mais pour vous parler de notre petit-fils...

Les rumeurs augmentent.

PERRAUD, impatienté.

Vous voyez que je n'ai guère le loisir de vous écouter.

BARRAL.

J'ai tout dit. Pour me résumer, consentez officiellement à ce que votre fils se marie.

PERRAUD, brusquement.

Je ne vois pas pourquoi vous venez me demander un consentement dont il peut fort bien se passer.

BARRAL.

Afin qu'il n'ait plus ce prétexte pour se refuser à une régularisation.

PERRAUD, levant les bras au ciel.

Comment! vous voulez que ce soit moi qui l'encourage aujourd'hui à faire ce que je lui ai formellement défendu? Et vous me demandez cela sans rire? Pour

le coup, il serait en droit de m'appeler ganache, de me traiter de vieillard ridicule et imbécile...

Les rumeurs sont devenues très fortes.

DES VOIX, lointaines, mais distinctes.

« C'est Rouvey, Rouvey, Rouveyre... C'est Rouveyre qu'il nous faut... aut ! aut ! aut ! aut ! »

PERRAUD, de mauvaise humeur.

Non, je vous le répète, et mon dernier mot sera le premier : Il n'y a plus rien de commun entre mon fils et moi !

Il va pousser un bouton électrique.

BARRAL.

Et entre vous et votre petit-fils ?

PERRAUD, vivement.

Encore moins !

BARRAL.

Il ne me reste plus, monsieur le préfet, qu'à vous remercier d'avoir bien voulu me recevoir et à me retirer avec le regret d'avoir échoué dans ma démarche.

PERRAUD, très pressé.

Oui, oui, c'est cela, retirez-vous. (Il appuie sur le bouton.) Il n'y a donc personne ici ? (A Barral.) Au revoir, monsieur Barral ! (Il lui tend la main.) Au revoir !

BARRAL, pressant la main de Perraud entre les siennes.

Ah ! mon cher, mon vieil ami, vous venez de me causer un bien grand chagrin !

PERRAUD, vivement

Vous vous consolerez. Au revoir. (A François qui rentre.) Ah ! ça, François, voilà une demi-heure que je sonne dans les bureaux et dans les antichambres. Il n'y a donc personne ?

Barral sort.

FRANÇOIS.

On regardait sur la place.

PERRAUD.

Et mon chef de cabinet, M. Valin? Et M. Gaillardet? Et M. Meunier?... Où sont tous ces messieurs?

FRANÇOIS.

Ils sont en bas avec M. Santenay.

PERRAUD.

Dites-leur de monter. Leur place n'est pas en bas, elle est à leurs postes. (Entre Lucie.) Je n'y comprends décidément plus rien: tout le monde ici n'en fait qu'à sa tête! Je ne compte plus! (François sort.) Et ton mari leur donne le mauvais exemple! Il sait bien, pourtant, que j'ai besoin d'être renseigné sur ce qui se passe... Il ne devrait pas garder ces messieurs près de lui! Je ne peux pas descendre à chaque minute sur la place.

Le brouhaha et les cris augmentent.

LUCIE.

Que t'a-t-il dit, M. Barral?

PERRAUD, l'envoie promener.

Est-ce que je sais? Il m'a parlé de sa fille, de ton frère, de leur enfant... ils veulent se marier et ne veulent pas: je m'en moque.

LUCIE, riant.

Ils voudraient une réconciliation à présent?

PERRAUD.

Sois tranquille.

VOIX, à la cantonale plus proche.

Démission! le préfet!... Démission! A bas Perraud!

Lucie va regarder à la fenêtre.

PERRAUD, *furieux*.

Que fait donc le commissaire central, lui aussi? On dirait qu'ils prennent plaisir à me laisser insulter! Que fait le commandant? Il ne peut donc pas refouler ces braillards? C'est insensé! (*Valin entre.*) Enfin! ce n'est pas malheureux! Pourquoi n'étiez-vous pas là, monsieur?

VALIN.

M. Santenay m'avait dit...

PERRAUD.

M. Santenay n'a rien à vous dire: vous êtes mon chef de cabinet et je suis le préfet! Que se passe-t-il sur la place? Pourquoi laisse-t-on avancer les grévistes?

VALIN.

M. Santenay a conseillé...

PERRAUD.

Mais sapristi! M. Santenay n'a pas à donner de conseils quand j'ai donné des ordres! Est-ce qu'il se fiche de moi, à la fin, Santenay? (*Les cris. Démission! A bas Perraud! redoublent.*) Allez dire de ma part au commandant de faire déblayer la place, et vivement! (*Valin sort.*) Puisqu'on l'a fait venir avec ses hommes, ce n'est pas uniquement pour avoir le plaisir de les admirer! qu'ils servent à quelque chose! (*A Lucie.*) Ton mari est un homme de cabinet distingué, un administrateur remarquable... malheureusement, dans l'action, il n'y est plus, il perd la tête. Du sang-froid, que diable! et de l'énergie!

Il va à son bureau.

UNE BANDE, *à la cantonade*.

C'est Rouvey, Rouvey, Rouveyre; c'est Rouveyre qu'il nous faut!...

PERRAUD.

Oui, oui, on va leur en donner, du Rouvéyre, on va leur en donner.

VOIX DE LA FOULE, *répondant à la bande.*

A bas Perraud ! A bas le préfet! Démission!

LUCIE.

Tu entends?

PERRAUD, *s'installe à son bureau.*

Oui, mais je ne comprends pas.

On entend une grande poussée de cris.

LUCIE, *se retourne vers la croisée.*

Que se passe-t-il, mon Dieu? Ah! ce sont les soldats qui vont déblayer la place!

PERRAUD, *regardant des papiers pour se donner l'air calme.*

A la bonne heure! nous allons donc avoir la paix!

LUCIE, *toujours à la croisée.*

Pas si vite que tu crois! La foule est trop compacte, ils ne peuvent plus avancer.

PERRAUD.

Qu'ils la forcent à reculer!

LUCIE.

Pas moyen!... Les ouvriers résistent!... En voilà un qui prend un soldat par le bras!

CRIS.

Vivent les soldats! vivent nos frères! vive la classe!

LUCIE.

Les soldats s'arrêtent!

PERRAUD, *se levant.*

Quel maladroit que ce commandant! Il va falloir que je descende.

On entend des applaudissements.

LUCIE, étonnée.

Les soldats reviennent sur leurs pas.

PERRAUD.

Comment, ils reviennent! (Il va vers la croisée et radouci.) Ils vont se concentrer, ils n'étaient pas en nombre suffisant! S'ils avaient mis seulement les baïonnettes au bout des fusils! (Il sonne. François entre, suivi de Gaillardet et de Meunier.) Je comprends que ce qui se passe dans la rue est très intéressant. Je voudrais bien tout de même quelqu'un de mon cabinet auprès de moi. M. Gaillardet, allez demander de ma part à M. Santenay, puisque c'est lui, paraît-il, qui commande ici, pourquoi les troupes n'ont pas mis baïonnette au canon? (Gaillardet sort. A Meunier.) M. Meunier, mettez-vous, je vous prie, en communication avec le ministère.

MEUNIER, va au téléphone placé sur la table et demande à haute voix la communication.

Allo?... allo?... l'Intérieur.

PERRAUD, à François.

Recommandez aux huissiers et gardiens de fermer toutes les portes et de ne laisser entrer personne : ni délégué de ceci, ni délégué de cela... Personne !

FRANÇOIS.

Toutes les grilles sont fermées et il y a des factionnaires aux guichets.

PERRAUD, à Lucie.

Toi, Lucie, laisse-nous. (Elle sort.) C'est-à n'y pas croire! Je suis assiégé dans ma préfecture et ils ne mettent pas baïonnette au canon !

MEUNIER.

J'ai la communication avec le cabinet du ministre. Je parle à son secrétaire particulier.

PERRAUD, scande les phrases que répète Meunier.

Dites qu'au sortir de la réunion des syndicats... de fortes colonnes de grévistes se sont dirigées sur la préfecture... qu'elles investissent en proférant des cris séditieux... et que les troupes hésitent à prendre contact avec les émeutiers. — Tant pis pour le commandant!

Il se promène. Gaillardet entre.

GAILLARDET.

Ces messieurs craignaient l'exaspération des manifestants et l'énervement des soldats. Du moment que vous l'ordonnez, ils ont fait mettre baïonnette au canon.

PERRAUD.

En voilà une affaire! Quand les soldats leur piqueraient un peu le derrière, ils n'en déguerpiraient que plus vite!

MEUNIER, à Perraud.

M. le ministre vous demande à l'appareil.

Perraud y court.

CRIS, accompagnés de bordées de sifflets sur la place.

Vive la grève! vive Rouveyre! à bas le préfet! vivent les soldats! vivent nos frères!

PERRAUD, au téléphone.

Oui, monsieur le ministre.

GAILLARDET, à mi-voix à Meunier.

Les soldats ne pourront jamais avoir raison de cette foule! On devrait recevoir les délégués.

VALIN, entre, voit Perraud à l'appareil et va à Gaillardet et à Meunier.

Je viens dire que la troupe ne peut plus tenir. On a bien dégagé l'entrée de la rue... pour aller plus loin, impossible!

MEUNIER.

Qu'ils cognent dessus !

On entend chanter la Carmagnole.

VALIN.

Ils seront bien forcés.

PERRAUD, à l'appareil, s'inclinant.

Oui, monsieur le ministre. Comptez sur moi. (A ses sous-ordres.) Le ministre m'ordonne de rétablir l'ordre coûte que coûte, je le rétablirai.

VALIN.

Monsieur le préfet, on m'envoie vous dire qu'une collision est à craindre entre la troupe et les grévistes ; un caporal vient d'être blessé d'un coup de pierre, et les soldats...

PERRAUD, regardant par la fenêtre et furieux.

Comment ! ils n'ont pas encore déblayé ?... Allez me chercher Santenay, allez !... (Meunier sort.) tout de suite.

FRANÇOIS.

Monsieur le maire désirerait parler...

LE MAIRE, entrant avant que Perraud ait pu dire non.

Monsieur le préfet, je vous en prie, évitons une catastrophe, un massacre, faites rentrer vos soldats !

PERRAUD.

Pour laisser la place à vos amis les grévistes ?

LE MAIRE.

Je vous assure, monsieur le préfet, qu'un malheur est imminent. Je fais appel à vos sentiments républicains. Vous ne laisserez pas ces enfants tirer sur leurs frères ?...

PERRAUD.

Si un malheur arrive, la faute en sera tout entière

à votre inertie et à votre mollesse, monsieur le maire ! Si votre police municipale avait fait son devoir, je ne serais pas actuellement bloqué dans ma préfecture !

LE MAIRE.

Pardon, la responsabilité en revient tout entière à vous qui avez assumé la direction de la police.

PERRAUD, violent.

Alors, monsieur, de quoi vous mêlez-vous ? Laissez-moi faire et force restera à la loi, je vous le promets, Depuis trop longtemps, monsieur le maire, vos concitoyens narguent l'autorité centrale : on ne voit que cercles d'études sociales, groupes libertaires prêchant l'insubordination et la révolte. Entendez-les. (On vient d'entendre éclater le chant de l'Internationale.) Entendez les chants abominables de vos électeurs !

VALIN, qui est à la fenêtre avec Gaillardet, se retournant.

C'est une nouvelle colonne de grévistes qui débouche par le Cours de la Liberté. Un homme, à leur tête, porte le drapeau rouge,

PERRAUD, se croisant les bras.

Qu'en dites-vous, monsieur le maire ? N'est-ce pas, il faut faire rentrer les soldats ?

SANTENAY, entrant, très effrayé.

Ils deviennent enragés, ces animaux-là... Nous avons trois agents blessés ainsi qu'un caporal d'infanterie. Ils ont renversé un kiosque à journaux, place de la République et l'ont incendié. Ils démolissent les becs de gaz !...

Cris de : A bas Perraud ! Démission !

PERRAUD.

Eh bien ?... Vous êtes toujours pour la conciliation

et les concessions ? Vous voyez où l'on en arrive! Grâce à vous, la situation s'aggrave de minute en minute!... Et vous êtes tous là, tremblants, apeurés, ne sachant plus que faire! Puisque je n'ai autour de moi que des poules mouillées, passez-moi mon képi et mon épée, et je vais descendre sur la place.

LE MAIRE, l'arrêtant.

Ne commettez pas une pareille imprudence, monsieur le préfet, vous ne vous doutez pas à quel point ces gens sont montés contre vous; vos broderies ne leur en imposeraient pas !

VALIN.

Ils vous écharperaient.

SANTENAY.

Aller au devant d'eux serait pour vous une mort aussi certaine qu'inutile.

PERRAUD.

Ils n'oseront pas!

On entend sur la place un coup de revolver. Santenay, Gaillardet et Valin se précipitent à la croisée que Gaillardet referme. Perraud reste immobile.

VALIN, montrant.

Le coup est parti du groupe là-bas ; le groupe du drapeau rouge.

SANTENAY.

Les amis de Rouveyre, parbleu!

PERRAUD.

Canailles!..

On entend un roulement de tambours et des commandements militaires.

VOIX, à la cantonade.

Apprêtez armes!

Grands cris sur la place.

LE MAIRE, à Perraud.

Une dernière fois, monsieur Perraud, je vous en supplie, vous pouvez encore empêcher un malheur, un grand malheur, un irréparable malheur ! Au nom de la République ! au nom de l'Humanité !

PERRAUD, violent.

Vous voyez bien que je suis contraint de répondre à la force par la force ! Je ne puis laisser plus longtemps frapper les agents, saccager les propriétés, insulter l'armée, lancer des pierres aux soldats, tirer des coups de revolver et ameuter toute une ville par des chants ignobles !

LE MAIRE.

Songez que le sang va couler, que des innocents seront frappés...

PERRAUD.

Je n'ai pas commencé : ils l'auront voulu. (Se calmant un peu.) Je reconnais avec vous que la nécessité dans laquelle nous nous trouvons est effroyable ; mais je ne ferai pas reculer la troupe devant les perturbateurs ! J'ai conscience qu'elle et moi nous accomplissons notre devoir ; et, j'aimerais mieux faire ce qu'ils me demandent, donner ma démission, que de céder.

Deuxième roulement de tambours.

VOIX, au milieu des vociférations sur la place.

Soldats ! ne tirez pas ! vous êtes du peuple comme nous ! ne tirez pas sur vos frères !

MEUNIER, entrant, très ému. — A Perraud.

Avant de commander le feu, le commandant exige un ordre écrit.

PERRAUD.

Il lui faut un ordre écrit, à celui-là, pour empê-

cher qu'ils ne nous envahissent et nous égorgent ? Eh bien, il va l'avoir, l'ordre écrit.

Il va vers son bureau.

LE MAIRE, se précipitant.

Vous ne le donnerez pas, monsieur Perraud.

PERRAUD.

Pourquoi donc? Je suis couvert par le ministre. J'obéis!

LE MAIRE.

Le devoir est de désobéir quand on vous commande un crime!

PERRAUD, écrivant.

Je vois que vous aussi, vous êtes pour la révolte, monsieur le maire.

LE MAIRE.

Je suis pour l'Humanité et j'en appelle du préfet à l'homme.

PERRAUD, cesse d'écrire.

Vous n'allez peut-être pas me faire passer pour un criminel et un monstre, puisqu'il le faut? puisque ce malheur doit en éviter de plus grands? (se tournant vers son personnel.) Voyons, messieurs, n'ai-je pas raison?

Le personnel reste muet.

SANTENAY.

Vous avez eu tort de ne pas vouloir recevoir les délégués ouvriers, d'appeler la troupe et d'emprisonner Rouveyre. Si, maintenant, vous ne voyez d'autre issue à la situation que vous avez créée, c'est affaire entre votre conscience et vous.

PERRAUD, à lui-même, songeur.

Barral... Barral disait la même chose!

LE GÉNÉRAL, en petite tenue, bouscule François et entre.

Gare à vous, place! Ah! ça, monsieur le préfet, allez-vous nous laisser encore longtemps le bec dans l'eau? pendant que mes officiers et mes hommes criblés de pierres sont en butte aux insultes de cette populace de voyous! J'en ai assez! Je vous avertis que je fais sonner la retraite, mes hommes vont rentrer et vous vous débrouillerez comme vous pourrez!

Perraud, après un temps, écrit vite. — Tous sont anxieux.

PERRAUD, à Meunier.

Portez cet ordre au commandant.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure!

SANTENAY.

Mais, monsieur le préfet...

LE MAIRE, violent.

Monsieur Perraud, vous venez de commettre une infamie!

PERRAUD, se lève, très calme, sans les écouter. Au général.

Général, je me rends à vos raisons; je ne veux pas exposer plus longtemps vos hommes aux injures de la populace, et je leur donne l'ordre de se replier sur la préfecture, pour, de là, rentrer à la caserne, par la rue Notre-Dame.

LE MAIRE, honteux.

Ah! Monsieur Perraud, excusez; je ne savais pas...

LE GÉNÉRAL.

Tant pis pour vous, arrive ce qui voudra, je m'en lave les mains!

Il sort.

VALIN.

Nous allons être pris d'assaut !

PERRAUD, très calme.

Non ! Téléphonez je vous prie au ministère, monsieur Valin : que, serviteur loyal, je ne veux pas désobéir aux ordres de mes chefs, mais que, pour éviter l'effusion du sang, puisque c'est ma démission que l'on veut, je la donne, et je renvoie la troupe. Vous, monsieur le maire, veuillez ouvrir cette fenêtre, annoncer la nouvelle à vos administrés, et leur dire que M. Santenay est chargé de l'expédition des affaires. (A François.) Allez me chercher Barral, retrouvez-le moi ?

SANTENAY, allumant une cigarette.

Allons donc !

Gaillardet ouvre la fenêtre. Le maire s'avance.

VOIX, dans la foule.

Chut ! Silence ! Taisez-vous !.. Fermez ça, là-bas ! Il va parler !

LUCIE, qui est entrée depuis un instant, se jette au cou de son père.

Ah ! mon père ! mon cher père !..

LE MAIRE, dominant le bruit.

Citoyens ! Citoyens ! M. Perraud donne sa démission ! (Bravos, cris enthousiastes.) Les troupes vont se retirer ! (Bravos.) M. Santenay est chargé de l'expédition des affaires et Rouveyre vous sera rendu. (Explosion d'acclamations.) Vive Santenay ! Vive Rouveyre !

SANTENAY, à part.

Pour Rouveyre, ce n'est pas encore dit.

La retraite sonne de pied ferme.

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au premier acte, dans le resplendissement lumineux et chaud de l'automne. Les arbres sont plus grands et plus feuillus, les parterres plus fleuris. La maison est envahie par les rosiers grimpants, la serre par les clématites et la vigne-vierge. Devant le bosquet, une table, avec journaux dessus; autour des chaises et un fauteuil de jardin. Aspect aimable et reposant d'une maison heureuse et tranquille.

François va et vient dans la serre en chantonnant. La vieille Rose devant la table de gauche épluche des pommes. Lucie accompagne Santenay jusqu'à la grille et revient songeuse.

ROSE, à Lucie.

Madame... madame?...

LUCIE, sortant de ses réflexions s'arrête.

Qu'y a-t-il, Rose?

ROSE, montrant les pommes.

Faudra-t-il les faire au beurre ou à la confiture?

LUCIE, souriant.

Comme vous voudrez, Rose; vous savez bien qu'en cuisine, je n'y connais rien.

ROSE.

Ah! madame votre mère, elle...

LUCIE, arrêtant Rose.

Attendez; on vient de refermer la petite porte du jardin. (Appelant.) François! François! (François apparait.) Quelqu'un! (Montrant la direction.) A la petite porte du jardin.

François y court.

ROSE.

Elle s'y connaissait en cuisine, madame votre mère... Tenez, pour les confitures...

LUCIE, a regardé dans la direction de la porte sans prêter attention à ce que dit Rose, tout à coup elle s'écrie.

M. Barral?... Ils sont donc déjà arrivés?

ROSE.

Mais oui, d'hier soir, après vous.

LUCIE, inquiète.

Je vais prévenir mon père.

Elle rentre dans la maison.

ROSE, souriant.

Ah! Il y a assez longtemps qu'il le réclame son ami Barral!

FRANÇOIS, joyeux, entrant suivi de Barral.

Je vais dire à monsieur...

BARRAL, le retenant.

Non, non, pas tout de suite; attendez, François. Moi, j'arrive, je ne sais rien! Depuis trois ans que M. Perraud a quitté l'administration; comment vit-on ici?

FRANÇOIS, riant.

Mais on vit très bien, demandez à Rose.

Rose qui ramasse ses pommes approuve de la tête et sort.

BARRAL.

Et, il n'est pas trop triste... pas trop aigri... pas trop de mauvaise humeur?

FRANÇOIS, étonné.

Monsieur? Jamais il n'a été aussi gai, aussi content; on se croirait revenu au temps d'autrefois.

BARRAL.

Et il ne s'ennuie pas?

FRANÇOIS, de plus en plus étonné.

Jamais monsieur n'a autant travaillé! C'est toute la journée ici une procession de jeunes gens, qui viennent exposer des projets, causer et discuter avec lui...

PERRAUD, ouvrant la porte et allant à Barral les mains tendues.

Barral!

BARRAL, ému, avance vers Perraud.

Monsieur Perraud! (Ils se serrent les mains. — A Lucie qui s'est avancée.) Bonjour, madame, votre santé est bonne?

LUCIE.

Très bonne, monsieur, merci; et celle de madame Barral?

François retourne à la serre.

BARRAL.

Excellente!

PERRAUD, lui reprend les mains, très ému.

Ah! mon vieil ami... mon bon ami! Vous ne pouvez vous douter combien je suis heureux de vous voir. J'avais bien reçu votre petit mot m'annonçant que vous preniez votre retraite, mais je ne vous attendais pas si tôt.

BARRAL.

Ma femme ne tenait plus en place à Rennes, et nous avons profité du voyage des enfants...

LUCIE.

Vous vous fixez définitivement ici?

BARRAL, souriant.

Oui, madame. J'avais laissé à Montfresnois de bons amis et de bons souvenirs et je suis heureux de pouvoir vivre au milieu d'eux les jours qui me restent... (Regardant autour de lui.) Ça n'a pas changé non plus, chez vous. La maison avec sa petite entrée vitrée et ses rosiers, la serre aux carreaux blanchis, le bosquet, le fameux bosquet où nous avons si souvent fait et défait les ministères?...

PERRAUD, gaîment.

Ah! ne parlons plus de politique!

BARRAL.

Les arbres, par exemple, ont fait comme nous; ils ont vieilli. (Revenant à Perraud.) Ah! mon cher monsieur Perraud, combien il m'aurait été pénible, revenant à Montfresnois, de penser que je ne rentrerais pas dans cette maison. Votre réponse m'assurant que plus que jamais je serais le bienvenu .. et l'accueil que vous me faites, me comblent.

PERRAUD, bonhomme.

Malgré les événements, mon cher, mes sentiments pour vous n'ont pas varié... mais, vous restez debout. Venez donc vous asseoir, que nous causions.

BARRAL.

Vous êtes ma première visite et j'en ai beaucoup d'autres...

PERRAUD, jovial, le retenant par le bras.

Vous avez bien le temps, puisque vous ne repartez plus !

LUCIE.

Père, si pourtant M. Barral est pressé, il ne faudrait pas abuser...

PERRAUD, à Lucie.

Mon enfant, fais vite apporter du madère, il ne peut pas refuser.

BARRAL, riant et cédant.

Pour une première visite, en effet. — Je ne peux pas...

Lucie va à la cuisine.

PERRAUD, désignant un siège près du bosquet.

Asseyez-vous là ! (Il s'assied et secouant la tête.) Ah ! oui ! il s'en est passé des événements depuis que nous ne nous sommes assis sous ce bosquet !

BARRAL, vivement.

Mon cher Perraud, précisément en prévision de ce rappel des événements, je vous avais écrit afin que nous nous entendissions pour en faire, si vous voulez bien, abstraction complète, et pour reprendre notre intimité où elle en était il y a quinze ans !

PERRAUD, gai.

Je ne demande pas mieux, rajeunissons-nous de quinze ans.

BARRAL.

J'estime que la façon héroïque dont vous avez quitté l'administration en jetant votre démission au nez du ministre efface tout. J'étais déjà loin lorsque j'en ai eu connaissance, mais je vous ai envoyé mes

félicitations de Rennes, et, je vous les renouvelle aujourd'hui.

PERRAUD, *souriant.*

Savez-vous ce qu'il a dit de cet héroïsme? le ministre! Il l'a qualifié de lâcheté, de désertion devant l'ennemi et il m'a révoqué! Ah! mon ami, il n'y a rien de tel qu'une révocation pour vous ouvrir les yeux. Quand on tourne avec tous les autres rouages, on ne s'aperçoit de rien; dès qu'on est immobilisé en dehors du mouvement et qu'on voit, qu'on observe, on revient de bien des choses.

BARRAL, *souriant.*

Je me fais la même réflexion depuis que je suis à la retraite.

PERRAUD, *heureux.*

Dans le calme de notre petite ville, je me suis ressaisi; il m'a semblé que je revenais à la santé après une longue et terrible maladie; qu'après avoir été pendant plusieurs années hypnotisé, je renaissais à la vie réelle, à la vie nature. Et maintenant que vous voici ici, mon cher Barral, je crois avoir rêvé tous ces mauvais jours.

BARRAL, *riant dans sa barbe.*

Nous arrivons à l'âge de la sagesse.

PERRAUD, *souriant avec complaisance.*

Ce serait bien prétentieux à moi de me qualifier de sage; mais depuis que j'ai des loisirs, j'ai travaillé à l'élaboration de toute... une organisation sociale; qui ne me semble pas trop mauvaise; vous verrez. (*Apercevant Lucie qui revient avec un plateau.*) Pour le moment, nous avons mieux à faire. (*A Lucie.*) Il ne fallait pas te donner la peine... Rose aurait bien pu...

LUCIE.

Elle est très en retard, (Souriant.) elle sait pourtant que mon mari aime déjeuner à l'heure.

BARRAL.

M. Santenay est à Montfresnois?

PERRAUD.

Mes enfants sont venus me surprendre hier soir!

LUCIE, à Perraud.

Tiens, père, débouche la bouteille, je n'ai pu y parvenir.

Perraud prend la bouteille et se lève.

BARRAL, à Perraud.

Alors, c'est un conseil de famille?

PERRAUD.

Pas le moins du monde.

Il s'écarte pour tirer le bouchon plus à son aise.

LUCIE, bas à Barral en lui faisant signe de ne pas insister.

Je vous raconterai plus tard ce qui se passe.

BARRAL, approuvant.

Bien!

PERRAUD, emplissant les verres.

Mon gendre vient aujourd'hui tout simplemnt pour que nous réglions ensemble quelques petites questions d'intérêt. Il faut vous dire que, sans que vous vous en doutiez, j'ai en ce moment-ci, pas mal d'affaires en train et beaucoup en projet.

LUCIE, maussade.

Beaucoup trop... Tu n'es pas raisonnable!

PERRAUD, souriant d'un air entendu à Barral.

Cela se rattache au système social dont je vous parlais, car je ne me borne pas à la théorie... (Cho-

quant son verre.) A votre bienvenue et à votre bonne santé! A celle de madame Barral.

BARRAL.

Je vous adresse le même souhait de tout cœur... (S'inclinant devant Lucie.) ainsi qu'à madame et à toute votre famille.

Lucie s'est inclinée et se dirige vers la serre.

PERRAUD.

Je vous disais donc que je travaille beaucoup; je ne veux pas que les années que j'ai passées dans l'administration soient totalement perdues et...

BARRAL, ironique.

Vous avez mis de côté des petits papiers?...

PERRAUD, riant.

Non, je veux faire profiter le plus de gens possible de la bonne leçon que j'ai reçue. Ne me parlez plus ni de gouvernement, ni d'initiative officielle; pour faire quelque chose, il faut être libre, et c'est l'initiative individuelle qu'on doit encourager!

BARRAL, surpris.

Peut-être; je n'ai point suffisamment étudié la question.

PERRAUD.

Voici donc ce que j'ai imaginé... Quand j'apprends, autour de moi, qu'un jeune homme actif, intelligent, ayant des idées, se destine à l'Administration, je l'avertis et mets à sa disposition, — sans intérêt, ni espoir de gain, — les fonds qu'il demande pour développer son activité en dehors des pouvoirs publics... Que pensez-vous de mon idée?

BARRAL, embarrassé.

Ma foi, je vous le déclare, elle me surprend beaucoup... en sorte que...

PERRAUD, emballé sur son idée.

Vous comprenez, je vous explique cela rapidement, en deux mots, grosso modo ; ce n'est peut-être pas très clair. Vous lirez les mémoires que j'ai rédigés sur la question ; vous verrez les feuilles d'observations prises sur chacun de mes pupilles : c'est d'un intérêt considérable ! (Barral se lève.) Entre nous, je vous avouerai que je ne suis pas encore arrivé à des résultats concluants, mais je les prévois. (Perraud se lève.) Et puis, peut-être y a-t-il encore à trouver quelque chose pour cette organisation toute nouvelle ; nous chercherons ensemble ?

BARRAL, après un temps, poursuivant son idée.

En sorte que, si je vous ai bien compris : votre fils, par exemple, voudrait entrer aujourd'hui dans l'Administration...

PERRAUD, rembruni et changeant de ton.

Les aventures de mon fils, Barral, sont classées parmi les événements fâcheux auxquels nous ne devons pas faire allusion. Pour ne vous rien cacher, je suis si loin d'approuver la conduite de mon fils, que si j'agis comme je le fais avec mes pupilles, c'est beaucoup pour eux, mais plus encore contre lui !

BARRAL, étonné.

Si vous admirez l'initiative individuelle, l'occasion est cependant belle de...

PERRAUD.

Je ne vous ai pas dit que j'admirais les révoltés, les déclassés, les bohêmes et les ratés !

BARRAL.

Votre fils n'est rien de tout ça. Il a brillamment réussi, et...

PERRAUD.

Tant mieux pour lui ; mais cet enfant nous a fait trop de mal à sa mère et à moi pour que j'oublie!

BARRAL, conciliant.

N'en parlons donc plus, mon cher Perraud, et puisqu'il en est ainsi, je vais lui dire qu'il est inutile de se présenter devant vous.

PERRAUD.

Oh! parfaitement inutile!

BARRAL, lui tendant la main.

Au revoir, mon cher monsieur Perraud, et encore une fois merci pour votre bon accueil.

PERRAUD, inquiet.

A bientôt, quand même, n'est-ce pas?

BARRAL.

Comment donc! (Cherchant des yeux.) Et madame Santenay?

PERRAUD, appelant.

Lucie! Lucie!

Lucie paraît à la porte de la serre.

BARRAL, allant à elle.

Souhaite le bonsoir, madame, et n'oubliez pas que vous avez quelque chose à me raconter.

LUCIE, gênée.

Oui, monsieur Barral. Au revoir... plus tard?

BARRAL, tendant encore la main à Perraud.

Eh bien...

PERRAUD.

Je vous accompagne.

Ils disparaissent derrière la serre.

LUCIE, qui est entrée en scène, à François.

François!... portez la bouteille, les verres et le plateau à la cuisine.

FRANÇOIS.

Oui, madame. (Il prend vivement le plateau et se dirige vers la cuisine. — A mi-chemin il voit la grille s'ouvrir.) Monsieur Santenay avec un autre monsieur !

LUCIE, surprise.

Déjà ! (Avec mauvaise humeur.) Pourquoi Charles m'a-t-il fait venir !

Elle va à lui.

SANTENAY, entrant.

Amie ! (Lucie avance, il lui présente celui qui l'accompagne.) M. Landrin, juge au tribunal !

LUCIE, s'incline.

Monsieur !

LE JUGE.

Je vous présente mes respects, madame.

LUCIE, tirant Santenay à part.

M. Barral est ici avec Adrien et toute sa famille !

SANTENAY, mécontent.

Diable !

LUCIE, contrariée.

Ne pourrait-on pas renoncer à cette enquête; s'arranger autrement?

SANTENAY.

Tu comprends, ma chérie, combien il m'est pénible d'en arriver à cette extrémité avec ton père; nous ne pouvons cependant pas nous laisser dépouiller !

LUCIE, insistant.

Il doit y avoir d'autres moyens.

SANTENAY.

Je n'en vois pas. (Apercevant au lointain Perraud.) Ton père! (Au juge qui se promène de long en large.) Je vais prévenir M. Perraud que vous avez un renseignement à lui demander de la part de M. le président.

LE JUGE.

C'est cela.

SANTENAY, allant à Perraud.

M. Perraud!

Il s'approche de lui et lui parle bas à l'oreille.

PERRAUD.

Bien, très bien! (Il va vers le juge en souriant.) Mon gendre me dit, monsieur, que vous avez un renseignement à me demander de la part de M. le président. Je n'oublie pas que j'ai été inscrit pendant vingt ans au barreau de notre ville et me mets entièrement à votre disposition.

LE JUGE.

Je suis vraiment désolé de vous déranger... mais...

PERRAUD, montrant une chaise près de la table du bosquet.

Asseyez-vous donc, monsieur!

LE JUGE, sans s'asseoir.

Je suis en effet chargé par M. le président de procéder à une petite enquête que vous voudrez bien, j'espère, me faciliter?

PERRAUD.

Je vous écoute, monsieur.

LE JUGE, embarrassé.

C'est que... je préférerais que nous fussions seuls, ma mission ayant un caractère absolument confidentiel.

PERRAUD, souriant, à Lucie et Santenay.

Vous le voyez, mes enfants, nous ne vous retenons plus.

Le juge s'assied.

SANTENAY.

Nous nous retirons.

Ils rentrent dans la maison.

LE JUGE.

Vous vous occupez beaucoup en ce moment-ci de travaux de sociologie ?

PERRAUD, riant, s'assied de l'autre côté de la table.

Le gouvernement en prendrait-il ombrage ?

LE JUGE.

Pas du tout ; seulement des personnes qui s'intéressent à vous, craignent que votre zèle philanthropique ne vous emporte trop loin, et qu'à force de faire largesse à tout venant, vous ne vous trouviez bientôt aussi dépourvu que vos obligés.

PERRAUD.

Ah ! c'est pour l'argent !... Croyez, monsieur, que je ne fais qu'un choix très judicieux pour les sommes que je distribue, en tout cas, cet argent est bien le mien ; j'ai le droit d'en faire l'usage qui me plaît...

LE JUGE.

Sans doute. Laissez-moi vous dire cependant, que votre excessive générosité peut paraître étrange et prêter à des insinuations désobligeantes.

PERRAUD.

Quelles insinuations ?

LE JUGE.

On peut dire, par exemple, que vous êtes un prodigue et que ces prodigalités qu'on pourrait expliquer

si vous étiez seul au monde, ne se comprennent plus quand on sait que vous avez des enfants.

PERRAUD, se redresse.

Ah ! très bien ! très bien ! Je commence à comprendre, monsieur, de quelle mission vous êtes chargé... Vous venez vous assurer de mon état mental et savoir s'il faut me donner un conseil judiciaire ou me faire interdire ?

LE JUGE.

Ah ! monsieur Perraud, bien loin de moi semblable pensée.

PERRAUD, se levant.

Si vous ne l'avez pas, le tribunal peut l'avoir ; et, je tiens, à ce que vous entendiez tout de suite mes témoins.

Il va vers la maison.

LE JUGE.

M. le Président avait justement convoqué pour aujourd'hui votre gendre et votre fils.

PERRAUD, stupéfait, s'arrête.

Mon fils ! (A part.) Ah ! voilà pourquoi Barral parlait de conseil de famille ! (Au juge.) En attendant que ce monsieur dépose contre moi, permettez-moi de vous faire entendre ma fille et mon gendre.

LE JUGE.

J'allais vous en prier.

PERRAUD, ouvre la porte de la maison et aperçoit Lucie et Santenay.

Vous êtes là ? Venez donc, vous allez en apprendre de belles. (A Lucie.) Voilà, monsieur, qui, à la requête de ton frère, sans aucun doute, prétend que je suis fou et veut me faire enfermer !

LE JUGE, se récriant.

Mais monsieur Perraud, il n'est pas du tout question de ça!

PERRAUD, s'animant.

Enfin, vous prétendez que je dilapide ma fortune? Eh! bien, ce n'est pas exact, si je dépense de l'argent, je le fais en parfaite connaissance de cause. (Un temps.) Comme le législateur n'a pas laissé les pères libres de déshériter leurs mauvais fils, j'entends dépenser, de mon vivant, en dons utiles, aux gens qui me sont sympathiques, jusqu'à mon dernier sou; afin que, moi mort, il ne revienne pas un centime à un fils indigne... Ma fille a eu sa dot, mon gendre est dans une position superbe...

SANTENAY.

Mais vous, monsieur Perraud, vous ne pouvez pas vous mettre sur la paille pour satisfaire une rancune, légitime, je le reconnais; vous seriez le premier puni?

PERRAUD.

Il m'en faut si peu pour vivre!

LE JUGE.

Si vous voulez, monsieur Perraud, pour tranquilliser M. le préfet et pour vous laisser toute liberté, on pourrait nommer un administrateur.

PERRAUD, indigné.

Vous en revenez au conseil judiciaire. Il faut qu'on ait pesé rudement sur l'esprit du tribunal, pour que vous vouliez ainsi, à toute force, m'enlever la gérance de ma fortune?

LE JUGE, grave.

La loi seule, monsieur, pèse sur l'esprit du tribunal.

PERRAUD, *furieux.*

La loi n'autorise pas le tribunal à prêter l'oreille à de semblables réclamations, et il faut tout le respect que je professe pour les institutions de mon pays pour ne pas vous prier... de sortir!

SANTENAY, *l'arrêtant.*

Monsieur Perraud!

PERRAUD, *calme, à Santenay.*

Vous avez raison. (*Au juge.*) En somme, vous vouliez savoir quels étaient les mobiles qui me poussaient à faire largesse de mon argent, maintenant, vous les connaissez. Dites à M. le Président, que si l'on veut un procès, je le ferai, et avec le plus grand luxe de procédure. C'est encore une façon de dépenser sa fortune. Quant à mon état mental, ma fille et mon gendre peuvent en témoigner.

LUCIE, *stupéfaite, apercevant Adrien derrière la serre.*

Adrien!

Le juge est en avant entre Perraud et Santenay. Tous trois se retournent. — Adrien paraît suivi de François.

PERRAUD, *a un soubresaut en arrière.*

Ah! par exemple!

ADRIEN, *nettement.*

J'ai reçu une convocation, et quoique M. Barral m'ait déconseillé de venir, me voici.

PERRAUD, *au comble de l'indignation, au juge.*

Puisqu'il plaît à M. le Président de convoquer les gens chez moi, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, qu'en présence de cette façon illégale et étrange de procéder, je me retire.

LE JUGE, *à Perraud.*

Il me semble, au contraire, indispensable, dans

votre intérêt même que vous connaissiez les allégations formulée par votre fils et que vous soyez présent pour les mettre à néant.

PERRAUD, douloureusement.

Vous ne comprenez donc pas, monsieur, tout ce qu'il y a de révoltant, de douloureux pour moi?...

SANTENAY.

M. le juge a raison; il vaut mieux que vous l'entendiez.

PERRAUD, faisant effort sur lui-même.

Soit! (Il va s'asseoir à l'écart à gauche, entouré de Lucie et de Santenay, tournant le dos à Adrien.) puisque vous y tenez!

LE JUGE, à Adrien.

Je suis juge au tribunal, commis, monsieur, par le président pour faire une enquête préparatoire et entendre votre témoignage.

ADRIEN.

Une enquête sur quoi?

LE JUGE.

Vous avez appris certainement que M. votre père menait une existence — disons le mot — de dissipation que rien ne justifie, et qu'il a juré de dilapider jusqu'à son dernier sou, afin de ne vous rien laisser.

ADRIEN, étonné.

Que mon père dilapide tant qu'il voudra, sa fortune lui appartient! Je ne lui ai jamais rien demandé.. Je n'attends rien de lui!

LE JUGE.

Cependant une partie de cette fortune doit un jour vous revenir et je suppose que vous approuvez la de-

mande introduite devant le tribunal pour mettre un frein aux dissipations de M. votre père?

ADRIEN.

Moi ! approuver cela! C'est-à-dire, monsieur, que si je puis m'opposer à cette demande, je m'y oppose de toutes mes forces. La loi a déjà fait assez de mal chez nous ! Et ce n'est pas aujourd'hui qu'ils tournent à mon profit que j'approuverais des procédés, qui, entre parents, m'ont toujours paru odieux et iniques.

LE JUGE, étonné, hâtivement.

Bien, monsieur, je prends note de votre protestation.

Il se dispose à partir et va prendre son chapeau et sa serviette sur la table.

PERRAUD, vivement.

La requête a pourtant été adressée par quelqu'un?

ADRIEN, levant la main.

Je jure n'être pour rien dans cette requête que j'ignorais. (Au juge.) Veuillez donc, monsieur le juge, prier M. Santenay, ici présent, de vouloir bien faire la même déclaration.

LE JUGE, qui se dirige vers Santenay.

J'outrepasserais mes attributions. Je ne puis, monsieur, que consigner les témoignages à titre de renseignements, le tribunal appréciera.

SANTENAY, au juge.

Merci, mille fois, monsieur le juge, de la courtoisie avec laquelle vous vous êtes acquitté de votre mission.

LE JUGE, saluant.

Monsieur Perraud... Madame... Monsieur...

SANTENAY, le reconduisant.

Au revoir, et à bientôt, j'espère pour terminer cette fâcheuse affaire.

Adrien reste debout dans l'attitude de quelqu'un qui attend. — Perraud est absorbé.

LUCIE, étonnée, bas à Perraud.

Adrien ne s'en va pas ! (Perraud a un geste de colère. — A Adrien.) Maintenant que tu as fait ta protestation, tu pourrais te retirer, Adrien ?... ce serait préférable.

ADRIEN.

J'attends le retour de M. Santenay.

LUCIE.

Pourquoi ?

ADRIEN.

Pour que, maintenant que nous sommes entre nous, il veuille bien, devant mon père, répéter le serment que j'ai fait.

LUCIE, émue.

Mon mari n'a pas, je crois, de comptes à te rendre !

ADRIEN.

Il en a à rendre à mon père !

Santenay revient.

PERRAUD, à Santenay nerveusement.

Mon cher Santenay, pour clore toute espèce de discussion, veuillez donc confirmer à monsieur, que vous êtes aussi surpris que moi de ce qui arrive, et que, puisqu'il déclare n'y être pour rien, vous vous demandez...

SANTENAY, embarrassé.

Je ne vous cacherai pas... J'avais eu vent de la chose...

ADRIEN, souriant.

Allons, avouez donc que vous avez signé la demande!

SANTENAY, à Adrien, vivement.

Et quand cela serait? Je n'aurais ni à m'en défendre, ni à en rougir... Tous les honnêtes gens seraient avec moi!

LUCIE, se jetant au cou de Perraud.

O papa! papa!

SANTENAY, sévère à Adrien.

Pour quelle raison ma femme et moi supporterions-nous les conséquences d'une faute dont vous êtes seul responsable?.. Vous pouvez, aujourd'hui jouer au magnanime et faire du désintéressement à bon marché; vous savez bien qu'il serait par trop bouffon, à vous, l'irrégulier, de recourir aux lois! Pour nous, qui sommes dans la légalité, nous avons le bon droit de notre côté! La loi défend aux prodigues de dissiper leurs biens, nous en usons!

Adrien sourit en l'écoutant et hausse les épaules avec mépris sans répondre.

PERRAUD, s'est dégagé de l'étreinte de Lucie, il a écouté les dernières paroles de Santenay.

Comment, c'est vous, Santenay? Vous? (Avec amertume.) Ah! oui, vous êtes préfet!

SANTENAY, allant vers la maison.

Eh! tout le monde, vous-même à ma place, en eussiez fait autant.

Il entre dans la maison suivi de Lucie en larmes.

ADRIEN, souriant, en désignant Santenay.

Il est de la bonne école, Santenay, il ira loin!

PERRAUD, *anéanti, comme à lui-même.*

Je tombe des nues !... Est-ce possible ?... Lui !

ADRIEN, *s'avançant.*

Permets-moi de protester. Oh ! rien qu'un mot ! contre les paroles de M. le préfet Santenay. Je ne veux pas que tu puisses supposer, un seul instant, que je sois venu ici jouer la comédie de la magnanimité, pour me donner le beau rôle et obtenir ainsi un pardon que je n'ai, ni à demander ni à recevoir. Si je m'oppose à l'action de la requête, je n'y ai aucun mérite, j'entends n'en tirer aucun bénéfice, et je te prie de ne m'en savoir aucun gré.

PERRAUD.

Il ne manquerait plus que ça !

ADRIEN.

Je le fais, parce que cette atteinte portée à ta liberté me blesse et me révolte, comme m'ont toujours blessé et révolté, les atteintes portées à l'affection que nous nous devions l'un à l'autre.

PERRAUD.

Je vous conseille de parler d'affection !

ADRIEN.

Oui, j'en parle, car les responsables de nos chagrins, ne sont ni toi, ni moi ; mais ainsi que tu peux le constater aujourd'hui, ceux qui ont mis l'autorité entre nous ! Rappelle-toi le temps où nous vivions tous ici, heureux, en nous aimant.

PERRAUD, *troublé, après un temps, semblant s'excuser.*

Je ne pouvais pourtant pas approuver toutes vos sottises !

ADRIEN, *souriant.*

Ces sottises, comme vous dites, ne m'ont pas em-

pêché d'arriver à une situation honorable, lucrative et enviable à tous les points de vue.

PERRAUD, réfléchissant.

Vous étiez libre... Vous avez développé votre initiative !...

ADRIEN, haussant les épaules.

Oh ! ce n'est pas seulement d'avoir échappé à ta contrainte qui m'a fait réussir.

PERRAUD, étonné.

Ah ! vraiment... quoi donc, alors?

ADRIEN.

J'aimais par dessus tout mon art, vous le savez, j'aimais aussi passionnément ma compagne ; voilà tout simplement, pourquoi j'ai pu faire ce que j'ai voulu... Et maintenant qu'il n'y a plus d'équivoque entre nous... adieu, père !

PERRAUD, sortant de ses réflexions.

Mais... attends donc... C'est très intéressant... (Changeant de ton.) Tu ne peux te figurer à quel point.

ADRIEN, coupant court.

A quoi bon discuter encore ? D'ailleurs M. Barral m'attend dans l'allée et doit s'impatienter... Au revoir !

Il sort vivement.

PERRAUD, se levant.

Voyons! Adrien? Adrien?... C'est ça!.. mais c'est ça ! (Il fait quelques pas pour rejoindre Adrien, puis revenant vers la serre, il appelle.) François ! François ! François !

Rose paraît du côté de la cuisine.

LUCIE, aux appels, sort de la maison.

Papa ! qu'as-tu? Tu es souffrant?

PERRAUD, l'écarte.

Non, laisse-moi ! (A François qui entre, lui montrant l'allée.) Rejoignez Barral et Adrien, dites-leur de venir.

François part en courant.

LUCIE, à Santenay qui paraît.

Charles, va chercher un cordial, du vinaigre, des sels ! (Santenay sort, à son père.) Assieds-toi !

Elle avance le fauteuil.

PERRAUD, joyeusement.

Fiche-moi la paix avec tes médicaments ! (Il s'assied dans le fauteuil du jardin.) Je ne suis pas malade, jamais je ne me suis mieux porté. (Voyant revenir Santenay.) Jamais je n'ai été plus sain de corps et d'esprit, vous entendez ? (Epanoui.) Jamais je n'ai été aussi content !

BARRAL, très troublé, accourt suivi d'Adrien et de François.

Que se passe-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

PERRAUD, riant avec bonhomie.

Remettez-vous, mon bon ami. En causant avec mon fils, je viens d'avoir l'intuition très nette que, (D'un air inspiré.) la liberté comme l'autorité n'étaient que deux affreux trompe-l'œil !

BARRAL, étonné.

Cependant, vos pupilles...

PERRAUD, éclatant de rire.

Ne parlons plus de ces tentatives faites sans direction, en dehors du vrai principe.

SANTENAY, à Lucie en souriant.

A la bonne heure !

BARRAL, étonné.

Vos mémoires montrant la liberté nécessaire pour...

PERRAUD, arrête Barral, et souriant, très heureux.

Pas plus que la poigne ! Voyez-vous l'essentiel est : d'aimer ! (Solennel.) L'homme peut ce qu'il veut, quand il a l'amour : de ses idées, de son but, de l'humanité, et qu'il ne perd pas de vue cet amour !.. Qu'on se le dise !

Il tend la main à Adrien.

BARRAL, levant les bras au ciel.

Il y a des siècles qu'on se le dit !

Rideau.

FIN

Imprimerie général de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUI

(Format grand in-18 jésus)

COMÉDIES ET COMÉDIES-VAUDEVILLES NOUVELLES

fr. c.

GEORGES ANCEY

L'Avenir, 3 actes . . . 2 »
La Dupe, 5 actes . . . 2 »
Grand'Mère, 3 actes. . 2 »
Les Inséparables, 3 ac. 2 »
Monsieur Lamblin, 1 a. 1 50

HENRY BECQUE

Les Corbeaux, 4 actes . 2 »
Les Honnêtes Femmes, 1 acte 1 50
Michel Pauper, 5 act.. 2 »
La Navette, 1 acte. . . 1 50

ALEX. BISSON

Le Bon Juge, 3 actes . 2 »
Le Bon Moyen, 3 actes. 2 »
Château Historique, 3 actes. . . . . 2 »
Un Conseil judiciaire, 3 actes. . . . . 2 »
Le Contrôleur des Wagons-lits, 3 actes . . 2 »
Un Coup de tête, 3 act. 2 »
Le Député de Bombignac, 3 actes . . . . 2 »
Disparu!!!, 3 actes. . 2 »
Docteur!, 1 acte . . . 1 50
Les Erreurs du mariage, 3 actes. . . . . . . 2 »
La Famille Pont-Biquet, 3 actes. . . . . . . 2 »
Feu Toupinel, 3 actes . 2 »
La Gymnastique en chambre, 1 acte. . . 1 50
L'héroïque Le Cardunois, 3 actes . . . . 2 »
Jalouse! 3 actes. . . . 2 »
Les Joies de la paternité, 3 actes. . . . . 2 »
Mam'zelle Pioupiou, 5 a. 2 »
Monsieur le Directeur, 3 actes. . . . . . . 2 »
Mouton! 1 acte. . . . 1 50
Nos Jolies Fraudeuses, 3 actes. . . . . 2 »
Le Roi Koko, 3 actes . 2 »
Le Sanglier, 1 acte . . 1 50
Les Surprises du Divorce, 3 actes. . . . 2 »
Le Terre Neuve, 3 act. 2 »
Le Véglione, 3 actes. . 2 »
Veuve Durozel! 1 acte. 1 50

B. BJORNSON

Amour et Géographie, 3 actes et *les Nouveaux Mariés*, 2 actes. Un volume 3 50
Au delà des forces, 1re et 2e parties, 4 actes. 3 50
Une Faillite, 4 actes. . 2 »
Un Gant, 3 actes . . . 3 50

fr. c.

Léonarda, 4 actes. . . 3 50
Le Roi, 4 actes et *Le Journaliste*, 4 actes . 3 50

M. BONIFACE

La Crise, 3 actes. . . . 2 »
Les Petites Marques, 2 actes. . . . . 2 »
La Tante Léontine, 3 a. 2 »

BRIEUX

Les Avariés, 3 actes. . 3 50
Le Berceau, 3 actes . . 2 »
Les Bienfaiteurs, 4 act. 2 »
Blanchette, 3 actes. . . 2 »
L'Ecole des Belles-Mères, 1 acte 1 50
L'Engrenage, 3 actes . 2 »
L'Evasion, 3 actes. . . 2 »
Ménages d'Artistes, 3 a. 2 »
Résultat des Courses, 5 actes. . . . . 2 »
Les Remplaçantes, 3 a. 2 »
La Robe Rouge, 3 a. 2 »
La Rose bleue, 1 acte . 1 50
Les Trois Filles de M. Dupont, 4 actes. . . 2 »

GEORGES COURTELINE

L'Article 330, 1 acte. . 1 »
Les Boulingrin, 1 acte. 1 50
Un Client sérieux, 1 a. 1 50
Gros chagrins, 1 acte . 1 »
Hortense, couche-toi! 1 acte . . . . 1 »
Une Lettre chargée, 1 a. 1 »
Théodore cherche des allumettes, 1 acte. . . 1 »
La Voiture versée, 1 a. 1 »

F. DE CUREL

L'Amour brode, 3 actes. (in-8o) . . . . 4 »
L'Envers d'une Sainte, 3 actes. . . . . . . 2 »
La Figurante, 3 actes . 2 »
La Fille sauvage, 6 a. 2 »
La Nouvelle Idole, 3 a. 2 »
Le Repas du lion, 5 act. 2 »

MAURICE HENNEQUIN

Coralie et Cie, 3 ac. . 2 »
Inviolable!, 3 actes . . 2 »
Les Joies du foyer, 3 a. 2 »
M'amour, 3 actes. . . 2 »
Le Paradis, 3 actes . . 2 »
Place aux Femmes! 3 a. 2 »
Le Remplaçant, 3 actes. 2 »

f

HENRIK IBSEN

La Comédie de l'Amour, 3 actes. . . . . . .
Le Canard sauvage, 5 actes et *Rosmersholm*, 4 actes. . . . . . .
La Dame de la Mer, 3 actes et *L'Ennemi du Peuple*, 3 actes. . .
Empereur et Galiléen. 2 parties . . . . . .
Hedda Gabler, 4 actes.
Les Prétendants à la Couronne, 5 actes, et *Les Guerriers à Helgeland*, 4 actes . . .
Les Revenants, 3 actes.
Les Soutiens de la Société, 4 actes, et *l'Union des Jeunes*, 5 a.

JEAN JULLIEN

L'Ecolière, 5 actes . .
La Poigne, 5 actes. . .
La Sérénade, 3 actes. .

G. LENOTRE et G. MARTIN

Colinette, 4 actes. . .

HENRI MALIN

Médor, 3 actes . . . .

LOUIS MARSOLLE

Le dernier Madrigal, 1 acte . . . .
Mais quelqu'un troubla la fête, 1 acte. . . .

L. MARSOLLEA et BYL

Hors les lois, 1 acte . .

EUGÈNE MORAN

L'Ile heureuse, 3 actes.

GEORGES RIVOLI

Alkestis, 4 actes . . .

J. H. ROSNY

La Promesse, 2 actes..

A. SILVESTRE E. MORAND.

Les Drames sacrés, 10 tableaux (in-8°). . .
Griselidis, 3 actes (in-8°) . . . .

GABRIEL TRARIE

Sur la foi des étoiles, 3 actes. . . . . . .

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.